

NATACHA CALESTRÈME

LE VOILE DES APPARENCES

ROMAN




ALBIN MICHEL

© Éditions Albin Michel, 2015

ISBN : 978-2-226-37511-7

À ma sœur Laetitia

Prologue

La main ridée attrape le bol et le pose sur la table de bois brut. Elle tremble bien plus que d'habitude et ce signe de fragilité inquiète la vieille femme. Elle prépare la chicorée machinalement et pourtant, elle n'a pas faim. Voilà plusieurs jours que son estomac la torture. Elle s'assied lourdement sur le banc et un de ses chaussons s'échappe de son pied. Elle n'a pas conscience de l'avoir perdu et quand bien même elle s'en rendrait compte, elle n'aurait plus la force de le remettre. Elle fixe le bol empli de poudre brune. « Pourquoi cette souffrance ? songe-t-elle. Mon ventre... J'ai de plus en plus mal. Et ces médicaments qui n'y font rien. »

Elle fixe un rai de lumière qui traverse la fenêtre et qui caresse le sol parfaitement ciré. « Le printemps est là, réalise-t-elle. La fin des ténèbres... Il m'a fallu du temps. Des années à regarder la boue de ma vie sans me plaindre. Cette culpabilité m'enfermait dans les cauchemars du passé. J'ai reproduit l'abandon, moi qui en ai tant souffert. Je ne veux plus ressasser le malheur. Il est temps de rétablir la vérité, de réparer les torts. »

Elle s'essouffle entre chaque pensée. La suivante provoque en elle un rictus de douleur. « J'ai compris le drame d'origine, celui qui a tout déclenché. Une personne comme ça, c'est pire que la gale. C'est capable de tout. On m'a manipulée, plongée dans la dépression pour que je ferme les yeux. C'est fini. Je vais être heureuse. Enfin. »

La bouilloire siffle, indiquant que l'eau est prête. On dirait un cri dans le silence. La vieille femme se lève lentement et éteint le gaz. Elle entreprend de diluer les granulés de chicorée. Le liquide marron clair déborde et se déverse sur la table. La pression de ses doigts diminue et elle lâche la bouilloire sans s'en apercevoir. Sous le choc, le bol roule à terre.

Elle n'entend pas le récipient qui continue de tourner sur lui-même dans la flaqué du petit déjeuner. Sa douleur est un vacarme à elle seule. « Mon Dieu que j'ai mal. Il faut que j'appelle le docteur... »

Elle tombe. Elle ignore même qu'elle a glissé sous le banc. « Je n'arrive plus à bouger. La tête me tourne. Je n'atteindrai jamais le palier de l'appartement. Il faut que j'écrive ce qui m'arrive, qu'on comprenne. Il faut que j'écrive à tout prix. »

Ses yeux sont grands ouverts, comme écarquillés sur l'avenir. Elle tente de crier, mais seul un chuintement s'exhale de sa bouche fermée. Depuis son réveil, ses cheveux frisés retenaient une plume d'oreiller. Dans la chute, le duvet blanc s'est détaché et virevolte au ralenti avant de s'immobiliser devant son regard vide. « Pourquoi il fait noir ? Que m'arrive-t-il ? Écrire. Écrire. Écrire... Si seulement je pouvais... Les ténèbres reviennent. Je ne veux pas mourir ! »

Son cœur cesse de battre. Seul l'index de sa main droite frémit, une dernière fois.

Dans le même immeuble, la voisine de l'étage inférieur s'assied, puis se lève avant de s'asseoir à nouveau. Le bruit sourd d'un corps qui tombe, suivi d'un silence prolongé, l'inquiète. Elle soupçonne une agression et peut-être un vol. Elle hésite longtemps avant d'agir car la peur la paralyse. Un œil au judas au cas où un voyou se serait tapi dans le couloir. L'escalier semble vide, la lumière est éteinte. La phobie d'être agressée l'opprime. Une heure plus tard, elle se décide à monter à l'étage, armée d'un parapluie. Elle frappe doucement et appelle sa voisine. Pas un bruit. Elle déplore une fois de plus l'absence d'un gardien d'immeuble. Elle va devoir attendre que quelqu'un rentre. À deux, ce sera plus facile de prendre une décision.

Trois heures passent avant que le commissariat de quartier ne soit appelé. Les habitants de l'immeuble se réunissent devant l'escalier en un conciliabule discret, emmitouflés dans des écharpes et des manteaux

sombres. Une angoisse plus que de la curiosité se lit sur leurs visages. Un peu comme s'ils avaient déjà deviné l'inéluctable. Aux deux policiers, ils montrent du doigt la porte de celle qui ne répond plus. Le verrou ne tient que deux minutes avant de céder sous les coups. Le corps de la vieille dame repose, inanimé et face contre terre, dans la cuisine. Malgré un début de rigidité cadavérique, l'un des hommes lui prend le pouls à la jugulaire. Il annonce l'évidence :

– Elle est morte.

Il fronce le nez car il n'aime pas les vieux qui meurent. Un décès à un âge avancé, ça lui rappelle l'inévitable et ça l'ennuie. Bizarrement, il préfère les erreurs de parcours, les événements qui « n'arrivent qu'aux autres ». Un meurtre crapuleux, c'est tellement moins fréquent. Il se dit qu'en tant que policier, ce genre de risque ne le concerne pas, alors que la vieillesse...

– D'après toi, c'est quoi ? lui demande son collègue.

– Oh, ça sent la mort naturelle... Le truc qui nous pend tous au nez, quoi.

– Il y a deux voisins qui se sont empressés de me dire qu'elle était dépressive. Et si c'était un suicide ?

– Tu vois une arme, une corde ou des cachets quelque part ? Non. Regarde ses mains, elle présente tous les symptômes caractéristiques de l'arrêt cardiaque. Je ne suis pas un expert mais mon grand-père crispait les poings de la même façon quand il est décédé, ajoute-t-il avec conviction. Un mauvais cœur, ça ne pardonne pas.

– De toutes les manières, c'est plus notre problème. C'est celui de la Police judiciaire...

– Tu verras, je te file mon billet que c'est la vieillesse et rien d'autre.

Le second saisit le sac à main et cherche la carte d'identité de la vieille dame. Il la trouve rangée dans le carnet de chèques. Il lit son nom et regarde sa date de naissance pour calculer son âge.

– Elle avait soixante-dix-huit ans, dit-il.

– L'âge de mourir, conclut l'autre, comme s'il attendait cet élément de confirmation.

Paris, un an plus tard.

Quelle ironie ! Il suffit parfois de se détourner de son but ultime pour que les faits s'imposent et que la solution vous saute au visage. En comprenant qui avait tué une vieille femme, j'ai élucidé l'enquête qui me rongait depuis plus de trente années. On avait assassiné mon père alors que je n'étais qu'un enfant. Qui était le meurtrier ? Je l'ai longtemps ignoré.

J'ai dédié ma vie à la police dans le but de le découvrir. Je crois qu'à travers cette quête, je cherchais à comprendre quel homme il était et la nature des sentiments qui nous liaient vraiment.

J'avais dix ans à sa mort. À cet âge, les qualités et les défauts de ses parents se résument souvent aux bénéfiques que l'on en tire. Et si je croyais aimer ma mère pour ses frites maison, ses tartes aux pommes, pour les phasmes et les geckos qu'elle m'offrait régulièrement, consciente de ma passion pour les insectes et les reptiles, je ne pouvais gratifier mon père d'aucune attention particulière. Mon père n'était pas. Il n'était pas méchant, il n'était pas gentil, il n'était pas joueur, il n'était pas attentif, il n'était pas sévère, il n'était pas là. Tout simplement. Un autre enfant aurait trouvé là une forme de liberté. Pour moi, ces démonstrations de non-intérêt prouvaient un désamour qui m'était insupportable. Je me surprénais à le haïr. D'autant que ses absences révélaient un autre drame qui touchait ma mère et cette situation ajoutait de l'aigreur à mon ressentiment. Mon père, Gregor Clivel, architecte de renom, destinait chaque seconde de son temps libre aux femmes. La beauté ou le goût pour l'interdit n'avait rien à y voir, il était insatiable. Seules la quantité et la diversité le motivaient. Un psychologue m'a un jour expliqué que je chérissais les bêtes à sang froid

pour oublier que mon père avait le sang chaud, obnubilé qu'il était par les femmes. J'ai trouvé la parabole un peu grossière. Mais ce qui est sûr, c'est que lorsque j'étais vraiment petit, ma mère pleurait tant que cent fois je crus me noyer dans son chagrin. Jusqu'au jour où je me passionnai pour les insectes, le nez plongé vers les galeries que creusaient les fourmis. Ainsi, je cessai de constater l'absence de mon père et je finis par oublier la tristesse de ma mère.

Mais voilà, un jour quelqu'un tua mon père et tout changea. Il est difficile de vouer de la haine à un homme qui n'est plus. Je m'en voulus de l'avoir détesté et de le connaître si peu. Après son décès, je concède avoir sublimé notre relation. Un moyen de ne pas sombrer et de réparer l'inéluctable. Il m'aimait, je n'avais plus aucun doute. Trouver son meurtrier devint ainsi ma priorité. La vérité se cachait dans ces coups de couteau... Avait-il été poignardé par un mari jaloux ? Tué par une maîtresse aigrie de n'être qu'une parmi tant d'autres ? Ou le hasard mauvais aurait-il placé sur sa route un petit malfrat ayant choisi sa victime en espérant un portefeuille rebondi ?

Je ne croyais pas à cette dernière hypothèse. Du reste, personne n'y a jamais cru. Les dix-huit coups de couteau plantés autour du cœur représentaient l'aveu d'un lien amoureux quelque peu contrarié. Les policiers qui menèrent l'enquête à l'époque se concentrèrent sur toutes les relations extraconjugales de mon père. Sans succès. J'ignore si la sécheresse de l'été qui suivit le meurtre est responsable de la perte d'intérêt progressive des autorités pour sa mort, si c'est la quantité de notables à interroger qui les découragea ou encore l'absence d'obstination chez ma mère pour que le coupable soit trouvé... Car bizarrement, après son décès, elle avait cessé de pleurer. Ce changement radical d'attitude me hantait. Était-ce parce que son mari volage avait cessé d'exister ? Parce que la fureur avait dépassé sa tristesse ? Ou parce que la cause de ses tourments avait péri de sa main vengeresse ? De nombreux éléments me faisaient

considérer que c'était l'hypothèse la plus vraisemblable. Pourtant, un doute me rongait. Sans cesse. Pourquoi la police n'avait-elle jamais mis en évidence de mobile ni de piste sérieuse ? L'auteur du crime demeurait introuvable et les faits étaient désormais prescrits. Le juge d'instruction avait clôturé l'affaire pour absence d'éléments depuis bien longtemps. Rechercher le coupable ne servait désormais à rien. Et pourtant, résoudre cette enquête était un objectif qui ne m'a jamais quitté.

Aujourd'hui, je suis major à la Police judiciaire de Paris, au troisième district. Ma vocation de biologiste ou d'herpétologue s'est éteinte avec la disparition de mon père. Mon acuité et mon sens de l'observation sont désormais au service de la lutte contre le crime, et je dois beaucoup de ma réputation à cet œil d'entomologiste contrarié.

J'ai le cheveu court, la mâchoire et la taille d'un rugbyman. Je suis basque par ma mère et fier de l'être, mais comme ce serait trop simple, mon nom est Yoann Clivel. C'est le patronyme breton que mon défunt père me laisse porter seul.

Yoann Clivel, le Basque... Pas crédible. Tant pis. À quarante-trois ans, j'ai cessé de me justifier. La vie est un raccourci imbécile, une étiquette collée à l'envers. Tout comme cette série d'événements qui allaient se succéder jusqu'à me mener en enfer.

Ce printemps-là, les histoires personnelles et les affaires criminelles n'ont cessé de s'emmêler avec une complexité grandissante. Avec le recul, j'ai le sentiment d'avoir été guidé. L'un de ces guides se nomme Nathan. Il a bientôt sept ans. Le fils de ma compagne Alisha est un enfant très spécial.

La porte d'entrée de la maisonnette d'Alisha donnait sur une cuisine à l'ancienne. Au sol tomates en terre cuite, poutres au plafond et une cheminée souvent allumée dont l'odeur me transportait trente ans en arrière, à l'époque où je me rendais chez mes grands-parents. La grande table en merisier qui trônait au milieu de la pièce était séparée en deux activités. D'un côté, le couvert était mis pour trois personnes. Sur l'autre partie, Nathan faisait ses devoirs. Comme à son habitude, il avait allumé une bougie et lorsqu'il réfléchissait à ses leçons, son regard se perdait dans la transparence de la flamme. Il donnait parfois l'impression d'y voir quelque chose.

Avant qu'Alisha ne m'embrasse, le gamin avait sauté de son siège et s'agrippait à mes bras pour me coller une bise.

– Je suis content de te voir, Yoann !

– Moi aussi, Nathan.

– C'est pas trop tôt, quand même, ajouta-t-il.

– J'ai eu une semaine chargée, je ne pouvais pas venir avant.

– Et moi ? lança la jeune femme.

Nathan fila à sa place tandis que j'embrassais Alisha.

– J'ai des photocopies à faire pour mon cours de TP de demain. Je vais dans le bureau de mon père, je n'en ai pas pour longtemps...

– Parfait, dis-je.

– J’ai mis les lasagnes au four. On dîne dans dix minutes.

Je hochai le menton en m’asseyant à côté de Nathan.

– C’est pas trop tôt, quand même, répéta l’enfant, une fois qu’Alisha fut partie.

– Pourquoi tu dis ça ? Tu m’attendais ?

– Ben, quand j’ai la voix dans ma tête, il faut que je le dise, sinon ça me pourrit la vie parce que je peux penser à rien d’autre. J’ai peur d’oublier, avec tous les devoirs que la maîtresse elle nous donne. Je lui ai dit à la maîtresse, pas trop de maths, sinon comment je fais pour retenir les trucs qu’on me raconte dans la tête ?...

Je n’osais imaginer la réaction de l’institutrice...

– Que voulais-tu me dire de si important ?

– Ben, que si tu fais pas attention à ta colère, eh ben y a un drame qui va arriver.

– Ma colère, quelle colère ? demandai-je, abasourdi, comme si j’ignorais de quoi il s’agissait.

– La colère qui est toute rabougrie dans ton cœur, là, dit-il en montrant mon plexus solaire.

– Si tu crois que c’est facile, mon bonhomme...

– Mais pourquoi t’es en colère, Yoann ?

– T’es drôle, toi... Tu te souviens quand je t’ai parlé de la mort de mon père et que tu m’as dit que la responsable c’était « une dame pas loin de moi »... Eh bien, je ne sais pas qui est cette femme et j’ai sûrement très peur de le savoir.

Nathan haussa les épaules sans rien répondre.

– Tu voulais me dire autre chose ? demandai-je.

– Mon père aussi, il est mort. Son corps en cendres on l’a jeté dans la mer, parce qu’il était marin. Et quand j’ai la colère parce qu’il me manque, eh ben mon père, je le sens plus autour de moi. Il s’éloigne. C’est pour ça

que je me calme. J'ai envie que sa chaleur, elle revienne. Alors je me force à plus y penser. Je l'imagine à côté de moi et il est là. C'est marrant, il est toujours habillé pareil. Ils changent pas beaucoup de vêtements dans le ciel...

– Tu as raison, Nathan, l'interrompis-je, il faudrait que je prenne sur moi. Mais c'est pas facile.

J'aspirai une grande bouffée d'air et lui posai la question qui me brûlait les lèvres :

– Quand tu parles d'un « drame », tu peux m'en dire plus ?

J'avais l'impression de m'embarquer sur un terrain glissant. Nathan avait-il des facultés surnaturelles ou était-ce le fruit de son imagination ? Tous les gamins s'inventent des histoires et certains prétendent même entendre des voix. L'ennui, c'est que lui ne s'était jamais trompé. Et je ne pouvais l'expliquer rationnellement. Ça me fascinait autant que ça m'effrayait.

– Quelque chose qui va te rendre très, très triste. Et le coupable, eh ben c'est pas toi, mais la colère un peu, si, quand même. Normalement, j'ai pas le droit de dire les choses pas bien, sauf quand c'est pour se préparer ou qu'on peut les changer. C'est pour ça que je te le dis. Fais pas cette tête avec les yeux bizarres... Moi, j'ai pas peur, tu sais.

Le gamin fixait la bougie comme si je n'existais plus. Une larme coula de son œil.

– Pourquoi tu pleures ? chuchotai-je en caressant ses cheveux.

– C'est l'ombre de la lumière qui monte..., souffla-t-il sans que ses lèvres bougent.

Alisha entra dans la cuisine. Je me levai de ma chaise en réalisant que je n'avais toujours pas ôté mon blouson et me dirigeai vers l'évier pour me laver les mains. Je lançai un coup d'œil à Nathan qui essuya brutalement la larme avec sa manche, comme s'il reprenait conscience.

Le geste n'échappa pas à sa mère. Elle me jeta un regard inquisiteur, l'air de me demander quel sujet nous avions abordé. Je haussai les épaules.

Les phrases de Nathan se passaient de commentaire. Lorsqu'il avait fini de parler, vous étiez incapable de répéter ses propos et pourtant votre corps avait perçu un message essentiel. Deux mots s'affichaient en effet dans ma mémoire : colère et drame. Mon côté cartésien devait reprendre le dessus. J'allais tout faire pour les oublier au plus vite.

Je souris à Alisha. Cette brune aux cheveux longs a des yeux en amande presque bridés. Une femme longiligne à la poitrine généreuse. Elle est chercheur en agroalimentaire à l'université de Paris-Sud à Orsay et elle me fascine. Je l'avais rencontrée quelques mois plus tôt mais notre histoire avait déjà connu d'importantes péripéties. Garder une femme à laquelle je tiens a longtemps été compliqué. Chaque fois que je croyais tomber amoureux, je quittais la demoiselle vite fait avant que l'idée ne lui vienne d'en faire autant. Apparemment, il s'agit d'un syndrome d'abandon lié à la mort de mon père. Alors, le plus souvent, je choisissais les filles pour leur physique sans chercher à savoir si nos vies et nos envies étaient compatibles. Ce qu'il adviendrait de la relation m'importait peu. De fait, j'en changeais souvent. Cette attitude me valait la réputation de « tombeur numéro un » qui me poursuivait de la préfecture au troisième district de PJ. Il me semblait que j'avais hérité de mon père ce statut de coureur de jupons mais, contrairement à lui, je ne rendais pas malheureux une épouse et un enfant, puisque je n'en avais pas. Ma vie sentimentale n'était donc qu'une succession de parties de jambes en l'air sans battements de cœur. Les trois uniques fois où j'étais tombé raide dingue d'une femme, je m'en étais séparé au moment où cela devenait sérieux. J'avais chanté cette même ritournelle à Alisha et j'avais rompu après quelques semaines car mes sentiments pour elle s'avéraient trop forts. Il avait fallu que je la croie morte pour réaliser combien je tenais à elle.

À quarante-trois ans, toujours célibataire et sans enfant, j'avais décidé que cette fuite en avant devait cesser. Nous ne vivions pas ensemble, mais je la rejoignais très souvent chez elle à Châtenay-Malabry. Au milieu de quelques hectares, une splendide demeure faisait face à une allée de châtaigniers. À côté, une petite maison servait de nid à Alisha et à son fils, Nathan. Le père de l'enfant était mort. Le sujet semblait douloureux pour la jeune femme et je me refusais à jouer les curieux. Je ne savais rien de lui. Pas même son nom. Ça viendrait plus tard.

J'étais profondément surpris de l'attachement que je nourrissais à l'égard de cette petite famille. Ils sortaient du commun. Derrone, le père d'Alisha, vivait dans la grande bâtisse. Il était guérisseur, ou magnétiseur, d'après ce qu'on m'avait dit. Il soignait en imposant les mains. Je ne croyais pas à ces choses-là mais si je me fiais au nombre de personnes qui, tous les jours, samedi compris, attendaient leur tour parfois plusieurs heures, il avait du succès. Il avait d'ailleurs soulagé ma mère de douleurs aux jambes sans même la toucher. Bizarre. Trente ans qu'il pratiquait. Ce petit bonhomme âgé avait les mains brûlantes, des yeux boursoufflés et un regard de chat endormi qui semblait cacher une énergie sans pareille. Nathan était aussi passionné par les insectes et les serpents que je l'étais avant le décès de mon père. En dehors de l'école, il nourrissait les poules, s'occupait des ruches avec sa mère et donnait des prénoms aux araignées. Sa préférée s'appelait Viviane. Je ne pouvais m'empêcher de le regarder comme on décrypte le passé.

Le gamin prétendait communiquer avec les défunts. Là encore, c'était un phénomène avec lequel j'avais beaucoup de mal. Converser avec les vivants était déjà compliqué, qu'on ne vienne pas me dire que c'était possible avec les morts ! Mais cet enfant m'avait annoncé des faits qu'il ne connaissait pas, avérés depuis. Alors je m'interrogeais. Une hyperintuition peut-être... Le hasard, sans aucun doute. Le plus déconcertant était ce qu'il m'avait dit au sujet de la mort de mon père. Un jour, après de multiples événements

qu'il avait prédits, je m'étais lancé, un peu comme lors d'un pari stupide. Je lui avais demandé s'il savait qui était le coupable. « Une dame pas loin de toi » avait été sa réponse. Une sorte de confirmation. Ma mère, l'être que j'aime le plus au monde, m'avait privé de père. Il fallait que je me confronte à cette réalité, mais je n'arrivais pas à en parler avec elle. Le jour où elle avouerait, je n'aurais plus de doute, plus d'échappatoire, plus aucune raison d'espérer me tromper. L'envie de savoir et la peur de cette confirmation s'entrechoquaient à longueur de temps.

C'était la raison de cette colère qui me hantait depuis longtemps... Cette colère que venait d'évoquer Nathan.

J'avais beau ne pas être perméable à l'idée de perceptions extrasensorielles, le mot tombait juste et créait un malaise.

J'allais entamer mon assiette de lasagnes lorsque mon téléphone portable sonna. Je fixai le cadran, implorant qu'il ne s'agisse pas d'une nouvelle affaire.

– Non, soupirai-je en décrochant.

– Ben si, dit le commandant Ponstain.

Au troisième district de Police judiciaire, il dirigeait notre groupe. C'était un grand chauve, sérieux, intègre et bon vivant, qui, chaque fois qu'il était surpris, accompagnait ses phrases d'un allègre « sans déconner » censé prouver qu'il n'était pas étonné. Je l'aimais bien. Il avait en horreur le terrain car il ne supportait plus de voir la mort dans les yeux grands ouverts des victimes. Trop sensible. Depuis qu'il avait trois gosses, il ne faisait plus la part des choses. Il me confiait toutes les grosses affaires et se contentait de l'administratif car il excellait dans la rédaction des rapports. Du coup, entre nous, il n'existait pas de notion de hiérarchie. Bernard Ponstain me laissait les coudées franches et ça m'arrangeait.

– Dis-moi que c'est pas important et que j'ai le temps de finir de dîner...

– Parce que tu crois que si c'était pas urgent, je t'appellerais ?

J'enfournai une bouchée en me disant que ce serait toujours ça de pris.

– Bordel de merde ! m'écriai-je.

– Qu'est-ce qui te prend ?

– Je viens de me brûler la langue...

– Sans déconner...

À l'idée que j'allais sauter le repas, que ma langue allait rester râpeuse une bonne partie de la soirée, me rappelant ce dîner que je n'aurais pas pris, je sentis une forme de découragement me gagner.

– Bon, vas-y, c’est quoi ?

– Bruno Vilet de la BAC* vient de m’appeler, il avait paumé ton numéro de portable. Il croit avoir repéré le violeur à la cagoule, il sait que tu es dessus depuis trois ans. Rappelle-le au plus vite.

– Ok, merci.

Et je raccrochai aussitôt, pressé de joindre mon collègue. Je me levai de table et fis signe à Alisha de continuer le repas sans moi. J’enfilai mon blouson tout en composant le numéro.

– Salut, Bruno, c’est Yoann.

– Écoute, on n’est pas sûrs que ce soit lui, me dit-il sans préambule, mais plusieurs éléments correspondent. Blouson vert, baskets blanches. Il prend un verre à la terrasse d’un café et il reluque toutes les nanas qui passent.

– Pour l’instant un mec normal. Autre chose ? demandai-je en m’arrêtant de marcher.

C’était un peu faible et je prenais le risque de rater mon dîner avec Alisha pour de simples suppositions.

– On l’a vu sortir d’une camionnette blanche avec la roue arrière droite bariolée de peinture orange...

– C’est lui !

Trois victimes avaient aperçu une jante de couleur orange avant d’être ligotées et bâillonnées dans le fourgon...

– Balance l’adresse, vite, demandai-je en courant vers ma voiture.

– Le bistrot s’appelle Chez l’Auvergnat, 80, rue Cantagrel, Paris 13^e. On planque vingt mètres avant, dans une Citroën noire.

– J’arrive en bagnole, je suis déjà parti.

– Ramène-toi avec ton équipe. Si on le filoché, vous ne serez pas de trop.

Je démarrai aussitôt et fonçai vers la bretelle d’autoroute de Châtenay-Malabry qui menait à Paris. Il fallait absolument que je rejoigne l’équipe de la BAC avant que notre homme parte en chasse. Je branchai mon téléphone en Bluetooth et appelai Christian Berckman, mon binôme, sur son portable.

Lorsque nous sommes de permanence, nous laissons nos téléphones allumés de manière à être joignables vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Mais nous étions jeudi, soirée que Christian dédiait au poker. Je le couvrais, il ne disait mot de certains de mes dérapages. Un échange de bons procédés.

J'allais également solliciter un autre membre de notre équipe : Jane Velin, vingt-six ans, brigadier-chef.

Christian et Jane vivaient en couple et n'avaient rien en commun. Il était entré dans la police par hasard, en accompagnant un ami qui souhaitait passer le concours. L'ami avait été recalé, lui pas. Ne sachant pas quoi faire d'autre, il y était resté. Pour Jane, la Police judiciaire répondait à une vocation, celle de « porter des couilles », comme elle aimait dire, afin de satisfaire son père qui avait eu quatre filles et rêvait d'un garçon. La chance avait bien fait les choses en mettant ces deux-là sur le même chemin. Car Christian appréciait sans se l'avouer les femmes masculines. Son épouse dont il était divorcé l'avait d'ailleurs quitté pour la voisine. Jane, quant à elle, avait un corps sec et musclé. En dehors de son joli cul rebondi, pas de formes féminines. Ils avaient frôlé la rupture, au début, parce que Christian privilégiait avec beaucoup de frénésie ses parties de jeu. Les rares moments qu'il partageait avec Jane, il récupérait de ses nuits blanches. Les ronflements en guise de discussions avaient fini par lasser la jeune femme. Comme un vrai mec, elle lui avait tourné le dos sans un mot. La brutalité du silence avait suffi. Depuis, ils sortaient à nouveau ensemble mais Christian ne jouait plus que les jeudis soir. Et il supportait mal qu'on l'importune ces soirs-là.

Le téléphone de mon binôme restait muet, calé sur répondeur. Trois fois que j'essayais, sans succès. Je lui laissai un message :

– Christian, c'est Yoann. La BAC vient de repérer le violeur à la cagoule. On va le filocher, il nous faut du monde, arrête ta partie, prends ta bagnole et rapplique en vitesse. Je déconne pas, je compte sur toi.

Je lui laissai l'adresse et tentai de joindre Jane.

Elle non plus ne répondait pas. La colère me prit à la gorge et je lançai mon portable dans l'habitacle. Lorsque mon appareil glissa sous le siège avant droit, il se mit à sonner. Je le récupérai tant bien que mal et faillis emboutir un véhicule qui passait sur la gauche.

– Allô ! éruçtai-je.

– C'est Jane, tu as essayé de me joindre ? J'étais sous la douche...

– Putain de merde, vous êtes au courant qu'on est de permanence ! Passe-moi Christian !

– Calme-toi. Il est déjà parti... Dis-moi ce qu'il se passe.

– Mais pourquoi il éteint son téléphone ? C'est pas le deal qu'on a fait ! Il doit rester joignable.

– Ça ne passe pas, là où il est. Perdons pas notre temps, dis-moi ce qu'il y a.

Jane n'avait pas de voiture personnelle. Je lui demandai de filer à la brigade, de prendre un véhicule banalisé et de me rejoindre au plus vite.

J'étais quasiment arrivé.

Au moment où je raccrochai, Bruno Vilet me rappela. Le violeur se dirigeait vers sa camionnette. Une fois branché sur le réseau radio de la police, je choisis un canal libre. J'entendis Bruno échanger quelques mots avec ses collègues puis souffler comme un bœuf.

– Mauvaise nouvelle, notre type en connaît un rayon..., annonça-t-il.

– Quoi ?

– On a lancé une recherche sur sa plaque d'immatriculation, elle est bidon. Elle correspond à une bagnole volée il y a plusieurs mois.

– Donc, sur le plan de l'adresse et de son identité, on est à zéro...

– Si on ne le chope pas, on est à poil. Ramène-toi avec du monde, Yoann, parce qu'on n'a pas intérêt à le perdre. Une chance de le croiser comme ça ne se reproduira pas de sitôt.

– Ok. Vous êtes où ?

– On est à son cul avec deux voitures. Il roule hyper-lentement rue Cantagrel. Attends, il tourne à droite, rue Eugène-Oudiné.

– Ok. J’arrive rue de Patay. J’ai une 208 grise.

Je stationnais au feu de la rue de Patay qui croisait la rue Oudiné lorsque je vis une camionnette blanche tourner à droite devant moi.

– Véhicule en visuel ! hurlai-je dans la radio.

Impossible de vérifier la trace de peinture orange sur la jante de la roue arrière, mais je demeurais convaincu qu’il s’agissait de notre homme. Personne ne roulait avec sa capuche de blouson relevée sur la tête, à moins d’un froid glacial. Ce n’était pas le cas de ce printemps.

La première voiture de la BAC continua tout droit pour ne pas se faire repérer tandis que la deuxième tournait et s’engouffrait derrière la camionnette. Je ne pouvais griller le feu et attendis qu’il passe au vert en agrippant le volant. Je bouillais littéralement d’impatience.

– Il vient de s’arrêter ! hurla la deuxième voiture de la BAC. Il se gare. Je continue tout droit sinon il va me loger.

– C’est signé, les gars. Soit il est hyper-prudent, soit on est repérés, soufflai-je dans la radio en le regardant reprendre sa route une fois que la voiture des collègues l’eut dépassé.

J’étais désormais derrière lui. Mon cœur battait si fort qu’il me semblait près de sortir de ma cage thoracique. C’était la première fois en trois ans que nous suivions un suspect dont les informations sur le plan vestimentaire et celui du véhicule concordait avec le signalement donné par les victimes. Très au fait des techniques de la police, le violeur n’avait laissé, jusqu’à présent, ni ADN ni trace quelconque nous permettant de le confondre. Il était donc primordial que nous ayons un flagrant délit : le type en train d’alpagner une fille.

Voilà pourquoi l’aubaine était si grande. Un jour de chance comme il en existait rarement.

Il roulait effectivement à trente kilomètres-heure et attendait vraisemblablement que je le double.

– Il va trop lentement, je vais me faire choper, dis-je à la radio. Il faudrait que l'un de vous se ramène.

– Je suis bloqué derrière un camion-poubelle, hurla Bruno de la première voiture.

– Je suis coincé moi aussi, cria l'autre. J'ai un putain de livreur qui joue les glandus !

Je l'entendis klaxonner comme un forcené. Il allait descendre, lui montrer sa plaque et l'inciter à dégager. Soudain, la voix de Jane retentit dans la radio :

– Yoann, c'est moi. Je suis sur place dans deux minutes, je roule sur Tolbiac.

– Restes-y, m'écriai-je. Il a dû nous repérer, je suis sûr qu'il va tourner devant toi.

La camionnette s'engagea dans le rond-point et au lieu de tourner à droite, elle en fit deux fois le tour.

– Le salopard ! Il nous fait le coup de sécurité. Je suis grillé ! Je vais tout droit, j'ai pas le choix, dis-je.

– Je l'ai en visuel ! hurla Jane. Il fait un troisième tour de rond-point. Il y a deux véhicules entre nous, je suis tranquille.

Un œil sur le rétroviseur, totalement absorbé par le déroulé de l'opération, je ne réalisais pas que je fonçais vers une voiture noire qui stationnait au milieu de la route. Je l'emboutis violemment.

Sans même essayer de redémarrer, je sortis de ma 208 et courus vers Jane qui venait de freiner. J'embarquai à ses côtés en constatant avec soulagement que la voiture que j'avais heurtée était vide. Un filet de fumée blanche s'échappait du capot de la mienne.

– Ça va ? T'es tout blanc...

– Je me suis fait peur...

– On a intérêt à serrer notre mec, sinon Ponstain va te faire la gueule pour la casse.

Je ne répondis pas. Ma mauvaise humeur me chatouillait sévèrement les zygomatiques. Jane accéléra légèrement pour ne pas se laisser distancer. Nous regardâmes au loin. Notre homme avait disparu.

Soudain Jane pointa un doigt sur la droite.

– Là !

La camionnette avait quitté la rue du Chevaleret et filait bon train.

– Il nous a repérés, c'est foutu, s'écria-t-elle.

– Oui, il va trop vite, il n'est plus en mode chasse, il s'échappe. Bon, les gars, dis-je à la radio, on est grillés. Le flag avec une fille dans la camionnette, c'est pas pour ce soir. Mais on va quand même lui mettre la main dessus !

– On n'a rien contre lui ! hurla Jane en essayant de le rattraper.

– Pas grave. Même si on le relâche après, on aura enfin son identité, sa gueule et ses empreintes. Toujours ça de pris.

– Si on ne le chope pas avant qu'il arrive sur le boulevard Masséna, c'est foutu, insista la jeune femme.

– Quelle est votre position ? hurla Bruno.

– Grouille-toi, criai-je à Jane. Je ne sais pas, on essaie de le suivre, c'est chaud ! dis-je à l'intention des gars de la BAC.

La camionnette s'éloignait chaque seconde un peu plus.

– Passe par là, on ira plus vite, dis-je.

– Putain, vous êtes où ? vociférait Bruno.

Je tournai la tête pour tenter de voir le nom de la rue. Rien. Mais je pouvais lui transmettre quelques points de repère.

– On longe les cinémas qui sont derrière la bibliothèque François-Mitterrand... Je ne veux pas que cet enfoiré nous échappe !

La colère montait. On n'allait pas le perdre si près du but.

– Grouille-toi, suppliai-je Jane.

- Je suis à fond, Yoann.
- Prends à droite... le sens interdit.
- À droite ? T'es sûr ? Je vois rien.
- Oui. Fonce, on va le perdre. Y a personne, je te dis.

À cinquante mètres de là, droit devant nous, une voiture reculait lentement. Puis elle s'engagea dans la rue à sens unique que nous avions empruntée. Jane roulait vite. Lorsque la personne devant nous alluma ses phares pour nous indiquer que nous étions à contresens, nous fûmes aveuglés. Jane pila et donna un coup de volant. Notre voiture fit une embardée et se retrouva les quatre roues en l'air. Un premier choc lorsque le véhicule s'écrasa au sol tout en glissant sur les pavés, un deuxième lorsque notre vitesse nous projeta vers un poteau qui nous immobilisa violemment.

Note

- * Brigade anticriminalité.

Je me souvins d'une sorte de vol plané, puis plus rien avant que la voiture ne se stabilise. Je restai immobile, sonné. Un filet de sang coulait de la bouche de Jane. J'étais incapable de bouger. Ma moelle épinière était-elle touchée ? J'eus le sentiment de sombrer. Le noir obscurcit mes pupilles avant que des images du passé ne s'imposent à moi. Ma vie défila devant mes yeux.

Quelques semaines plus tôt, nous étions en planque tous les deux. Jane avait le don d'évoquer sa vie privée lorsque la situation requérait une certaine concentration. Un moyen d'éliminer son stress.

– Il te parle de moi, des fois ? avait-elle demandé.

– Qui ?

– Christian ! De qui veux-tu que je te parle ?

– Jane, on boit pas un thé, là. On parlera de tes amours un peu plus tard. Concentre-toi sur les gens qui passent et me perturbe pas...

– Ah oui, c'est vrai, j'avais oublié : tu es un mec et tu ne sais pas faire deux choses à la fois.

J'avais éclaté de rire et décidé de baisser ma garde.

– Je ne sais pas si tu as remarqué, mais depuis qu'il n'est plus célibataire, la chance légendaire de Christian l'a abandonné, avais-je prétendu en lui donnant un coup de coude.

– C'est pas faux. Il se ramasse régulièrement au poker ces derniers temps...

– Heureusement qu'il a son petit Moineau.

Jane avait souri. À cause de sa coupe courte de cheveux bruns et de son visage fin, je l'avais gratifiée d'un surnom : le Moineau. Une pratique qui confirmait son acceptation dans l'équipe. Cela faisait plus de trois ans qu'elle acceptait en riant ce symbole féminin et fragile, elle qui dégageait tant de détermination et de masculinité.

– Et toi, avec Alisha, ça baigne ?

– Je crois que je suis amoureux. Tu sais, elle a un grain de peau absolument unique.

En général, je me gardais bien d'évoquer ce ressenti digne d'un psychopathe. La peau de certaines femmes me rendait fou. Au premier coup d'œil, je savais si l'alchimie allait fonctionner. Lorsque le déclic se produisait, l'image qui s'imposait dans ma tête montrait nos chairs en train de fusionner. Voilà pourquoi j'avais tant de succès auprès des femmes. Je devinais leurs envies en suivant les frissons qui couraient sur leur corps. Je me délectais de leur goût et de leur odeur. En baisant, je me fondais en elles. Mais depuis que je vivais avec Alisha, le cul des femmes ne me faisait pas plus d'effet qu'un mobilier de jardin. Cette sensation de non-intérêt pour d'autres femmes était nouvelle et pas si désagréable. Reposante, même.

– Allez, on bosse, on est là pour ça, avait dit Jane en me voyant perdu dans mes pensées.

J'ouvris à nouveau les yeux. Le film passait en boucle dans ma mémoire. La voiture s'était retournée avant d'être stoppée net par un poteau d'éclairage. Je n'arrivais pas à me dépêtrer de cette sensation de temps qui s'arrête. Une douleur à la jambe me sortit de ma catatonie. Je tournai la tête. Derrière nous, le véhicule que nous avions tenté d'éviter avait percuté une autre voiture. La pluie tambourinait sur le pare-brise. Des auréoles ovales et translucides déformaient ma vision. Je me penchai en avant, la ceinture de sécurité me retint et sembla me déchirer l'abdomen. Je regardai mon ventre.

À première vue, je ne perdais pas de sang. Restaient de possibles hémorragies internes.

Pour éviter de paniquer, je me concentrai sur l'extérieur. Je devinai la tête de l'autre conducteur, penchée sur le côté. Immobile. Était-il blessé ou mort ? Et Jane... pourquoi ne se réveillait-elle pas ? Je levai mon bras gauche en un effort surhumain et posai mes doigts sur sa jugulaire. Dix secondes d'une peur absolue avant le soulagement. Son cœur battait. Et je pouvais bouger mon bras gauche.

Les secours, je devais appeler le SAMU. Où était mon portable ? Je sursautai en sentant une ombre malfaisante qui m'observait derrière la vitre. Je ne voyais pas son visage, caché par une capuche. Le violeur à la cagoule était devant moi, en train de me narguer, et j'étais incapable de réagir ! Mon cœur explosa devant tant d'impuissance. Chaque pulsation me pressait les tympans. Je fermai les yeux. C'était impossible, il ne pouvait être là. C'était une vision, une projection, un fantôme. J'étais en enfer... J'entendis une voix, lointaine.

– Monsieur, comment vous sentez-vous ? J'ai appelé les secours... ils arrivent... Ne bougez pas...

Le visage d'une femme encapuchonnée apparut lorsqu'elle approcha et colla ses mains contre la vitre. En fait de fantôme, c'était elle qui parlait.

Je souris. Je n'étais pas mort. Pas encore.

L'ambulance arriva douze minutes plus tard et Jane fut prise en charge par les urgentistes.

J'avais finalement réussi à m'extraire tant bien que mal du véhicule. Je sentais mon corps entièrement endolori et des douleurs lancinantes aux côtes et au bassin. Ma main droite avait du mal à répondre à mes sollicitations et je fus heureux que le médecin m'embarque à l'hôpital sans même me demander mon avis. Je me sentais tellement responsable de cet accident que, sans me l'avouer, je ne m'estimais pas en droit de mériter un tant soit peu d'égards. Je n'osais m'enquérir de ce qu'il était advenu du violeur, pour éviter qu'un peu plus de colère ne s'imisce dans les interstices de ma culpabilité.

Après d'innombrables examens, on m'installa dans une chambre et je récupérai mon portable. Christian avait essayé de me joindre. J'écoutai son message : « J'étais chez Jean-Mi, à ma partie. Le réseau ne passe pas chez lui. J'ai trois appels de Ponstain en plus du tien. Aucun de Jane. Qu'est-ce qui se passe ? Rappelle-moi, je flippe sévère. Je suis chez moi. »

Comment allais-je lui annoncer ? Les nouvelles de Jane étaient mauvaises. Alarmantes même. C'était la conclusion que j'en tirais car personne ne m'informait de son état de santé. J'étais trop coutumier de ces silences pour ne pas deviner ce qu'ils signifiaient. Une situation critique. Autant y aller franco. Il allait prendre un coup derrière la nuque, puis se relever. La course-poursuite. L'accident par ma faute. Son absence à cause du poker. Ce soir-là, on avait accumulé les erreurs.

Je composai son numéro. Il décrocha aussitôt.

– C'est Jane, dis-je sans ambages.

- Quoi ?
 - Un accident de voiture, c'est grave...
 - Non ! Elle est où ?
 - À la Pitié-Salpêtrière, aux urgences.
 - J'arrive !
 - J'y suis, moi aussi.
- Il avait déjà raccroché.

J'enlevai la longue chemise bleue que le corps médical m'avait demandé d'enfiler pour réaliser les examens et m'habillai lentement. Mon cerveau fonctionnait également au ralenti. Les conséquences de cette soirée s'annonçaient désastreuses. Si je n'avais pas laissé la colère m'envahir, jamais je n'aurais demandé à Jane de s'engager dans une rue à sens unique. J'étais déjà au fond du trou... Il ne manquait plus que ça.

La tête me tourna et je m'assis. Le visage de Jane s'imposa à moi. Je me souvins, une semaine plus tôt, alors que j'entrais dans le parking du troisième DPJ. Jane s'y trouvait, semblant m'attendre. Elle avait ouvert la porte de ma 208 et s'y était engouffrée sans préambule.

– Vous êtes deux tantouzes ou quoi ? m'avait-elle lancé d'un ton moqueur.

J'avais pris sur moi pour ne pas exploser. Elle faisait référence au fait que Christian et moi nous étions pris le bec un peu plus sévèrement que d'habitude au sujet d'une affaire dans laquelle il refusait de s'investir. Mes mots avaient dépassé ma pensée et mon binôme me battait froid depuis.

– De quoi tu parles ?

– Christian et toi. Vous êtes aussi malheureux l'un que l'autre. On dirait un couple qui vient de prendre la décision de divorcer... Je suis presque jalouse.

– Eh, le Moineau, c'est pas le moment...

– Yoann, j'ai quelque chose à te dire et j'aimerais que tu m'écoutes.

– Quoi ? avais-je dit en prenant des dossiers que j’avais déposés sur le siège arrière.

– Nous avons tous remarqué que tu es à cran. Au bord de l’implosion, constamment.

– Je sais bien, avais-je concédé en triant les papiers pour me donner une contenance.

Je n’aimais pas que l’on m’embarque sur ce terrain-là.

– J’ignore ce qui te met dans un tel état, mais plutôt que de t’en prendre à tout le monde, tu devrais chercher la source. Sinon tu vas finir comme un vieux con rabougri.

– C’est déjà le cas...

– Je peux t’aider à quelque chose ?

– C’est gentil. Trop compliqué.

– Libère-toi de ce qui te freine, de ce qui t’enferme, je suis sûre que la solution est en toi.

– Oui.

– Tu me le promets ? avait-elle insisté.

– Oui, Jane, je te le promets.

Elle m’avait décoché un coup de poing dans l’épaule avec un immense sourire en guise de réponse et était sortie de la voiture en claquant brutalement la porte. Puis elle avait quitté le parking d’une démarche féline, dans le silence de ses Nike noires.

« Elle ne peut pas mourir, elle ne peut pas mourir », chuchotai-je en frappant sur le bord de mon lit. Pour une multitude de raisons : d’abord, Jane ne méritait pas ça, ensuite, Christian était amoureux d’elle et moi, j’avais trop à perdre. Non, elle ne pouvait pas mourir.

Christian me rejoignit et nous convînmes que je ne l'avais jamais appelé en renfort pour éviter qu'il n'ait à expliquer son absence.

Jane monopolisa les soins intensifs pendant de longues heures. À cinq heures du matin, le chirurgien s'approcha de nous et annonça qu'un morceau de métal qui s'était détaché du moteur avait pénétré le poumon droit, exactement à l'endroit d'une précédente cicatrice. Je frissonnai sans en comprendre la raison. L'hémorragie avait été puissante car les tissus étaient déjà fragilisés. Ils avaient tout tenté pour stopper la perte de sang et devaient attendre quelques heures avant de confirmer la stabilisation de son état.

– Son cœur est très faible, c'est grave, ajouta-t-il.

– Elle va s'en remettre ? interrogea Christian d'une voix presque inaudible.

Le médecin hocha la tête négativement en disant :

– Son état est critique. Elle est dans le coma. Il y a très peu d'espoir. Il faudrait avertir la famille.

– Non ! hurla Christian, le visage ravagé par la douleur.

Bernard Ponstain nous retrouva peu après, avec des documents, et notamment les coordonnées des parents de la jeune femme. Ils se trouvaient en vacances aux États-Unis et allaient prendre le premier avion pour la France. Ils devaient arriver en fin d'après midi.

Nous nous affaissâmes, Christian, Ponstain et moi, sur un canapé miteux à côté de la machine à café.

– Sans déconner, je sais que c’est dur, mais il faut que je sache ce qu’il s’est passé, dit le commandant en me fixant. Si tu veux que je te couvre, il faut que je sache, insista-t-il.

Je décidai de rester sur notre position concernant le poker de Christian mais déballai tout le reste. La poursuite, ma voiture dans les choux à cause d’une inattention, Jane et moi dans le même véhicule, l’enfoiré de violeur qui s’échappait, ma décision de prendre le sens unique, Jane qui suivait ma directive, le type en face qui déboulait, l’accident.

– Bon. On sait comment ça se passe dans ces moments-là. On va au plus vite. J’aurais fait pareil. Ça sert à rien de dissenter pendant des heures. Pour l’instant, c’est la faute à pas de chance. Je m’en tiendrai là. On pense à Jane, on lui apporte notre soutien, tout le reste c’est de la broderie, conclut Ponstain d’un air protecteur.

Christian demeurait immobile, comme prostré. D’un coup, je réalisai à quoi il pensait. J’étais responsable de l’état de Jane. Peut-être allait-elle rester handicapée ? Je la revis conduire. Ses gestes, ses questions : « À droite ? T’es sûr ? Je vois rien. » Et soudain, devant mes yeux, nos deux corps, à l’instant où tout basculait. Où la vie normale s’achevait. Sa bouche pleine de sang. Tout était flou et net en même temps. La voix de Ponstain résonnait au loin. Je n’entendais pas ce qu’il disait. Est-ce qu’il s’en rendait compte ? Pourquoi ne cessait-il pas de parler ? La colère grimpa en moi, puis je regardai Christian et elle disparut.

Je tentai de le reconforter mais il ne voulut rien entendre. Un médecin vint m’annoncer qu’en dehors d’une luxation des côtes, je n’avais rien. Heureusement, il en était de même pour le conducteur que nous avions percuté. Seule Jane avait pris cher.

Je rentrai chez moi avec l’envie de me foutre en l’air. Le taxi qui me conduisit n’eut droit qu’à la lourdeur du silence, celui du chagrin qui se contient avant de déborder.

Je dormis trois heures hachées par de mauvais rêves, avant d'être réveillé par mon téléphone qui sonnait. Il s'agissait de Marc Honfleur, gardien de la paix féru d'Internet, notre dernière recrue. Il partageait son bureau à la brigade avec Jane. Il était bouleversé. Je me sentais si mal que je fus tenté de botter en touche en lui expliquant que j'avais besoin de repos après une nuit pareille. Je n'avais pas envie d'entrer dans les détails d'une explication. Et puis je l'imaginai seul au bureau et ma réticence vacilla. L'apparence fragile de Marc Honfleur attirait la bienveillance. Ses lunettes en culs de bouteille toujours fixées sur le nez accentuaient sa timidité presque malade. Tout benêt qu'il paraissait, Marc Honfleur était sorti major à l'examen d'entrée de la police. Il avait réussi l'exploit d'obtenir les meilleures notes de la brigade, toutes années confondues. Il avait donc été prioritaire pour choisir son affectation. N'importe qui, dans son cas, aurait péroré en s'imaginant brûler les étapes avant de devenir lieutenant ou commissaire. Pas lui. Ce surdoué, pourtant prolix comme une huître plate, avait choisi de devenir gardien de la paix, section informatique. Par bonheur, il avait atterri dans notre groupe quelques mois plus tôt.

– Tu es le meilleur ami de Christian, et tu es très proche de Jane, est-ce que je peux venir avec toi à l'hôpital ? demanda-t-il.

Il me donnait toujours l'impression d'avoir tourné les phrases dans sa tête avant de parler. L'efficacité incarnée. Jamais un mot inutile. Des arguments, une question. Point. Et souvent, du silence. Honfleur semblait passer son temps à réfléchir.

– Je ne suis l'ami de personne et je suis un gros con, me lamentai-je.

– Yoann, ce n'est pas le moment de t'appesantir sur ton sort, asséna Honfleur.

– C'est bien ce que je dis, un gros con...

– Jane a besoin de nous... Et moi, l'hôpital, j'ai du mal. On y va ensemble ?

– Bien sûr. Où es-tu ?

– Au bureau.

– Je passe te prendre dans le 14^e et on file dans le 13^e, proposai-je.

Ponstain s'était occupé de récupérer ma voiture accidentée la veille et l'avait confiée à un garagiste que nous connaissions. Une voiture de prêt m'attendait au garage.

Dix heures venaient de sonner à l'église du rond-point d'Alésia lorsque j'arrivai au troisième DPJ du 14^e arrondissement. Je me garai en double file devant la brigade.

C'est un bâtiment tout en verre et béton, aussi froid de l'extérieur qu'à l'intérieur, situé avenue du Maine à Paris. Tout y est gris et triste. Les murs sentent la détresse, la haine et la frustration. Les couloirs et les escaliers sont si grands et impersonnels que la solitude vous agrippe le pied et vous donne envie de hurler pour meubler le silence.

Il me suffit de trois minutes pour monter au cinquième étage et dire à Honfleur de me suivre. Même en si peu de temps, je constatai que l'ambiance était irrespirable. C'était le cas chaque fois que l'un de nous luttait pour la vie. On ne parlait plus. L'absence de bruit annonçait les drames.

Dans le bureau que Jane partageait avec Honfleur était affichée une carte postale représentant un moineau sur une branche. Je la lui avais offerte le lendemain de son arrivée. Le piaf vous regardait droit dans les yeux et semblait déterminé. Je fixai la carte et pour la première fois je découvris que le vent soulevait les plumes de la tête de l'oiseau, lui donnant un petit air fragile.

J'empochai la carte.

Honfleur et moi partîmes pour la Pitié-Salpêtrière. Le trajet se fit sans un mot.

Nous arrivâmes au sous-sol, dans le service des urgences. Christian avait dû s'éclipser pour se reposer, il n'y avait personne dans la salle d'attente. Je

sonnai pour nous annoncer.

– Oui ? lança une voix de jeune femme.

– Nous venons voir Jane Velin.

– Vous êtes combien ?

– Deux...

– Parfait. Deux personnes à la fois maximum. Enfilez les blouses et les pantalons qui se trouvent dans l'armoire à droite, des chaussons et une charlotte sur la tête. Lavez-vous les mains avec le gel hydroalcoolique accroché au-dessus du lavabo, je viens vous chercher.

Dix minutes plus tard, une infirmière blonde et bien charpentée nous ouvrit la porte.

– Suivez-moi, dit-elle.

– Comment va-t-elle ? risquai-je.

– Vous êtes de la famille ?

À mon signe affirmatif, elle consentit à me répondre.

– Son état est stable, mais elle est très faible.

Elle s'arrêta dans le couloir avant de franchir une porte à double battant et ajouta :

– Pour l'instant, elle a forcé la chance car c'est une grande sportive. Elle a une constitution remarquable pour un si petit gabarit.

– Elle est toujours dans le coma ? interrogea Honfleur.

– Oui. Elle est sous respiration artificielle. Vous avez quinze minutes. Après, il faudra la laisser se reposer.

– Notre présence peut la fatiguer ? demanda mon jeune collègue.

– Tout ce qui se passe, elle l'entend. Elle saura que vous êtes venus.

L'infirmière sourit, puis elle ouvrit la porte et nous présenta un coin d'une grande pièce, démarqué par des rideaux bleus. Plusieurs patients reposaient, l'air très mal en point. J'en comptai huit.

Mon cœur allait exploser tant j'appréhendais de voir Jane, son corps et son visage figés, immobiles. Je m'avançai prudemment. Sa frimousse était

semblable à celle de tous les jours mais un tuyau lui sortait du nez et de la bouche. Elle avait l'air reposée et avait seulement perdu son teint hâlé. Le sang semblait avoir quitté son corps. Le drap monté jusqu'aux épaules camouflait les bandages que l'on devinait autour de sa poitrine. À cause des perfusions et des appareils qui bipaient, une sensation d'impuissance émanait d'elle. Un poussin au bord du nid, qui ferme les yeux afin de peser le pour et le contre avant son premier envol.

Honfleur s'approcha d'elle et l'embrassa sur la joue.

– C'est Marc. Notre bureau est vide sans toi, faut revenir vite, tu me manques, chuchota-t-il avant de s'essuyer les yeux.

La boule dans ma gorge grossit un peu plus. Je pris la carte postale dans ma poche, me reculai et la posai sur une table de soins pour écrire au verso, resté vierge : « Jane, reviens, je t'en supplie. » Je pris un morceau de sparadrap d'un rouleau qui était posé sur la table et collai la carte au bout de son lit, pour qu'elle voie l'oiseau le jour où elle ouvrirait les yeux.

Marc fixait le visage impassible de Jane et son dos se voûtait un peu plus de minute en minute. Alors je pris la parole :

– Elle va s'en sortir. Jane est plus forte que nous tous. Un roc.

– C'est grave, quand même...

– Elle est brigadier-chef avec seulement trois ans d'ancienneté... Tu crois que c'est le fruit du hasard ? Que dalle. Elle a déjà côtoyé la mort de près.

– Brigadier-chef en trois ans, c'est impossible..., répéta Honfleur en essayant de comprendre.

– Elle s'est fait tirer dessus par les frères Colino il y a presque deux ans. Comme elle s'en est sortie, la boîte l'a gratifiée d'un article 36. Ça lui a permis d'obtenir un putain d'avancement.

Cette promotion exceptionnelle était rarissime et valorisait le fait d'avoir été grièvement blessé lors d'un acte de bravoure.

– Elle en a réchappé une première fois, c'est encourageant, dit alors Honfleur. Elle est costaud.

– On nous a dit hier soir qu’un débris de métal l’avait touchée au même endroit que le premier tir, continuai-je. C’est incroyable, non ? La cicatrice qu’elle avait un peu au-dessus du cœur a disparu, remplacée par la nouvelle.

– Ha ! Ça sent pas bon..., souffla Marc, désappointé. Le sort s’acharne.

– Tais-toi. Faut pas lui porter la guigne. Jane va refaire un bras d’honneur à la Faucheuse et dans quelques semaines elle sera sur pied.

Je m’approchai d’elle et lui dis d’une voix sûre :

– Tu t’en es sortie une première fois, alors tu vas te réveiller et me sourire parce que l’équipe veut récupérer son intuition féminine. Christian a besoin de toi, Honfleur est tout perdu et moi aussi, Jane...

Le petit Marc se tourna et s’effondra en pleurs. Je me penchai vers ma collègue et la pris délicatement dans mes bras. Je posai ma tête contre son cou, jusqu’à ce que j’entende son cœur contre ma tempe. Putain, qu’il battait lentement ! L’infirmière entra à ce moment.

– Que faites-vous ? Il ne faut pas la toucher !

– Je... je lui donnais de l’amour, dis-je bêtement.

– Laissez-moi passer, que je vérifie si vous n’avez pas débranché quelque chose.

Je la fixai durement avec l’envie de lui rabattre le caquet. La boule dans ma gorge prenait tant d’importance qu’elle me donnait l’impression d’envahir mes poumons. La colère était revenue si vite que je pris peur. Je ne me reconnaissais plus. De quoi étais-je capable ? Je devais me soigner les nerfs avant de devenir fou.

– Je comprends votre peine, messieurs, mais Mlle Velin a besoin de repos et de silence maintenant, dit l’infirmière avec un sourire engageant.

Honfleur était livide. Une fois sortis de la salle de soins, nous retirâmes nos vêtements de papier sans un mot et je lui tapai affectueusement l’épaule pour le rasséréner. Dehors, je lui demandai :

– Ça va, toi ?

Il ne répondit pas et hocha la tête négativement.

– Tu veux qu’on aille prendre un remontant à l’Isileko ?

Ce bistrot tenu par un Basque à côté du DPJ était devenu notre QG. *Isileko* signifie « secret » dans ma langue maternelle, et on pouvait compter sur la discrétion inconditionnelle du patron.

– C’est dur parce qu’elle me rappelle mon frère, dit alors Honfleur.

– Ton frère... ?

– Il est mort il y a dix-huit mois. Je me destinais à une école d’ingénieur mais j’ai finalement décidé que je ferais carrière à la Police judiciaire.

Nous avons donc un point commun : un drame familial avait motivé notre engagement. Nous nous assîmes dans ma voiture et avant que je ne mette le contact, il enchaîna :

– Il s’est suicidé. Il avait quatorze ans. Des jeunes le harcelaient parce qu’il était très gros. Des photos de lui, pas valorisantes du tout, circulaient sur les réseaux sociaux. D’un autre côté, il jouait à *Call of Duty* et c’était un champion. Le seul univers où il ne perdait pas la face. Et puis un jour, ils ont compris que mon frère se cachait derrière le pseudo du virtuose. Ils l’ont fait savoir sur le Net. Un moyen de l’affaiblir, de casser son leadership. Il ne l’a pas supporté. Il était fragile psychologiquement et s’est jeté du vingtième étage. Il avait les cheveux bruns, très courts, un petit nez et, malgré sa taille imposante, un visage d’ange. On aurait dit un oiseau. Un moineau, en fait. C’est pour ça que j’ai insisté pour être dans ton service. J’ai croisé Jane au moment du choix d’affectation. Je ne désirais plus qu’une seule chose : respirer au quotidien le même air qu’elle. J’avais l’impression qu’un peu de mon frère vivait là, près de moi. Je veillais sur elle comme Jane veillait sur moi. Si elle meurt, je ne m’en remettrai pas.

Honfleur venait d’ouvrir les vannes. Il ne s’était jamais autant confié. Je fus effaré de réaliser que je ne connaissais rien de lui. Depuis combien de temps vivais-je dans ma bulle ? J’étais tellement replié sur mon cas de conscience que j’en avais oublié les membres de mon équipe.

– Je suis désolé. Pourquoi tu ne nous as rien dit ?

– Qu'est-ce que ça aurait bien pu changer ?

– Tu sais, Marc, j'ai moi aussi une confiance à te faire. Mon père est mort quand j'avais dix ans et je suis entré à la PJ dans l'espoir de trouver son meurtrier. Vingt et un ans plus tard, j'en suis toujours au même point. Des interrogations et du néant. Tout ce que je sais tient sur une feuille de cahier. Sauf qu'aujourd'hui, la colère me grignote le système nerveux et je déconne à plein tube. Tu t'en es rendu compte, comme tout le monde à la brigade, non ?

Il hocha la tête. Honfleur, l'incarnation de la non-violence, lui qui prenait soin de choisir ses mots, ne savait plus avec lequel me signifier que je virais bizarre.

Nous filâmes à l'Isileko. Bixente, le patron, me gratifia d'un petit coup de poing dans l'épaule en guise de bonjour.

– Eh ben, petit, tu me fais la gueule ou t'as un pet au cul ? dit-il.

– Jane est dans le cirage, c'est grave, elle est à l'hosto. Alors tu vois, j'ai pas envie de rigoler.

– Je vais prendre soin de toi, mon petit, répondit-il affectueusement. Assieds-toi.

Bixente savait pour la mort de mon père. Ses enfants ayant quitté le nid familial depuis longtemps, il avait fait un transfert et me chouchoutait comme une mère poule. Il posa ses grosses pognes sur la table et nous demanda :

– J'ai des chipirons à l'encre ou une ratatouille-saucisse. Qu'est-ce que je vous sers, les amis ?

Nous prîmes les chipirons. La douceur des calamars se mêlait à l'onctuosité de la sauce brune. Un régal pour les papilles comme pour le moral. Je vis Bixente allumer une bougie et la poser sur le zinc avec une ardoise sur laquelle il inscrivit : « Tous avec Jane. » Elle allait s'en sortir, cela devenait une évidence.

Le jour même à dix-huit heures, Jane ouvrit furtivement les yeux. Ses trois sœurs aînées se succédaient à son chevet, lorsque ses parents arrivèrent des États-Unis. Puis, trente minutes plus tard, comme si la jeune femme avait attendu que la famille soit réunie au complet, son cœur cessa de battre.

J'appris la mort de Jane dans cet état second qui ne me quittait plus depuis la veille. Un peu comme lorsqu'on vous annonce les effets dévastateurs d'un tsunami à des milliers de kilomètres de vous : l'éloignement le rend irréel. Là, c'était au contraire à cause de la proximité, du fait que ça me touchait au plus près, que je restais impavide. La culpabilité à fleur de peau, je n'exprimais pas mes tourments pour mieux me protéger. Nul doute que le raz-de-marée déverserait ses déferlantes un peu plus tard, lorsque je serais apte à les gérer.

Je ne peux pas prétendre avoir réfléchi à la question, la décision s'imposa toute seule, comme une évidence. Je pris les escaliers qui grimpaient vers le bureau du commandant Ponstain. Il me proposa de m'asseoir d'un hochement de tête, le temps qu'il achève sa communication.

Il avait la mine sombre des jours de galère. Perdre un « homme » n'était pas simple.

Je saisis mon arme et la déposai devant lui.

– Qu'est-ce que tu me fais, là ? demanda-t-il, l'air effaré.

– Je vais me mettre au vert.

– Tu m'as fait peur. Combien de temps ?

Il avait dû croire à ma démission.

– J'en sais rien pour le moment.

– Yoann, sans toi et sans Jane, c'est plus un groupe, c'est une passoire.

– C'est pas sympa pour Christian.

– Déconne pas. Je comprends que tu aies envie de prendre un peu de recul mais...

– J'ai des soucis perso..., le coupai-je.

– Alisha ?

– Non, mon père. Enfin, ma mère, je veux dire.

– Elle est malade ?

– C’est compliqué, trop tôt pour en parler. Trop difficile.

Il plongea le front entre les paumes de ses mains ouvertes et se frotta les yeux. Il devait craindre que Christian fasse comme moi et de se retrouver à la tête d’une équipe fantôme.

– Bon, je dis quoi aux autres ?

– Je pars en vacances au Pays basque...

– Ne fais pas le con, on a besoin de toi, ici.

Bernard Ponstain était un chic type. Cette petite phrase justifiait à elle seule que je le serre dans mes bras.

Je quittai le bureau directement, sans un au revoir à quiconque. Je ne supportais pas de me trouver devant la place vacante de Jane et le désespoir de Honfleur. Pour le reste, la rumeur propagerait bien assez tôt le fait que j’avais grillé un fusible.

Une fois dans ma voiture, je me souvins de deux choses que je tentais désespérément d’occulter depuis plusieurs jours. Le petit Nathan m’avait annoncé un drame induit par ma colère et j’étais au désespoir de constater qu’il ne s’était pas trompé. J’avais beau être au courant, je n’avais rien pu empêcher. La seconde concernait les derniers propos que j’avais échangés avec Jane. Elle m’avait demandé de lui promettre de travailler sur moi-même. Le Moineau avait raison : il était temps que je prenne les choses en main. J’avais le sentiment que cette réflexion me venait pour la dixième fois en quelques jours. Malheureusement, je n’agissais pas pour autant. Je fais partie de ces hommes qui remettent au lendemain ce qui est crucial, par peur de l’affronter. Néanmoins, la promesse à un vivant équivaut – pour un Basque – à des mots gravés dans le marbre... Une promesse faite à une personne décédée depuis s’impose comme une priorité majeure.

Mais que faire ? Alisha saurait me conseiller.

En moins de vingt-quatre heures, j'avais laissé filer un violeur, provoqué deux accidents dont le dernier avait coûté la vie à Jane. Sans compter Christian, qui ne me parlait plus. J'accumulais les conneries comme d'autres enfilent des perles. Finalement, je souffrais moins de mon corps ankylosé que de mes pensées qui s'enfonçaient dans la boue.

Alors que j'approchais de la bretelle d'autoroute qui menait chez Alisha, je me demandai s'il était judicieux de me rendre chez elle. J'étais incapable de tendresse, incapable de me justifier, incapable même de parler. Elle ignorait que Jane était morte. Aurais-je le courage de lui annoncer les faits sans m'effondrer ?

– Tu pourrais me prévenir que tu dînes avec nous, je n'ai pas assez pour trois ! s'insurgea-t-elle avant même que j'ouvre la bouche.

– J'ai pas eu le temps.

– Il y a un truc rectangulaire qui permet d'appeler même quand on est dans sa voiture, avec des écouteurs, monsieur le policier, fit-elle avec un début de sourire.

– On a eu un accident. Jane est morte, soufflai-je entre mes dents.

– Merde ! Jane... Qu'est-ce qui s'est passé ?

– J'ai pas envie d'en parler. Plus tard...

– Et toi, tu vas bien ?

– Je suis responsable de l'accident. Ponstain me couvre parce que c'est un mec bien, mais moi je vais vivre avec ça jusqu'à la fin de mes jours...

Elle me serra dans ses bras sans rien dire. Je songeai à Nathan et j'eus une envie irrépressible de le voir. Sans doute une attirance morbide en lien avec ce qu'il avait prédit.

– Je vais dire bonjour à ton fils. Je suppose qu'il est dehors...

Sans aucune surprise, le gamin se trouvait auprès de Viviane, son araignée fétiche. L'arachnide logeait entre les branches d'une belle euphorbe qui trônait dans un pot dans l'angle extérieur de la maison.

Nathan avait les jambes croisées et lisait une bande dessinée à haute voix. Je m'approchai en silence.

– Le petit ours n'a pas faim, mais il mange quand même ce que sa maman lui donne. Tu vois, regarde.

Il s'adressait à l'araignée et lui montrait les pages...

– Alors faut arrêter de faire la difficile. Moi des fois, je ne mange pas les épinards parce que c'est vraiment dégoûtant, mais là, c'est quand même une mouche bleue... Et moi je suis un copain, alors t'as pas le droit de refuser.

– Qu'est-ce qui se passe ? demandai-je.

L'enfant sursauta et releva ses genoux par réflexe. Le pot de la plante vacilla et se coucha sur le côté. Les branches plièrent et l'une d'elles se rompit, entraînant avec elle un morceau de toile. Nathan hurla :

– Mais t'es complètement fou, tu as *cromatisé* Viviane !

Il se pencha en hoquetant vers l'épéire diadème afin de vérifier qu'elle était toujours là, mais la nuit tombait et il était impossible de constater si elle avait fui ou si elle s'était recroquevillée dans le sombre de sa toile. Nathan s'élança vers la maison en pleurant. Je redressai la plante.

Ça se confirmait, j'allais dormir seul chez moi.

Alisha eut beau expliquer à son fils que je n'avais pas fait exprès de lui faire peur, le garçon m'en voulait. Il avait l'air terriblement inquiet pour son araignée et je le comprenais. Nathan partit se laver les mains en boudant.

– Je vais rentrer... Je ne suis bon à rien qu'à emmerder le monde et je détruis tout ce qui compte.

– Ne dis pas ça, tu passes un mauvais moment, mais ça va aller, me rassura Alisha.

– Il faut que je me soigne...

– Pourquoi tu ne vas pas voir un psy ? La mort de Jane, le fait que tu te sentes responsable, le décès de ton père, tes relations compliquées avec ta mère, tu as de quoi faire. Un psy me semble qualifié pour t'aider.

– Oui, mais lequel ?

Jusqu'alors, une telle option était inenvisageable mais je savais désormais que je n'avais que trop repoussé l'échéance.

– Je n'en connais pas, et puis l'intérêt c'est de trouver quelqu'un près de chez toi, pour que ça ne devienne pas une corvée dans le cas d'une thérapie intense, avec deux rendez-vous par semaine. Cherche sur Internet... Fais-le. C'est important pour toi. Et pour nous aussi.

Nos regards se croisèrent. Et si l'homme que j'étais en train de devenir ne lui plaisait plus ?

Alisha, postée dans l'encadrement de la porte d'entrée, auréolée par la lumière qui émanait de la cuisine, me regarda m'éloigner vers ma voiture.

Je dormis chez moi, transi de froid, dans la solitude de mes pensées orageuses.

J'habitais Gentilly dans une maison d'architecte, celle dont j'avais hérité à la mort de mon père. Sur la table du salon, le reliquat de mes faiblesses. Cinq enveloppes de Rocher Suchard. Le sucre, mon énergie, mes vitamines, ma drogue, ma perte. Celle qui me montrait plusieurs fois par jour que j'étais dépendant, en manque. Un leurre. Une compensation d'amour de ce père qui ne m'avait jamais rien dit et qui était mort trop tôt.

En quelques clics sur Internet, je trouvai un hôpital spécialisé en psychiatrie, dans le 14^e, à côté du boulot. Cela me semblait plus sérieux qu'un cabinet pris au petit bonheur la chance. Le hasard voulut que le jour où je téléphonai pour prendre rendez-vous, l'assistante m'informe que le docteur Rostropovitch avait très exceptionnellement une place à me proposer.

– Le précédent patient est mort ? me forçai-je à plaisanter.

Elle éclata de rire et j'obtins un rendez-vous pour le lendemain.

Après un hall d'accueil où je dus remplir un formulaire pour indiquer le motif de ma visite, je fus conduit dans une salle d'attente dont la porte à double battant s'ouvrait sur une vaste pièce cernée par une quinzaine de portes qui donnaient sur d'autres pièces ou des couloirs. Chaque fois que le personnel en blouse blanche – médecins ou infirmiers, je suppose – passait devant, il jetait un œil inquisiteur à l'intérieur, nous dévisageant un à un, l'air expert, semblant vérifier qu'un fou dangereux n'était pas en train de découper en morceaux les autres patients. Finalement cette ronde, loin de

me rassurer, commença à m'inquiéter. J'aurais dû choisir un établissement plus confidentiel.

Il faut dire que nous formions une équipe de sérieux zèbres. Un vieil homme, l'air d'un notable du 16^e arrondissement, accompagnait une Chinoise – de trente ans sa cadette – qui passait son temps à reluquer l'intérieur de ses quatre sacs-poubelle. Par transparence, je décelai des papiers de Sécurité sociale, des emballages de cheeseburger tachés de ketchup, un bidon d'huile de pépins de raisin, des peaux de banane pourries, quantité de boîtes de conserve ouvertes et même des cotons usagés. À la manière dont elle se leva lorsqu'on les appela et à la façon dont elle prit la main de son compagnon, comme s'il était attardé, je me demandai lequel des deux était censé prendre soin de l'autre : cette femme qui conservait ses déchets comme des biens précieux, ou ce vieil homme qui suivait le mouvement, l'air de n'avoir rien à redire à la présence de ces poubelles ambulantes ? Celui qui m'effraya le plus avait vingt-cinq ans environ. L'homme avait la carrure d'un meuble Louis-Philippe. Je me rendis aux toilettes et j'étais en train de me laver les mains lorsque je le découvris à l'intérieur des cabinets. Il était torse nu. Je me rendis compte qu'il avait déposé son T-shirt et son pull sur le radiateur. Il mesurait bien une tête de plus que moi et tenait une ceinture de cuir entre les mains, l'air menaçant. Il se mit à parler :

– Si les toubibs arrivent, je les tue...

Je déglutis en affirmant maladroitement :

– Je suis un patient, j'attends mon tour, comme vous.

Et je me glissai à l'extérieur, en faisant attention de ne pas lui tourner le dos. Mes vingt ans d'expérience dans la police et ma basquitude me donnaient le sentiment d'être affranchi de la peur. Néanmoins, je me sentais l'étoffe d'une chiure de mouche face au désordre mental. Dès que je fus assis, un membre de l'hôpital passa à nouveau la tête par la porte et je me

risquai à le prévenir qu'une armoire à glace en colère attendait dans les toilettes. À quoi il me répondit d'un air dégagé :

– On sait. Dès qu'il se calme, on y va.

Je me souvins de l'angoisse que le colosse avait générée en moi et ne pus m'empêcher de trouver la réaction du médecin, ou infirmier – aucune fonction n'apparaissait sur sa blouse –, un peu légère.

– Vous attendez qu'il tue quelqu'un pour se sentir mieux ?

L'autre me répondit avec beaucoup d'aplomb, sans s'énerver :

– Nous manquons de personnel. J'ai besoin de trois de mes collègues pour le neutraliser, sinon nous n'y arriverons pas. Mais si vous pouviez veiller à ce que personne n'aille dans les toilettes, ça nous arrangerait... Merci, conclut-il dans un sourire.

– La prochaine fois, je viendrai avec mon arme, comme ça on pourra jouer aux cow-boys et aux Indiens..., ironisai-je.

Je m'attendais à ce que chacun y aille de son commentaire, mais personne ne dit mot. Jamais un tel sentiment de vacuité ne m'avait envahi. Je me sentais seul, abandonné à mon sort, perdu sur une planète étrangère. Comme les autres patients persistaient à ne pas réagir au saugrenu de la situation, je me forçai à rentrer dans ma coquille en imaginant ce qu'ils pouvaient bien penser de moi. Peut-être me considéraient-ils comme le mythomane de service, puisque je prétendais avoir une arme.

Je pris conscience de la présence d'un couple d'une cinquantaine d'années qui se tenait assis, sans un mot, et me regardait furtivement, lorsqu'on les appela. L'homme et la femme se tenaient les mains et, malgré la détresse qui semblait émaner de leur visage, ils respiraient la normalité. Mais devais-je m'y fier ? Ils se levèrent et avancèrent, les traits inquiets, comme craignant une mauvaise nouvelle.

– Où est-il ? demanda la dame.

– Dans sa chambre, répondit la blouse blanche.

– Pourquoi n'est-il pas venu à notre rencontre, comme les autres fois ? interrogea le mari.

– Il n'arrive plus à se lever... furent les dernières paroles que j'entendis alors qu'ils s'éloignaient.

Piqué par la curiosité, et surtout pour éviter de songer à mon propre sort, je me levai et regardai où le trio se dirigeait. Une porte fut ouverte, un couloir franchi, puis un système de fermeture automatique occulta mon champ de vision.

Je fixai ma montre. Un quart d'heure que j'attendais. Je n'étais plus très sûr de vouloir me rendre à ma consultation, lorsque la secrétaire vint me dire :

– Le docteur Rostropovitch s'excuse pour le retard, elle n'en a plus que pour cinq minutes.

Cinq minutes, c'est le temps qui me fut donné pour être témoin d'une scène qui me laissa un goût amer. Une femme de ménage ouvrit la porte du couloir vers lequel le couple et le médecin venaient de disparaître. Elle la maintint ouverte en abaissant un loquet pour passer la serpillière. Un peu plus loin dans le couloir, une femme invectivait durement une personne qui se trouvait dans une chambre, et que je ne voyais pas.

– Ça ne sert à rien de faire ton autiste, je ne suis pas dupe. Tu n'auras ton goûter qu'à seize heures, et à condition que tu aies cessé de faire ta tête de mule ! s'écria la femme.

Un jeune homme du corps médical sortit de cette même chambre et referma la porte, satisfait. Je fus stupéfait de constater qu'il la fermait à clef. Quelqu'un à qui l'on reprochait je ne sais quoi était prisonnier d'une chambre d'hôpital. Vu les précautions, certainement un fou dangereux. Le jeune homme se dirigea vers l'accueil et comme il passait devant moi, je saisis l'occasion d'en savoir plus.

– Il a fait quoi cette fois-ci ? questionnai-je d'un air familier.

L'homme s'arrêta et me dévisagea, cherchant à me reconnaître.

– Je travaille avec le docteur Rostropovitch, mentis-je.

Cela eut l'air de le rassurer.

– Il a détruit tout ce qui se trouvait dans sa salle de bain parce qu'il prétend qu'il a faim et que personne ne l'écoute. On a beau lui dire que le goûter ici, c'est à seize heures, il n'en fait qu'à sa tête. C'est infernal. Il est une fois de plus entré dans une phase hystérique. Ça fait plus de deux heures qu'il nous bassine qu'il a faim. Il attendra et s'il ne se calme pas, ce sera la camisole chimique, voilà tout.

Je regardai ma montre.

– Il est quinze heures. Vous dites que ça fait plus de deux heures qu'il a faim. Peut-être qu'on a oublié de lui servir son déjeuner ?

L'homme scruta sa montre, releva la tête et blêmit légèrement, semblant se poser réellement la question.

– Vous êtes qui ? demanda-t-il avec autorité.

Avant que je n'aie le temps de répondre, l'assistante du docteur Rostropovitch m'appela. En m'éloignant, je sentis le poids du regard inquisiteur du jeune homme sur mes épaules. Je n'avais que peu de détails concernant ce patient mais il me semblait que la réaction des soignants manquait d'humanité. Pourquoi l'enfermait-on ? Était-il inconcevable de lui donner un en-cas supplémentaire ? Et se pouvait-il vraiment qu'on ait oublié de lui donner son repas de midi ?

Je perdis le fil de mes pensées en entrant dans le bureau de la psychiatre. C'était une très belle femme et elle le savait. Sa manière de se lever, de me laisser le temps de jauger sa silhouette avant de me tendre la main prouvait qu'elle aimait qu'on pose le regard sur elle. Une épaisse chevelure brune mi-longue adoucissait un peu le côté strict de son tailleur-pantalon.

– Monsieur Yoann... Clivel, hésita-t-elle, que puis-je faire pour vous ?

Je fus surpris de constater avec quelle facilité je décidai de me confier à une inconnue. Un peu comme si mon cerveau attendait cette opportunité depuis une éternité, je m'épanchai avec une fluidité dont je m'ignorais

capable. Ma passion pour les insectes et les araignées, mon père coureur de jupons, son décès lorsque j'avais dix ans, l'absence de réaction de ma mère, le coupable non identifié, mon entrée dans la police... Cela faisait trente minutes que je peignais le tableau de ma vie lorsque le docteur Rostropovitch m'interrompit pour ponctuer mes propos. Je compris que la séance touchait à sa fin et une frustration m'envahit. J'aurais voulu ne plus m'arrêter.

– Il y a deux vies en vous, celle avec votre père, celle sans.

– Ça paraît évident..., répondis-je en réfrénant une envie de lui assener quelque chose du genre : « Vous avez trouvé ça toute seule ? »

– Je veux dire qu'il n'y a pas que votre cellule familiale qui a changé. Tout en vous a été modifié. Vos ambitions, vos passions, vos espoirs... La ligne qui définissait votre vie s'est brisée.

Elle me précisa ensuite qu'en principe, lors d'un premier rendez-vous, on faisait connaissance et on abordait les questions d'ordre pratique, l'entretien ne commençait réellement que la fois d'après.

– Tout ce que je vous ai dit n'a donc servi à rien ?

Elle pencha la tête en souriant et je compris la naïveté de ma remarque. Avant même qu'elle ne réponde, je me sentis minable. Cela me fit une curieuse impression. Il suffisait qu'un médecin me gratifie d'un sourire condescendant pour que je me sente imbécile.

– Je vous rassure, nous avons bel et bien commencé. Je vous ai fait cette faveur pour me faire pardonner. Vous avez patienté vingt bonnes minutes et je vous en remercie, conclut-elle en me serrant la main.

– Ah. Combien vous dois-je ?

– Ces choses matérielles ne me concernent pas, voyez directement avec l'accueil.

Elle était finalement sympathique et je la sentais bienveillante. Mais l'euphorie avec laquelle j'avais débuté l'entretien s'envolait déjà. Cherchant les bénéfices de cette première séance – et n'en trouvant pas –, je tentai de

me rassurer en réalisant que nous n'avions pas vraiment démarré le travail. Pourtant, en étant honnête avec moi-même, je devais bien reconnaître que je me sentais déjà un peu plus léger.

Lorsque je sortis du bureau du docteur Rostropovitch et me dirigeai vers l'extérieur, je revis le petit couple qui avançait dans le couloir en se tenant la main. Ils me précédaient d'une trentaine de mètres et avaient l'air plus voûtés qu'en arrivant. En entendant mes pas derrière eux, ils se retournèrent, et nos regards se croisèrent. L'homme me fixa comme s'il allait me demander quelque chose. Il fit un pas vers moi, mais sa femme posa la main sur son bras et le tira vers elle. Je n'étais plus qu'à dix mètres d'eux quand ils me tournèrent le dos et se remirent en marche. Que voulait-il faire avant que sa femme ne le retienne ? Était-il dérangé, lui aussi ? Le geste de son épouse avait suffi à le remettre dans le droit chemin...

En temps normal, j'aurais probablement favorisé le contact et demandé en quoi je pouvais leur être utile, mais j'étais trop engoncé dans mon mal-être pour avoir le courage de me préoccuper d'une autre personne que moi. Et puis l'univers psychiatrique m'était si étranger...

Remuer ainsi le passé avait fait naître en moi l'envie de me confronter à mes peurs. J'avais laissé traîner les choses. Il était temps que je prenne ma vie en main. Je regardai ma montre : 15 heures. L'heure de m'affranchir d'un poids sur le cœur venait de sonner, j'allais enfin affronter ma mère. Il fallait que je sache si elle avait tué mon père. Il me semblait que je connaissais déjà la réponse et qu'un démon à l'intérieur de moi me poussait au bord du gouffre. Plus rien, désormais, n'arrêterait la chute.

Une voiture me doubla tel un bolide, et je me rendis compte que je lambinais à quatre-vingt-dix kilomètres-heure sur l'autoroute A6 qui menait à Gif-sur-Yvette. J'envisageais toutes les options : comment obtenir ses aveux ? Allait-elle simplement me répondre : « Oui, j'ai tué ton père et alors ! » ? Allait-elle s'écrouler sans un mot, me laissant deviner par son silence la manière dont elle avait agi ? Devais-je lui poser la question ou affirmer mes certitudes ?

Les roues de mon véhicule crissèrent sur l'allée gravillonnée qui menait à la porte de son garage. Je restai quelques instants à l'intérieur de la voiture, fixant la maison comme si je la regardais pour la dernière fois. De l'ampélopsis courait sur les murs et ce vert sombre mettait en valeur les volets de couleur parme. Une boule s'insinua dans ma gorge. Je pris une grande respiration, j'ouvris la porte et me dirigeai vers l'entrée. Fidèle à ses habitudes, ma mère lisait dans son fauteuil face à la cheminée qui – depuis les premières semaines d'avril – avait cessé d'être alimentée. Elle ne m'avait pas entendu arriver et elle sursauta en me voyant. Probable que la surdité la guettait. Mon cœur se serra un peu plus à l'idée qu'elle déclinait.

– Yoann ? Je ne t'attendais pas avant dimanche. Quelle bonne surprise.

Je joue les cadors à la brigade, mais tous les dimanches, je vais déjeuner chez ma mère. Je sais, ce n'est pas normal. Je m'invente des excuses. À tous, j'explique que, mon père ayant disparu, les liens sont d'autant plus serrés avec le seul membre de la famille qu'il me reste... Je n'ai ni femme ni enfant... Et puis, j'ai un profond respect pour ma mère. Sa joie est communicative. Sa force est un soulagement. Elle ignore la peur. Même la mort ne l'effraie pas. C'est elle que les voisins sollicitent chaque fois qu'un drame ou un problème surgit. Elle a le don d'apaiser.

Une femme habitée par une telle grandeur ne pouvait pas avoir tué son propre mari et pourtant cela ne pouvait être qu'elle. Ce doute persistait et bousculait mes certitudes. En réalité, j'étais toujours allé la voir dans l'espoir qu'elle se confierait... et je ne l'avais jamais sollicitée. Ma lâcheté reposait sur un constat : au décès de mon père, mes sentiments à l'égard de celui-ci étaient passés de la haine à l'amour avec une rapidité dont j'avais été le premier surpris. Le traumatisme, puis le manque, sans doute. Je craignais que la vérité ne me fasse haïr ma mère aussi démesurément que je l'aimais. Ma quête avait toujours été prisonnière de mes émotions. Voilà pourquoi je n'avais jamais osé aborder la question avec elle.

– Quelque chose ne va pas ? me demanda-t-elle.

– Il faut qu'on parle.

– Très bien, assieds-toi, je t'écoute.

Nous nous installâmes autour de la table du salon.

– C'est au sujet de la mort de papa...

– Je m'en doutais.

Cela m'aurait arrangé qu'elle se lève et me tourne le dos en prétextant préparer un thé ou du café. Les mots seraient sortis plus facilement. Au lieu de quoi elle plongea ses yeux pétillants dans les miens.

– Tu sais de quoi je veux parler ?

– Je connais le sujet qui te travaille...

– Alors pourquoi tu ne me facilites pas la tâche, pourquoi tu ne te confies jamais ?

– Que veux-tu que je te dise, Yoann ? Que j’ai tué ton père... pour que tu cesses de mener cette enquête ridicule qui te ronge et te détruit lentement, mais sûrement ? Ça ne sert à rien de ressasser le passé... Ton père allait mourir, quoi qu’il arrive. Nous mourrons d’ailleurs tous un jour. Il est temps que tu le comprennes.

Elle souriait ! Elle venait de prononcer ces mots en souriant !

– C’est toi, c’est vraiment toi ?

– Moi, quoi ?

Les mots n’arrivaient pas à franchir la frontière de mes pensées. J’aurais voulu lui dire : « Tu l’as tué. Tu as tué mon père et nous le savons tous les deux. La veille de sa mort, je me souviens que tu étais heureuse. Heureuse ! Je ne t’avais jamais vue comme ça. C’est en soi un aveu. Il est mort dans la nuit. Le lendemain, tu ne pleurais pas. Tu n’as plus jamais versé une larme ! Certes, il y a prescription. Cela fait plus de vingt ans que l’affaire a été classée. Tu ne risques plus rien, mais sache que je ne suis pas dupe. Il te trompait, oui. C’était un salaud, d’accord. Mais il ne méritait pas de mourir. Je ne méritais pas d’être privé de père à l’âge de dix ans ! »

Je me levai et tapai de toutes mes forces dans une porte. Dieu merci, ce n’était pas du bois plein. Mes phalanges saignaient. Je fixai mes doigts endoloris et je sentis la rage m’envahir. Je fis le tour de la table puis je claquai la porte d’entrée en souhaitant ne plus jamais la revoir.

*

Une fois Yoann parti, Maria, sa mère, se rendit dans sa chambre et ouvrit le tiroir de la commode. Elle saisit un vieux cahier et s’assit sur le lit. Elle consulta ses notes ; les premières dataient de plus de trente-trois ans. Comment avait-elle pu se tromper à ce point ? Elle avait cru préserver son

fil en ne lui disant rien. Il n'avait que dix ans... À l'époque, il n'aurait pas compris. Elle avait attendu le bon moment. Après, il était trop tard. Un adolescent se construit grâce à l'image du père, elle ne pouvait le démolir plus encore. D'autant que l'évolution des sentiments de Yoann à l'égard du défunt ne lui avait pas échappé.

Maria continua de réfléchir. Son fils la croyait coupable. Ainsi, ses craintes devenaient fondées. Il n'avait jamais cessé de chercher à résoudre l'énigme de sa vie et ses pas l'avaient mené à elle. C'était inconcevable. Elle tourna les pages et s'arrêta à la déclaration du médecin qui lui avait permis d'être disculpée par la police à l'époque. Gregor était condamné par un cancer de la prostate. Un stade avancé, il n'en avait plus pour longtemps. Elle referma le cahier et se rappela les mots qu'il avait prononcés en partant, ce matin-là. D'abord une immense frustration s'était fait jour. Beaucoup de jalousie pour ces femmes qui avaient profité de lui pendant qu'il était en bonne santé. Elle allait passer du statut d'épouse trompée à celui de garde-malade. Puis un nouveau sentiment était né, qui l'avait emporté. Une joie infinie.

Maria se souvint de la paire de chaussures qu'elle avait achetée pour l'occasion et de son rendez-vous chez le coiffeur.

Elle savait ce qui lui restait à faire.

À la brigade, le commandant Ponstain conseilla à Christian Berckman de prendre lui aussi une semaine de repos. Mais mon binôme sentait que la dépression le guettait d'un air vicelard et qu'il allait tutoyer les vers de terre s'il se laissait aller à la nonchalance. Il se jeta à corps perdu dans les nouvelles affaires, avec une frénésie que personne ne lui connaissait. Le signe avant-coureur de la dépression. Il continuait à m'éviter et ne répondait pas à mes appels.

Tout notre groupe fut interrogé par les bœufs-carottes. La police des polices souhaitait vérifier qu'il n'y avait pas eu de faute lors de cette mission. Il fut admis que Jane conduisait et que personne n'était à blâmer.

Puis l'enterrement eut lieu. Ils furent quelques-uns à remarquer que quantité d'oiseaux, des moineaux en particulier, virevoltaient à proximité de la tombe. De là à y voir un signe, c'était un pas que personne ne franchit, du moins ouvertement. Mais je constatai qu'un sourire s'afficha en même temps, lors de l'envol des piafs, sur le visage de Christian, de Honfleur et de Ponstain.

J'arrivai le soir chez Alisha et Nathan. Connaissant mon goût pour le sucré, elle avait acheté trois religieuses au chocolat, trois tartes au citron meringuées et des fruits confits. Alisha me proposa un reste de quiche et une salade de tomates en préambule, mais je refusai, soulagé que la montagne de sucre devienne mon repas exclusif. Un bonheur fugace dans la nuit de ma chute libre. Car j'avais beau savoir que ma mère était l'auteur du meurtre de mon père, la magie de cet instant, la libération que j'espérais, ne venait pas. La fin des doutes ne se révélait pas salvatrice.

Alisha m’observait et tentait de masquer son inquiétude. Elle hésitait à me parler. Le petit Nathan ne fit pas la moindre réflexion. Un peu comme s’il ne se souvenait pas des conséquences de ma dernière visite. Je me couchai sans un mot.

Il me sembla dormir pendant quarante-huit heures et puis je me levai, alors que le soleil écrasait ses rayons sur mon lit et me brûlait le visage. Par la fenêtre, je vis Alisha autour de son rucher s’occuper de ses abeilles. Je réalisai soudain que nous étions mercredi et qu’elle prenait sa journée pour profiter de son fils. Je m’habillai sans hâte et au moment où j’enfilais mes chaussures, le garçon ouvrit la porte de ma chambre.

– Il faut frapper, Nathan, quand on entre dans la chambre de quelqu’un.

– Pourquoi ?

– Au cas où tu dérangerais...

– Ben, je te dérange pas puisque je vais te montrer ma nouvelle Viviane... Et je sais que tu aimes les araignées...

Je souris. L’argument était imparable et je lui emboîtai le pas.

– Viviane, je te présente Yoann, c’est le copain de maman...

– Bonjour, Viviane, dis-je à une arachnide marron de petite taille.

Rien à voir avec l’imposante épeire diadème noire qui élisait domicile dans l’euphorbe plantée par le grand-père du gamin et que j’avais récemment bousculée.

– T’approche pas trop près, sinon elle va avoir super la frousse et elle viendra plus. Il faut qu’elle s’habitue à nous, elle est encore neuve...

– Qu’est devenue l’autre ? demandai-je en prenant le risque d’être accusé de son départ.

– Elle est morte, bien sûr. Mangée par un oiseau ou tuée par la vieille, on sait pas. Mais faut pas être triste parce que c’est le destin de la vie. Bon, j’ai beaucoup pleuré quand même parce que Viviane, c’était une vraie amie. Elle connaissait tous mes secrets...

À ces mots, un frisson me parcourut l'échine. Nathan et moi, nous vivions les mêmes événements à différents niveaux. Il avait perdu Viviane, j'avais perdu Jane, probablement le même jour...

– Pourquoi tu ne lui donnes pas un autre prénom ?

– Elle s'est installée dans la toile le jour après la disparition de Viviane, donc elle ne devait pas habiter très loin, c'est juste que je l'avais pas vue. Alors je me suis dit qu'elle avait l'habitude d'entendre ma voix appeler Viviane et qu'il fallait pas changer les habitudes. Et puis tu sais, elle s'en fiche de son prénom. Elle accepte de s'appeler Viviane parce que ça me fait plaisir. En vrai, c'est très dur de trouver un prénom qui va bien à une araignée...

– Tu as de la chance d'avoir pu remplacer une amie par une autre amie, dis-je tristement.

– L'univers nous a mis sur le même chemin. C'est pour ça qu'elle est là.

Je posai ma main sur la tête de l'enfant et ébouriffai ses cheveux. Il m'épatait. Nathan possédait une maturité bien supérieure à la mienne au même âge. Certaines de ses phrases détonnaient tellement comparées à son niveau de langage habituel que j'avais parfois l'impression qu'un fantôme lui dictait des messages à l'oreille.

Alisha nous rejoignit et se lova dans mes bras sans un mot. Je la serrai fort. Nous n'avions pas besoin de communiquer pour nous comprendre et c'était reposant.

– Du pain de campagne avec du miel ? proposa-t-elle.

Mon ventre gargouilla d'approbation.

Une fois dans la cuisine, elle coupa une large tranche d'un pain à l'épaisse croûte brune et sortit du buffet un pot du miel qu'elle récoltait de ses abeilles. Le miel, épais et onctueux, avait la couleur jaune de la cire naturelle et dégageait un arrière-goût d'agrumes. Nul doute qu'il avait été confectionné par les abeilles dont la ruche voisinait les orangers et les citronniers de la serre d'Alisha.

En mordant la mie dense et parfumée de la tartine, je repris quelque peu goût à la vie. Je redressai les épaules mais ma cage thoracique continuait de m'oppresser comme si deux rugbymen me collaient au mur. Je bâillai pour me défaire de la sensation, sans succès. Alisha remarqua mes efforts pour tenter de récupérer un peu d'énergie, glissa sa main sous mon pull et me caressa les pectoraux.

– Tu sais, j'ai des idées..., dit-elle.

D'ordinaire, ses doigts sur ma peau m'auraient fait frissonner et mon pouls aurait joué du tam-tam. En temps normal, des images de son corps presque nu se seraient succédé dans ma tête. J'aimais la déshabiller à moitié en lui faisant l'amour pour voir ses seins libérés du soutien-gorge pointer sous la toile du chemisier, ou lui enlever sa culotte mais garder sa jupe pour ne deviner ses fesses qu'avec la paume de mes mains. Mais il m'était impossible de faire l'amour à Alisha dans cet état de morosité. La culpabilité et la honte des récents événements m'étreignaient avec force et me clouaient à terre.

Le docteur Rostropovitch m'avait proposé un deuxième rendez-vous le mardi suivant. J'avais acquiescé sans être convaincu de l'intérêt de la thérapie. Alisha m'avait encouragé : « Si tu veux te prendre en main, persévère ! Ne te fie pas à une seule séance, c'est ridicule... » J'étais donc retourné à l'hôpital, comme un automate, sans me poser de question. Je devais bien admettre que parler de moi tenait de l'exutoire. La personne ne me jugeait pas, elle m'écoutait. Et puis, je me vidais, c'était rassurant... Mais qu'est-ce qui allait remplir ce vide, ça, je l'ignorais.

Je fus surpris de retrouver le petit couple cinquantenaire dans la salle d'attente. Je ne reconnus personne d'autre. Par curiosité sans doute, je m'assis en face d'eux afin d'établir le contact plus facilement. L'homme ne me quittait pas des yeux. De petite taille, il avait une épaisse tignasse de cheveux bruns frisés qui lui donnait l'air d'un caniche sortant du toilettage. Son long cou et sa veste en tweed accentuaient la ressemblance. Sa femme penchait la tête en avant, comme si elle intimait à son mari l'ordre de ne pas me regarder. Ses cheveux gris montés en un chignon strict et son tailleur motif pied-de-poule me rappelaient ces petites-bourgeoises très pieuses que côtoyait ma mère.

Mon portable sonna. Un regard au cadran : c'était justement elle. Il suffisait que je pense à elle pour qu'elle m'appelle. Je ne répondis pas. Ce n'était pas le moment. Ce ne serait d'ailleurs jamais plus le moment. Soudain, je réalisai que Bourgeoise-chignon strict avait levé la tête et me fixait comme si elle me jugeait.

Je saisis un magazine et pris une attitude de repli sur moi-même qui n'incitait pas à la discussion. Une secrétaire entra à ce moment précis et se

tourna vers moi avec un document.

– La dernière fois, nous n’avons pas noté votre profession, dit-elle, le crayon levé, prête à écrire.

– Major à la Police judiciaire, répondis-je un peu fort en le regrettant aussitôt.

Car l’ensemble des personnes présentes dans la salle d’attente levèrent instantanément le nez et me dévisagèrent.

Un médecin entra dans la foulée et appela le couple. Je me levai en observant où ils allaient, pour constater qu’ils se dirigeaient vers le même endroit que la fois précédente.

Une dizaine de paires d’yeux suivaient mes faits et gestes comme s’ils étaient devant un feuilleton télévisé. Alors je me rassis et me plongeai à nouveau dans le magazine jusqu’à ce que je sente le découragement, sinon le désintérêt, gagner l’assemblée. Enfin, on m’appela.

Le docteur Rostropovitch présentait le même sourire avenant, le même tailleur-pantalon impeccable et la même poignée de main hésitante pour-que-vous-preniez-le-temps-de-m’admirer. Elle m’interrogea sur mes relations avec mon entourage familial et professionnel. Je lui avouai avoir compris que ma mère était coupable du meurtre de mon père et lui donnai les détails relatifs à notre dernière entrevue. Elle ne broncha pas. Je terminai en lui annonçant que je venais de prendre un congé suite à la mort d’une de mes collègues.

– Je souhaiterais comprendre : votre père a été assassiné et la police n’a jamais trouvé le coupable, c’est exact ?

– Oui.

– Très récemment, lors d’une discussion avec votre mère, vous avez enfin eu la preuve qu’elle était la meurtrière, c’est bien ça ?

J’acquiesçai.

– Quelle est cette preuve ?

– Des aveux...

– Pourquoi maintenant ?

– Je l’ignore. Enfin, si. C’était la première fois que j’abordais le sujet avec elle.

– Vous m’avez précisé lors de notre précédent rendez-vous que c’était l’enjeu de votre vie et vous ne la sollicitez que trente ans plus tard. Ce n’est pas très cohérent, vous vous en rendez compte ?

– C’est quoi l’objectif de vos questions ? Me ridiculiser ?

– Pas du tout. Je ne suis pas en train de vous agresser. Nous essayons ensemble de trouver une réponse à vos tourments, vous comprenez... Et mon rôle est de mettre en avant les éléments qui méritent réflexion.

Je ne répondis pas et serrai les mâchoires en la fixant durement.

Pas impressionnée, elle continua.

– Essayez d’analyser vos pensées au moment où vous réalisez que votre père est mort et que vous soupçonnez votre mère...

– C’est très simple. J’ai perdu mon père. Si ma mère était condamnée, je la perdrais aussi. Vous croyez que c’est facile d’envisager que sa vie entière repose sur une série de trahisons ? Et puis, je serais seul, complètement seul...

– Mais comment se fait-il que la police ne l’ait pas suspectée à l’époque ? Je n’y connais pas grand-chose en procédure policière, mais d’après toutes les affaires dont on entend parler à la télévision, la plupart des cas sont imputables à l’environnement familial. Il est évident qu’elle a été soupçonnée.

– C’est exact.

Où voulait-elle en venir ?

– Pour quelle raison la police ne l’a-t-elle pas inculpée ?

– Je n’en sais rien.

– Vous n’avez pas eu accès au dossier ?

– Franchement, on perd tous les deux notre temps. Je ne sais pas ce que cette discussion vient faire ici. J’ai l’impression que vous mettez en doute ce que je dis.

– Je ne suis pas là pour croire ou ne pas croire ce que vous dites, je suis là pour vous écouter et analyser qui vous êtes afin de vous aider, rétorqua-t-elle avec un sourire. Je comprends que vous n’ayez rien su lorsque vous étiez plus jeune, mais quand vous êtes entré dans la police, vous auriez pu obtenir les résultats des investigations menées quinze ans plus tôt, non ?

Quelque chose clochait. C’était comme si nous ne parlions pas la même langue. Je lui répondis avec une immense lassitude.

– Dans les années 70, toutes les procédures étaient stockées sur microfilms. Des centaines de milliers de dossiers sur des bobines lues par des ordinateurs énormes. Quand je suis devenu policier et que j’ai demandé à retrouver les documents aux archives centrales, on commençait à tout informatiser. Un bordel monstre. Est-ce que c’est une erreur de référence sur les registres ou une perte des documents lors du transfert... ? Je n’ai jamais réussi à mettre la main dessus. Il y a eu des centaines de vieilles affaires qu’on n’a jamais retrouvées. Satisfaite ?

– Hummmm, dit-elle en soupirant. Dans un premier temps, je crois qu’il est important que vous vous éloigniez de votre mère.

– J’ai déjà pris cette décision... Comment une mère peut-elle délibérément tuer et priver un enfant de son père ?

– Je suis incapable de répondre à cette question, assura-t-elle lentement, comme si elle parlait à un gamin. Mais ne pensez-vous pas que votre relation est trop fusionnelle et qu’il est temps de couper le cordon ? Votre décision de ne plus la voir est excellente. Je l’approuve complètement.

Elle prit le temps d’une respiration et continua.

– Nous allons achever la séance pour aujourd’hui.

Elle hésita à nouveau puis ajouta :

– Je pense que ce que vous vivez actuellement n'est pas facile et que vous n'êtes pas outillé pour arriver à surmonter seul tous ces événements. Seriez-vous d'accord pour prendre un traitement, trois fois rien, une sorte de petit coup de pouce ?

J'en avais assez. J'avais hâte que ça se termine.

– Si vous pensez que cela peut m'aider..., dis-je.

– Bien entendu. Sinon je ne le vous proposerais pas. Un comprimé par jour, le matin, récita-t-elle en rédigeant l'ordonnance. À la semaine prochaine, ajouta-t-elle avec un sourire.

*

Yoann Clivel sortit du bureau.

Le docteur Rostropovitch saisit son cahier de notes et mâchonna un stylo quelques secondes, avant d'écrire le résumé de la séance :

« La mort de sa collègue est l'événement de trop. Ce traumatisme se manifeste par une dépression agressive avec colères intempestives. Il est probable qu'un délire de persécution aggrave la situation. La mère meurtrière, ça ne tient pas debout ! Crainte que Yoann Clivel ne devienne dangereux. Lui ai recommandé de ne plus voir sa mère puisqu'il la croit coupable de la mort de son père. Pour finir, ai prescrit des neuroleptiques afin de supprimer ses délires de persécution. »

*

Une fois dehors, je cherchai du regard une pharmacie, sans succès. Je grimpai dans ma voiture en espérant en dénicher une sur la route qui menait chez Alisha. Je roulais depuis cinq cents mètres et tournais pour la

deuxième fois à droite lorsque je me rendis compte qu'une Citroën beige clair semblait me suivre. Tandis qu'une partie de mon cerveau fustigeait cette paranoïa stupide, la partie dédiée aux intuitions continuait à me mettre en état d'alerte. Quelque chose déconnait. Je ralentis, le véhicule faillit m'emboutir mais refusa pourtant de me doubler. Pour en avoir le cœur net, je pris à gauche, vérifiai qu'on me suivait toujours, puis bifurquai violemment dans une rue en cul-de-sac. Sans attendre, je sortis et remontai la rue à pied. La Citroën entra lentement dans l'impasse et le conducteur pila lorsqu'il me vit. Je me précipitai vers la portière avant, pour comprendre qui me suivait.

Tête-de-caniche et Bourgeoise-chignon strict me dévisageaient d'un air penaud. La vitre s'abaissa.

– Nous sommes désolés, nous ne voulons pas vous importuner, lança l'homme.

– Tu vois, je t'avais dit que ce n'était pas une bonne idée, ajouta la femme, apeurée.

À mesure que l'incompréhension me gagnait, mes sourcils se fronçaient, enlevant à mon visage toute apparence de courtoisie.

– Qu'est-ce que vous me voulez ? entamai-je avec l'envie de hurler qu'on me foute la paix.

– Vous avez dit que vous étiez policier..., annonça Tête-de-caniche.

– Tais-toi, tu vois bien que monsieur ne peut pas nous aider, le coupa son épouse.

Des fous. Et j'étais assez con pour être surpris alors que nous sortions d'un hôpital psychiatrique.

– Je vous ai suivi, contre l'avis de ma femme, je tiens à le préciser. Cependant, il y a bien longtemps que je ne crois pas au hasard et je suis sûr que l'univers vous a mis sur notre chemin.

À ces mots, exactement les mêmes que ceux qu'avait prononcés Nathan en parlant de sa nouvelle araignée, je considérai le couple différemment.

Qu'avaient-ils à me dire ? Machinalement, je regardai ma montre avant de réaliser qu'aucune affaire ne m'attendait. Et puis, penser à autre chose qu'à ma mère ou à Jane serait salubre. Contre toute attente et en dépit de toute logique, je m'entendis leur dire :

– Vous avez de la chance, j'ai un peu de temps.

– Merci, mon Dieu, s'écria la dame en joignant les mains.

– Vous étiez finalement d'accord pour me solliciter, on dirait, plaisantai-je à son intention.

Elle sourit avec une grande distinction et répondit :

– C'est-à-dire que je craignais votre réaction. Vous n'avez pas l'air commode...

– Et vous aviez l'intention de faire quoi en me suivant ?

L'homme allait parler mais son épouse était lancée et l'interrompit à nouveau :

– Mon mari était convaincu que vous ne reviendriez plus à l'hôpital, que c'était la dernière fois que l'on vous voyait. « Le hasard ne fait rien au hasard », comme il dit toujours. Et puis, si on ne saisit pas sa chance, on s'éloigne de son chemin ! C'est ma conviction. Nous n'avons pas osé vous demander vos coordonnées tout à l'heure, alors Philippe a pensé qu'en vous suivant, nous aurions un moyen de vous retrouver...

– Pour vous demander votre aide, acheva l'homme.

– De quoi s'agit-il ? dis-je pour accélérer.

– Allons chez nous, si vous êtes d'accord. Nous habitons dans le 14^e, à dix minutes d'ici, nous serons plus tranquilles.

Après avoir regagné ma voiture et mis le contact pour les suivre jusqu'à leur domicile, je me surpris à sourire. C'était bon de savoir qu'il existait quelqu'un, quelque part, qui avait besoin de mon attention. Sans pouvoir me l'expliquer, les mots de Nathan – qu'avait également employés cet homme – résonnaient en moi. Pour la première fois en quarante-trois ans, je me sentis guidé...

Jeanine et Philippe Josselain habitaient un appartement spacieux au cinquième étage d'un immeuble cossu. Âgés de cinquante ans, ils étaient les parents d'un jeune homme de dix-sept ans – prénommé Sam – actuellement soigné dans l'hôpital psychiatrique où je me rendais pour rencontrer le docteur Rostropovitch. Ils m'offrirent un café et des macarons à la vanille dans lesquels se cachaient des pépites de chocolat avant de me raconter comment leur fils avait fini chez les fous.

Sam avait toujours été un enfant très spécial. « Attardé » n'était pas le mot. Il était différent, d'après la mère. Il avait appris à marcher à trois ans, avait prononcé ses premières phrases à l'âge de cinq ans, ce qui ne l'avait pas empêché d'apprendre à lire, tout seul, à la même époque. À l'école, on ne lui connaissait pas d'amis et il finissait invariablement ses journées battu ou brimé par les enfants de son âge. En classe, on l'estimait « dans la lune », « dans sa bulle », « ailleurs ». Bref, pas assez concentré pour réussir, non adapté au système scolaire. À six ans, on l'avait donc placé dans un centre pour personnes déficientes. Les parents avaient essayé de trouver comment l'aider et avaient couru les spécialistes de tout poil, espérant mettre un mot sur ce dont était atteint Sam. Sans succès. Car chacun y allait de son avis, le plus souvent contradictoire avec celui du précédent thérapeute. Dans 90 % des cas, les parents étaient présentés comme responsables de l'état de leur fils. L'un des médecins avait jugé que la mère était « trop froide, pas assez maternelle », raison du repli de Sam. Jeanine avait beau expliquer qu'elle était institutrice à mi-temps – pour s'occuper de Sam – et qu'elle avait choisi ce métier par amour des enfants, on ne l'écoutait pas. Un autre estimait que le père travaillait trop et que ses

absences avaient généré un sentiment d'insécurité chez l'enfant. Comptable dans une banque, Philippe avait pourtant des horaires de fonctionnaire. Au final, les thérapeutes avaient instillé la culpabilité chez les deux parents et il s'en était fallu de peu que le couple n'implose, se reprochant mutuellement d'être à l'origine des problèmes apparemment insurmontables de leur fils.

En institut, on avait considéré l'enfant comme une forteresse vide et on était parti du principe que s'il n'arrivait pas à progresser – à apprendre ce qui était si facile pour les autres –, c'est qu'il n'en avait pas envie. Sam restait alors des journées entières dans le coin d'une pièce, replié sur lui-même. À ses côtés, un thérapeute, stylo en main, attendait que son désir de faire quelque chose se manifeste, sans jamais le solliciter. « S'il ne demande pas à jouer, c'est qu'il n'a pas envie de jouer », disait-on aux parents. Personne n'avait jamais envisagé que l'enfant ne comprenait pas ce qu'on lui disait, ni même ce qu'on attendait de lui. On avait finalement diagnostiqué un autisme sévère à l'âge de onze ans. Une maladie génétique dans 85 % des cas. Un diagnostic précoce et une hypersollicitation permettaient désormais à ces enfants de suivre un cursus scolaire presque normal. On avait décrété Sam si peu capable d'apprentissages qu'il n'était autonome en rien. Pourtant, aidé par une psychologue formée aux techniques comportementales employée par les parents, Sam avait fait des progrès spectaculaires. À seize ans, il mangeait, se lavait et s'habillait seul. Pour le reste, le temps passé sans sollicitation avait fait des dégâts irrémédiables. Le cerveau de Sam était désormais trop « vieux » et ne présentait plus assez de plasticité pour intégrer les expériences de la vie en société. On avait décrété qu'il ne travaillerait jamais. C'est alors qu'un événement était survenu.

Un matin de septembre, Jeanine avait découvert son fils assis derrière son bureau. Il tenait un cahier entre les mains et avait écrit une ligne de mots collés entre eux. Dès lors, tous les quatre ou cinq jours environ, elle l'avait trouvé assis, un crayon en main, immobile, comme pétrifié. Les lignes

s'accumulaient. Les pages étaient désormais couvertes d'une écriture maladroite que ses parents ne lui connaissaient pas – et pour cause : Sam avait jusqu'alors eu du mal à écrire et à exprimer ses pensées. D'abord heureux de ce progrès inexplicable, ils s'étaient rembrunis. Le sens même de ce qu'il notait leur était inconnu et ne faisait référence à aucune histoire familiale. Ce qui les intriguait par ailleurs, c'est que ce texte, assez confus, semblait cacher une énigme. On eût dit une communication à sens unique... Une sorte de journal intime venu d'outre-tombe.

Jeanine et Philippe avaient eu l'idée de présenter les écrits de leur fils à un psychiatre de l'hôpital, qui avait aussitôt diagnostiqué un cas de schizophrénie. Un grave dédoublement de personnalité qui pouvait avoir des répercussions définitives : au regard du caractère mortifère de certains de ses propos, on pouvait craindre que le jeune homme mette sa vie en danger. D'après le médecin, on ne pouvait plus rien pour l'adolescent. L'internement d'urgence devenait la seule solution. Les parents s'y étaient opposés. Le psychiatre les avait alors menacés d'un procès pour non-assistance à personne en danger et prévenus que la garde de Sam leur serait enlevée s'ils ne le plaçaient pas dans un établissement spécialisé. Ils se sentaient dépossédés de leur droit parental et demeuraient convaincus de l'erreur du médecin. Sam n'était ni fou ni schizophrène. Ils en étaient là aujourd'hui.

J'avoue avoir été captivé par ces faits où l'impuissance des parents paraissait proportionnelle à leur désir d'aider leur fils. J'admirais leur résignation face à cette vie qui avait effacé toutes les couleurs du bonheur pour ne leur faire connaître que le noir de l'angoisse. Ils semblaient ne pas en vouloir au corps médical qui avait pourtant empêché d'optimiser le développement de Sam en diagnostiquant très tardivement l'autisme dont il était atteint. Désormais, un hôpital le traitait de dément et l'estimait dangereux pour lui-même. Une forme de fatalisme les enveloppait. Je

songeais que dans l'état de nerfs où je me trouvais actuellement, j'aurais probablement trucidé les thérapeutes dans pareil cas.

Quant au reste, les « écrits nocturnes » de leur fils... cela me paraissait nébuleux. Encore une fois, je me pris à penser qu'ils étaient peut-être sous influence. Un gourou allait-il sortir de quelque part ?

Et pourtant, une distinction naturelle émanait de la mère. Elle respirait le courage et la détermination. Nul doute qu'elle n'abandonnerait jamais son fils. Le père, lui, montrait des signes d'épuisement.

– Je ne vois pas comment je pourrais vous être utile. Qu'attendez-vous de moi ? interrogeai-je en me servant un macaron vanille-pépites de chocolat. Il vous faudrait un expert en psychiatrie, un avocat... je ne sais pas. En tous les cas, ce n'est pas ma partie...

– Nous avons déjà un avocat... Pour que Sam sorte de l'hôpital et que le corps médical cesse de décider pour nous, il faudrait que nous réussissions à prouver qu'il n'est pas fou et que nous sommes les mieux placés pour nous occuper de notre enfant. Si nous suivons les recommandations de maître Vélineau, notre avocat, cela va se terminer en bataille d'experts psychiatriques. Et l'hôpital a bien plus de moyens que nous. Finalement, c'est le juge qui décidera sans prendre de risque. La seule solution, le seul espoir pour Sam, c'est que vous résolviez l'énigme de ses écrits..., acheva le père dans un soupir.

– L'énigme de ses écrits ?

– La première fois qu'on vous a vu, vous avez parlé d'une arme de service. La deuxième fois, vous avez dit que vous travailliez dans la police..., murmura la mère.

– Franchement, je ne vois vraiment pas comment je pourrais vous aider. Vous faites fausse route, je vous assure.

Comment allais-je me dépêtrer de ces gens ? Je commençais à regretter d'avoir cédé à leur demande. Quel imbécile !

– C'est-à-dire qu'il parle d'assassinat..., précisa la mère.

– Pardon ?

– Lisez ce que Sam a écrit. Nous aimerions avoir votre avis... Faites-vous une opinion et décidez ensuite, proposa le père.

Je restai silencieux un moment, les fixant tour à tour. J’admis, en mon for intérieur, que depuis que Jeanine avait prononcé le mot « assassinat », je mourais d’envie d’en savoir plus. Pris entre le désespoir lié aux derniers événements et la curiosité, je cédai. Je n’avais rien à perdre que mon temps.

– Montrez-moi.

Pendant que le père allait chercher le cahier de son fils, la mère m’invita à m’installer dans le salon-bibliothèque, « au calme », ajouta-t-elle, alors que nous étions déjà entourés de silence. Jeanine prit soin de me resservir un café agrémenté de trois autres macarons. Elle avait probablement perçu mon goût pour le sucré et ce geste me la rendit vraiment sympathique.

– Si vous n’arrivez pas à relire ce que Sam a écrit, utilisez ceci. C’est une retranscription. Tout est classé par date, précisa Philippe. C’est mot pour mot ce qu’il a noté lui-même. Je suis expert-comptable dans une banque et la rigueur, ça me connaît. Je tiens néanmoins à préciser que la césure entre les mots est de mon fait. Ça aide vraiment à la compréhension des phrases.

Ils fermèrent la porte de communication et me laissèrent seul. J’ouvris le carnet. Il s’agissait d’un cahier d’écolier à grands carreaux. L’écriture, penchée et tout en bâtonnets, ne tenait compte ni des lignes ni de la marge. Le plus souvent cinq à six mots étaient accolés et de fait il n’était pas évident d’en saisir le sens. La première page, annotée par l’un des parents, présentait la date du 15 septembre. Je tournai les feuilles et m’arrêtai au hasard pour vérifier que la retranscription du père demeurait conforme aux écrits du fils. Comme c’était le cas, je saisis les documents imprimés, plus faciles à lire.

15 septembre

Je crois je suis morte pas sûr

21 septembre

Les blessures ne guérissent pas, même on s'en explique. Pire, ça saigne si la mémoire les valises du passé

27 septembre

M'aider à comprendre on m'a assassinée. Qui c'est très embêtant. Deux personnes. Plus toute ma tête

10 octobre

Dans mon prénom on entend pas la fille. Tout le temps pour un garçon les cheveux courts. Il y a des choses beaucoup de l'enfance qui a pourri la vie

12 octobre

Identiques mais une a fait

15 octobre

La grand-mère punissait jamais trop de cœur. La vie injuste en rajouter depuis mes sept ans, toutes les deux. Les parents en bonne santé abandonnée

J'avais du mal à comprendre. Quelqu'un se racontait. Les propos étaient confus, un semblant de trame surnageait vaguement. Si je me fiais aux mots « toutes les deux » du dernier paragraphe, il s'agissait d'une femme. Mais

parlait-elle d'elle ou de quelqu'un d'autre ? C'était bizarre. Les parents pouvaient-ils avoir récupéré les confidences d'une femme et prétendre que leur fils en était l'auteur ? Dans quel but ? Attirer l'attention ? Une voix intérieure me disait de leur faire confiance mais ma raison criait à l'imposture. Je devais vérifier certains points avant de continuer la lecture.

Je me levai et rejoignis Jeanine et Philippe. Lorsque j'ouvris la porte, ils sursautèrent, visiblement surpris de me voir revenir si tôt. Leurs sourcils suggéraient des questions silencieuses.

– De qui s'agit-il ? Vous avez bien une idée ? demandai-je.

– Pas le moins du monde, susurra le père en se frottant les yeux.

Visiblement, il s'était assoupi.

– Et si c'était une histoire que Sam avait entendue, ou vue à la télé, et dont il avait noté ici des bribes de souvenirs ?

– C'est parfaitement possible..., admit le père.

Sa réaction me rassura. Il considérait mes doutes comme légitimes. Une hésitation emplît l'instant. Les parents échangèrent un regard, l'air de se demander s'ils devaient évoquer un point resté secret.

– Écoutez-moi, dis-je. Si vous sollicitez mon aide, il faut jouer franc jeu. Si vous vous moquez de moi, je laisse tomber tout de suite.

– Ce n'est pas du tout ça..., répondit le père d'un air triste. Vous devez comprendre que ce que nous vivons depuis dix-sept ans nous a fait perdre l'envie de plaisanter. La vie de notre fils est en jeu, ne l'oubliez pas. Nous n'avons aucune raison de nous moquer des rares personnes susceptibles de nous aider. Nous prenons très au sérieux votre présence ici, auprès de nous. C'est une vraie chance, notre seule chance, soyez-en certain.

– D'accord, concédai-je.

– Ce que Philippe hésite à vous dire, c'est... ma théorie..., confia Jeanine.

– Allez-y. Je peux tout entendre.

– Vous risquez de nous prendre pour des fous..., affirma-t-elle. Et le contexte où nous nous sommes rencontrés ne plaide pas en notre faveur.

– Eh bien considérez que je suis fou aussi...

– Vous avez entendu parler de l'écriture automatique ? demanda-t-elle.

Je hochai la tête négativement. Alors elle expliqua :

– Certaines personnes, dans certaines circonstances, seraient capables d'entrer en contact avec des défunts, des personnes mortes qui, de l'au-delà, tenteraient de communiquer avec les vivants.

J'ouvris de grands yeux incrédules. La mère leva une épaule, l'air de dire : « Je vous avais prévenu. »

– C'est inconcevable, mais pourtant ça existe, ajouta-t-elle.

– J'étais comme vous, intervint le père. Au début, je croyais que ces écrits étaient un produit de l'imagination de mon fils. Vous savez, je suis quelqu'un de très rationnel et ces trucs-là, très peu pour moi. Des bêtises pour des gens simples et crédules, si je puis m'exprimer ainsi.

– Je ne suis ni simple ni crédule, argumenta la mère avec une voix très calme, mais je ne pense pas que l'on puisse tout expliquer par la science ou la médecine. La raison pour laquelle je crois que mon fils vit une expérience d'écriture automatique, une forme de médiumnité, si l'on veut, c'est que lorsque j'étais toute petite, je voyais des ombres passer dans ma chambre. Ces ombres ressemblaient trait pour trait aux tableaux de mes oncles et tantes qui couvraient les murs du salon. Un jour, l'une d'elles m'a même avertie que ma mère allait mourir, trois heures avant qu'elle ne décède d'un infarctus. J'étais à l'époque certaine et je reste aujourd'hui encore convaincue qu'il s'agissait de fantômes. Je n'en ai jamais parlé à quiconque, j'appartiens à une famille de scientifiques où l'on n'aborde pas ces sujets. Je sais néanmoins que ce que je voyais était réel et je suis certaine que mes frères le voyaient aussi. Je ne suis pas une illuminée et j'avoue que ça m'effrayait un peu. Comme ces phénomènes ne se sont jamais reproduits, j'ai fini par les oublier. Jusqu'à ce que Sam se mette à

écrire ces phrases... les phrases d'une morte. Au début, j'ai pris peur, mais l'attitude de mon mari m'a rassurée. Il garde les pieds sur terre et depuis quelque temps, il reste ouvert et prêt à envisager l'impensable.

– La raison pour laquelle je suis moins dubitatif qu'au début est très simple, enchaîna Philippe. Avez-vous lu ce que Sam a noté à la toute fin, en novembre ?

– Non. Je ne suis qu'au mois d'octobre.

– Regardez, dit-il en sélectionnant une page.

23 novembre

La douleur au ventre du père est hernie à la dorsale

– C'est invraisemblable, mais cette femme qui s'exprime par le biais de notre fils, qui ne me connaît pas et dont je ne sais rien, évoque ici un problème de santé que j'ai eu début novembre.

– C'est-à-dire ?

– Je souffrais horriblement du ventre. J'ai consulté trois spécialistes différents. Malgré une cœlioscopie, une coloscopie et d'autres examens tout aussi réjouissants, personne n'en trouvait l'origine. Cela faisait trois semaines que j'étais cloué au lit, me tordant de douleur. Et puis, le matin du 23 novembre, ma femme m'a présenté ça, fit-il en me montrant la page du cahier. Nous n'avons rien dit à personne. J'ai prétendu avoir mal au dos pour passer une IRM. Sincèrement, je n'étais pas convaincu. Lorsque le radiologue a diagnostiqué une hernie à la deuxième dorsale, je me suis rendu à l'évidence. Aucun représentant du corps médical n'avait établi qu'il pouvait s'agir de mon dos et pourtant j'ai été opéré et la douleur au ventre a disparu. Comment l'expliquer ?

– Un peu comme si cette femme avait voulu vous donner une preuve tangible de son existence..., commentai-je.

– Parfaitement.

Ces mots avaient rassuré le père sur la réalité de ce phénomène étrange, mais ça ne prouvait rien. Les parents pouvaient avoir également inventé cette histoire. J’endossai ma panoplie de flic et demandai :

– Pour affronter les arguments du psychiatre, il faudrait prouver le concret de ce que vous avez vécu. Montrez-moi le dossier médical...

– Quel dossier médical ? interrogea le père.

– Le vôtre. La coloscopie, la cœlioscopie, l’opération...

– Bien sûr, dit la mère en s’éloignant.

Elle revint avec une grosse enveloppe kraft et sortit des radios et des IRM remontant à début novembre, ainsi qu’une preuve d’intervention chirurgicale pour une hernie datée du 28 du même mois.

Là, je devais bien avouer qu’il ne restait que deux possibilités : ou les parents étaient fous à lier et se servaient d’un problème de santé pour inventer une histoire à dormir debout, ou tout était vrai... et c’était dur à admettre.

– Je vais être franc avec vous. Cette histoire est invraisemblable et je ne sais plus où j’en suis. Il faudrait que je puisse lire le cahier tranquillement, chez moi, avec un peu de recul. Accepteriez-vous que je l’emporte ?

– Le cahier reste ici. Vous comprenez, nous ne voulons pas nous en séparer. Par contre, je vais vous imprimer un jeu complet de la retranscription.

– Parfait.

– Nous vous remercions de rester discret et de nous avertir de votre décision avant toute démarche, cela vous convient ? demanda le père.

– Oui. Nous allons échanger nos coordonnées et je vous tiens au courant.

Une fois assis derrière mon volant, je tournai les pages et repris là où je m'étais arrêté.

18 octobre

Assassinée hésite deux personnes. Sais pas laquelle ressemblent tant

J'avais hâte d'arriver chez Alisha pour me remettre à la lecture de cette énigme sans queue ni tête. Tout en conduisant, je ne cessais de me répéter que c'était impossible. Inenvisageable. Comment un gamin diminué psychiquement pouvait-il « recevoir » les écrits d'une personne morte, assassinée, qui plus est ? Un adolescent jamais scolarisé, incapable d'écrire et qui, tout à coup, vous pondait un roman haché menu ?...

J'espérais qu'Alisha, scientifique mais coutumière de l'inexpliqué grâce à son père et à son fils, allait me donner un avis éclairé.

– Tu as déjà entendu parler de l'écriture automatique ? lui demandai-je alors qu'elle rentrait de sa fac.

Elle déposa son sac sur la table de la cuisine avec un air dubitatif.

– Tu t'intéresses à l'écriture automatique ? Tu veux entrer en contact avec ton père, c'est ça ? C'est tout de même bizarre que le psy t'ait donné ce conseil. Faut pas jouer avec ces trucs-là, tu sais...

– Rien à voir avec ça. C'est une histoire dingue... je te raconterai plus tard. Ce que je...

– Non, m'interrompt-elle. J'ai envie de comprendre. En deux mots, de quoi s'agit-il ?

– Tu sais bien que je suis tenu au devoir de réserve...

– Me la fais pas, Yoann. Tu es officiellement en vacances et je tiens absolument à savoir de quoi tu te mêles avant d'avancer un peu plus sur ce terrain glissant.

– Bon. Un gamin de dix-sept ans est atteint d'autisme sévère. Il ne parle presque pas, communique très peu. Et pourtant, depuis quelques mois, pendant la nuit, il se réveille, s'installe à sa table et se met à écrire. Sauf que ses mots ont l'air d'être dictés par une femme et qu'elle donne l'impression d'avoir été assassinée... Les parents m'ont parlé d'écriture automatique et je voudrais connaître ton avis.

Elle ouvrit de grands yeux stupéfaits et je poursuivis.

– Je sais que c'est complètement improbable et que tu dois me prendre pour un naïf, mais regarde ça. J'ai avec moi ce qu'il a noté, dis-je en montrant les pages. Avant de m'y pencher, j'ai besoin de ton regard objectif, ouvert et cartésien.

Elle sourit avant de s'asseoir sur un des sièges qui entouraient la table de la cuisine.

– Ce n'est pas le sujet qui me surprend, mais le fait que tu t'y intéresses. Nathan sera ravi ! Ce qui m'inquiète, ce sont les personnes qui t'ont mis sur ce chemin-là. J'espère que ça n'a rien à voir avec les patients de l'hôpital psychiatrique... Dans ce domaine, il faut être très prudent. Parce qu'il y a des barjos qui sont prêts à tout pour attirer un peu d'attention sur eux...

– Pour l'instant je ne suis sûr de rien. C'est peut-être une famille de tarés qui a inventé une histoire à dormir debout juste pour faire bosser un flic sur un problème d'héritage ou je ne sais quoi. On va dire que je ne te demande pas de décider s'ils sont sains d'esprit mais seulement ce que tu connais du sujet.

– Je n'y ai jamais été confrontée directement mais je me suis renseignée lorsque Nathan a commencé à avoir ses flashes médiumniques. Je voulais

comprendre et surtout savoir différencier l'imagination débordante d'un enfant de faits qui paraissaient inexplicables.

Elle se servit un verre d'eau et me relata le résultat de ses investigations.

D'après ce qu'elle avait lu, il existait plusieurs formes de communication avec l'au-delà. L'une d'elles était l'écriture automatique. Il fallait se placer dans un endroit calme et s'imposer un grand relâchement. Puis on posait une question à un défunt et dans certaines occasions, si on était réceptif à cette technique, on voyait sa main tenant le stylo bouger toute seule. On griffonnait alors dans une écriture qui n'était pas la sienne des phrases qui s'écrivaient sans pause ni espace, comme dirigé par l'esprit d'une entité. Une deuxième technique, légèrement différente, était l'écriture inspirée ou intuitive. Dans ce cas la personne entendait une voix dans sa tête et retranscrivait les phrases de sa propre écriture. Ce genre de « contact » n'était pas anodin et comportait des risques. Une personne fragile pouvait tomber dans la folie. Un autre risque était la dépendance. Car parfois, lorsque le contact était pris, il arrivait que la personne réceptive se déconnecte du monde réel et de sa famille bien vivante pour consacrer son énergie et son temps à la réception de ces messages.

– J'ai déjà entendu parler de cas d'autistes qui percevaient des choses étranges. Je vais me renseigner si tu veux, me proposa Alisha.

– Franchement, tu y crois vraiment ?

– Que j'y croie ou pas importe peu. Pour la scientifique que je suis, concevoir que nous pouvons tout expliquer à l'aide de formules relève de la dernière des prétentions. Ce qui est important, c'est que les personnes qui vivent ces phénomènes ne sont pas folles. Mon fils n'est pas fou, mon père non plus, même si ce qu'ils perçoivent m'est totalement étranger. Je l'accepte, point final. Peut-être qu'un jour on l'expliquera...

Je me souvins que quelques mois plus tôt, nous avions contacté un psychiatre afin d'obtenir le profil psychologique d'un meurtrier. Le jeune

Honfleur avait précisé que le psy en question collaborait à l'INREES, l'Institut de recherche sur les expériences extraordinaires.

Je téléphonai à l'institut en question et demandai à parler à l'un des responsables. Je lui expliquai avoir en ma possession un document produit lors d'un phénomène d'écriture automatique et lui demandai jusqu'à quel point on pouvait se fier à ces écrits. Il m'expliqua en préambule que si cela répondait à une démarche volontaire d'une personne, il fallait rester prudent face à son contenu. Il existait un risque important que ce soit une projection de ce que la personne souhaitait : en l'occurrence, maintenir un lien avec un être disparu en croyant communiquer avec lui. Par contre, s'il s'agissait d'une expérience non désirée, qui se manifestait de façon impromptue, ce qui était assez rare, on pouvait considérer cela comme digne d'intérêt. Un message fort était en général confié à cette occasion. Connaître l'identité de la personne défunte restait difficile car, à condition de considérer que la vie se poursuivait après la mort – ce qu'on ne pouvait prouver –, il arrivait que des « âmes errantes » se fassent passer pour d'autres.

Ces propos me parurent insensés et en même temps si prudents et rigoureux que je décidai de m'y fier. Je demandai à mon correspondant s'il existait des observations récurrentes concernant le sens de ces manifestations de l'après-vie. Il me répondit que d'après le *Bardo Thödol*, le *Livre tibétain des morts*, vieux de plus de mille deux cents ans, une personne au moment de son décès ne comprenait pas forcément qu'elle avait cessé de vivre. Elle demeurait dans un état de confusion, comme prisonnière d'un rêve, ne sachant pas ce qui lui arrivait. De fait, elle ignorait pourquoi elle ne pouvait plus communiquer avec ses proches. Ce trouble était d'autant plus fréquent lorsque le décès avait été brutal, lors d'un accident ou d'une mort non naturelle. Il pouvait alors arriver que la personne défunte, dans cet état d'errance, souhaite délivrer un message lié à ce qui l'empêchait de trouver le repos.

– C'est-à-dire ?

– Une demande de pardon, une explication liée à sa mort, ou les raisons d'un suicide...

– C'est incroyable...

– Vous seriez surpris... Il s'est produit un cas assez exceptionnel aux États-Unis. Teresita Basa, une infirmière philippine qui travaillait à l'hôpital d'Edgewater de Chicago, a été assassinée le 21 février 1977. Après sa mort, elle a désigné son meurtrier à une collègue par le biais de rêves, en indiquant où se trouvaient les preuves de la culpabilité du criminel. Cette affaire est le premier cas judiciaire connu où – si je puis dire – un fantôme a fait condamner son meurtrier. Le coupable s'appelait Allen Showery, si mes souvenirs sont exacts. Là, il s'agissait de rêves, qui sont parfois difficiles à décrypter, mais en écriture automatique, il arrive que les messages soient très précis.

– Je n'en reviens pas. Les faits relatés sont aussi clairs que si la personne se trouvait devant nous ?

Il était important que je vérifie cet aspect, car les propos de Sam restaient confus.

– S'ils sont consignés en plusieurs fois, il se peut que le texte manque de cohérence au début, mais que son sens s'affine avec le temps et devienne de plus en plus précis. En général, le message a un lien avec la mort du défunt ou avec la santé d'un proche, une maladie qu'il faut soigner au plus vite, par exemple. La demande de pardon est un fait connu. Quelque chose empêche cette âme de trouver le repos et c'est pour cette raison qu'elle tente de communiquer avec les vivants. Les médiums prétendent – à condition de croire au phénomène – que cela nécessite beaucoup d'énergie pour celui qui est de l'autre côté, le défunt. C'est pourquoi cela ne dure jamais très longtemps. Les séances sont courtes. Si vous connaissez les conditions dans lesquelles a été obtenu ce texte et que sa fiabilité peut être envisagée parce qu'il s'agit d'une expérience non souhaitée par celui qui l'a

vécue, alors il faut le considérer sérieusement. Ai-je répondu à votre question ?

– Oui, merci.

Je raccrochai avec le sentiment d'avoir compris quelque chose d'essentiel. L'ennui, c'est qu'aussitôt après j'eus la conviction que si je devais raconter ce que je venais d'entendre, on me prendrait pour un fou. Je me sentais même incapable de répéter ces arguments.

Est-ce que ma relation avec Nathan ne me rendait pas trop poreux à ces histoires ? Et sans la mort de Jane, aurais-je cru à ces expériences insensées ?

Je réfléchis à ce que le type venait de dire. Cette femme prétendait avoir été assassinée... Cela signifiait peut-être que la police ignorait qu'il s'agissait d'un homicide. Était-elle morte quelque part sans que personne le sache ? Avait-on classé son décès en mort naturelle ? Elle avait à cœur de s'exprimer... Était-elle victime d'un crime « parfait » ?

Tout cela constituait une série de défis. Un défi à mon imagination, un défi au monde réel, un défi à l'enquêteur que j'étais.

Je décidai de me fier aux faits, comme pour n'importe quelle enquête. Je n'allais pas tenir compte des avis des uns et des autres. J'allais lire ces documents comme s'il s'agissait d'éléments nouveaux dans une affaire normale et voir où cela me mènerait. Ensuite, je prendrais une décision. Après tout, on ne me demandait pas de décider si la vie se poursuivait après la mort, on avait requis mon aide pour prouver que Sam n'était pas fou.

Je repris le cahier.

21 octobre

Trois sœurs. L'aînée belle intelligente fierté de mon père. Le bébé fragile malade inquiétude de ma mère. Moi rebelle et bonne à rien. La guerre et les Allemands arrivés la fuite sauf moi la grand-mère

25 octobre

Laquelle est l'aînée

Je devorais ces écrits comme on décrypte une énigme, en cherchant les informations pertinentes. Chaque nouveau paragraphe semblait ajouter des faits, mais c'était si complexe que je m'y perdais. Comment un adolescent de dix-sept ans, autiste de surcroît, pouvait-il relater des événements sans aucun rapport avec sa vie ? J'étais convaincu qu'une femme se racontait. S'agissait-il d'une intuition ou d'éléments tangibles ?

J'allais relire tout depuis le début et noter les indices qui pourraient m'aider à découvrir qui elle était. Je me surpris à espérer qu'il y aurait assez d'éléments dans ces souvenirs anonymes pour que je remonte à la source. Sur mon bloc, je notai les points principaux en résumant chacun des paragraphes :

- Une femme qui serait morte ?
- Quelqu'un blessé par un passé douloureux.
- Une femme assassinée et qui hésiterait entre deux personnes.
- Une fille avec un prénom masculin qui passerait tout son temps auprès d'un garçon aux cheveux courts ?
- Une seule personne qui a fait quelque chose ?
- Un événement à l'âge de sept ans, injuste, qui concerne la grand-mère ou les parents. Quelque chose en lien avec un abandon.
- À nouveau, une femme assassinée qui hésite entre deux personnes qui se ressemblent.
- Trois sœurs. La Seconde Guerre mondiale. La fuite. Sauf une personne et la grand-mère ?
- Deux personnes dont on ne sait qui est l'aînée.

En relisant mes notes, je constatai soudain une alternance dans les propos. Les paragraphes 1, 3, 5, 7 et 9 évoquaient la mort, un assassinat et une sorte de quête pour en découvrir l'auteur. Les blocs 2, 4, 6 et 8 semblaient aborder les épisodes d'un passé douloureux. S'agissait-il de la même personne qui un jour revisitait son histoire et le suivant s'interrogeait sur les circonstances de sa propre mort ?

Avant de chercher à comprendre, je repris la lecture des feuillets.

1^{er} novembre

Après la cuvette de Vioulou la grande ville seule à deux. La perte le début la fin est liée.
Je le sais maintenant

3 novembre

Il disait la mauvaise

5 novembre

Vide de ma grand-mère et une famille toute neuve avec rien en commun. Autre choix
que le château

La « cuvette de Vioulou » ne m'évoquait rien. Les propos de ces six phrases étaient si incohérents que cela me découragea. Je bâillai et fermai le cahier. Contre toute attente, il me manquait cet enthousiasme qui accompagne généralement toute nouvelle enquête. Une grande lassitude me gagna. Je n'avais jamais connu cette sensation. Le désespoir qui émanait des mots de cette femme me contaminait sûrement. Je me fis la réflexion que la mort de Jane avait fait des dégâts. Les recommandations du docteur me revinrent et je partis à la pharmacie acheter le médicament prescrit.

Puis je laissai un mot à Alisha et me couchai.

Le lendemain matin, je pris le cachet. À peine plus motivé, je réfléchis à la manière de procéder. Je relus l'alternance des strophes et relevai certains points liés à la mort présumée de la personne qui se racontait :

Qui c'est très embêtant. Deux personnes.

Identiques mais une a fait.

Assassinée hésite deux personnes. Sais pas laquelle ressemblent tant.

Laquelle est l'aînée

La notion de duplicité, de choix entre deux, de ressemblance était sans arrêt évoquée. En relisant « Laquelle est l'aînée », mon cœur s'accéléra. Je me souvins de mes années au lycée. Deux filles de ma classe se disputaient sans arrêt concernant leur droit d'aînesse. Elles étaient jumelles. L'une d'elles justifiait son rang en expliquant qu'elle était venue au monde en premier. L'autre argumentait que selon la loi, celle qui sortait en second avait probablement été conçue en premier. Une discussion sans fin qui avait même été abordée lors d'un cours de philo.

Je notai le mot « jumelle » dans un état d'excitation qui me rasséréna. Je tenais quelque chose. Emporté par mon enthousiasme, je laissai aller mes intuitions. Une jumelle était responsable de la mort de cette femme.

Une certitude.

Aussitôt balayée par une avalanche de doutes. Car il fallait bien admettre que le jus de cerveau qui se racontait par le biais de Sam ne reposait que sur des phrases dont le sens pouvait dire tout et son contraire.

Plusieurs points restaient à clarifier. Un lieu était évoqué, et Internet pouvait m'éclairer. Il existait une cuvette *du Vioulou* dans l'Aveyron. Il s'agissait d'un grand lac artificiel formé par un barrage, la retenue de Pareloup, créé dans les années 50. Se pouvait-il qu'elle se soit noyée dans ce lac ? Qu'on l'ait tuée avant de faire disparaître le corps dans ses eaux sombres ? Impossible de répondre à cette question.

Les écrits de Sam évoquaient une grande ville. Je pensai à la préfecture du département : Rodez. J'avais enfin le nom d'un site. Un point de départ. Je pouvais entamer des recherches. Je décidai que mes vacances avaient suffisamment duré. Il était temps que je revienne à la brigade.

Demain serait un nouveau jour empli de promesses.

Je m'endormis tôt. La torpeur qui m'envahissait allait se dissiper à la lumière de ma nouvelle motivation. Mais à quatre heures du matin, je me réveillai avec une angoisse qui me tétanisait. Une peur impossible à identifier me clouait au fond de mon lit. J'avais le sentiment de n'avoir plus de volonté. Je me sentais inutile. La nuit faisait émerger des pensées qui convergeaient toutes vers la mort de mon père. Pourquoi ? Ma mère avait avoué, je n'avais plus à m'en soucier. Il me fallait faire un point, ultime. Je saisis mon carnet à spirale, celui sur lequel je notais les éléments de chaque enquête, pris une page blanche et tentai de me remémorer les événements, trente-trois ans plus tôt.

Six heures du matin. Quelqu'un sonne. Puis le cri de ma mère. Strident, très court. Je me lève et me cache dans le couloir. La nouvelle tombe : mon père n'est plus. Je m'approche d'elle, du haut de mes dix ans, je l'entoure de mon bras et lui recommande de ne pas pleurer. Je réalise alors qu'elle ne pleure pas. Mon sang se glace. En quelques secondes, je quitte l'enfance et je la regarde différemment. J'ai tant d'amour pour elle. Une femme exemplaire. Ai-je le droit de douter de ma mère ? Je ne sais pas. Mais le poison coule désormais dans mes veines.

Les policiers entrent et je m'échappe par la porte de derrière. Dehors, en pyjama, je m'enfuis à perdre haleine. Mon cœur se décroche et tombe à mes pieds, relié à un flot de sang qui s'affole dans mon corps. Chaque nouveau pas cogne dans ce cœur abîmé. Plus je m'éloigne et plus j'ai mal. Je ne verrai plus mon père. Ce père que je ne connais pas. C'est dans la forêt que je reprends conscience. Au sommet d'un chêne. Un an que j'essayais de

grimper sur ses hautes branches et que le courage me manquait. Là, aveuglé par la souffrance, j'en ai oublié mes peurs. Avec le désir inconscient de monter au plus près du ciel, là où mon père se trouve maintenant, j'entoure le tronc rugueux de mes bras et je pleure en silence. Il est dix heures du matin lorsque je prends la décision de le venger. Découvrir qui l'a tué ou mourir à mon tour. Les policiers vont me conduire au meurtrier, c'est certain.

Je m'habille à la vitesse de la lumière et je deviens une ombre. Personne ne prête attention à ma présence. Transparent. J'apprends que mon père s'est fait poignarder dans la rue perpendiculaire à la nôtre, entre vingt-deux heures et minuit, et qu'un voisin promenant son chien a découvert son corps au petit matin. Je me cache, j'écoute, je les regarde faire. Plusieurs policiers arpentent la rue et cherchent un détail, un indice pouvant mener au coupable. Sans succès. À midi, ils quittent l'endroit où demeure à terre la trace ensanglantée de mon père. Les contours de son corps qui n'est plus ont été dessinés à la craie blanche. Entre ce qui semble être ses deux bras ouverts, une tache déjà noire. Là où ils ont échoué, je trouverai.

Huit heures durant, sans manger ni boire, je parcours l'asphalte à la recherche d'une lettre, d'un mot. Mon père n'a pu s'éteindre sans laisser une trace. Je déniche finalement un reçu de parking où il a écrit une phrase, vraisemblablement juste avant de mourir. Le papier froissé s'est échappé de sa main et s'est envolé au loin. Il a fini sa course dans une toile d'araignée, à quatre cents mètres au sud du lieu du crime. Manifestement, mon père n'avait pas pu bouger, raison pour laquelle les policiers n'ont pas cherché à étendre la zone de recherche d'indices à plus de trois cents mètres à la ronde.

Sur le bout de papier, je reconnais tout de suite l'écriture. Mon père notait ses « M » comme des « H ». Il a tracé d'une écriture tourmentée : « Mari de Sylvie ». Sur le coup, je ne comprends pas ce que cela signifie, ce qui explique sans doute que je n'évoque à personne cette trouvaille d'une

importance majeure qui semble prouver que mon père connaissait son meurtrier. Mais je sens une nouvelle énergie me galvaniser. Mon père m'a fait le cadeau de cette découverte, et cela prouve de manière indiscutable son amour. C'est ce jour-là, à ce moment précis, que mes sentiments à son égard ont basculé. Je ne l'ai plus jamais haï. Instantanément, le bout de papier devient mon secret, et plus je tarde à en parler, plus je me transforme en forteresse. Je le garde toujours en poche, palpant sa texture lisse ou usant les trois mots d'un regard de plus pour me convaincre qu'ils n'ont pas jailli de mon imagination.

Le temps passe. Je comprends finalement que je dois trouver le mari d'une femme se prénommant Sylvie. Qui est-elle ? Une collègue, une maîtresse ? Une amie de ma mère ? C'est ainsi que je découvre la mémoire prodigieuse de mon père. Dans son travail comme pour ses conquêtes, il ne notait rien. Je le réalise en surprenant une discussion entre les flics qui mènent l'enquête : « Jamais vu ça. Le nom d'une femme, son adresse, le numéro de téléphone... Il suffisait qu'on le lui dise une fois pour qu'il ne l'oublie jamais. Donc on n'a aucune chance de trouver la liste exhaustive de ses maîtresses. » Les flics questionnent alors tous ceux qui peuvent donner des informations. Ils font le tour des collègues de travail de la victime, de ses amantes présumées et de leurs maris cocus. Rien. Tout ce beau monde possède un parfait alibi et dort gentiment auprès de sa moitié. Il ne reste qu'une personne : ma mère. Les policiers arrivent à la même conclusion et l'interrogent longuement, sans que je puisse assister à l'entretien. Puis ils abandonnent la piste. J'ignore pourquoi.

N'ayant jamais réussi à discuter sereinement de l'assassinat de mon père avec elle, je restais depuis sur cette conviction que ma mère était coupable. Nathan, le fils d'Alisha, lorsque je lui avais demandé qui avait tué mon père, avait saisi ma main et murmuré : « Une dame pas loin de toi. » Ces mots issus d'une médiumnité à laquelle je ne croyais pas me tenaient

pourtant lieu de confirmation. Mais alors pourquoi, juste avant de mourir, mon père aurait-il noté : « Mari de Sylvie » ? Je n'avais découvert aucune Sylvie. Se pouvait-il qu'il ait égaré mes soupçons vers quelqu'un qui n'existait pas afin d'éviter que je ne perde mes deux parents – l'un tué, l'autre en prison ? Un sursaut d'amour paternel... Et si, à l'heure de sa mort, mon père n'avait pensé qu'à moi ?

Le temps s'égrenait et je me transformais en gardien de cette relique de papier. Personne n'en avait eu connaissance en dehors de celui qui était devenu mon meilleur ami, Valentin Amerti. Sa famille avait acheté la maison de notre plus proche voisin quelques mois avant le décès de mon père. Valentin et moi étions du même âge. Très vite, notre étonnante ressemblance nous avait fait nous considérer comme des frères. Un jour, alors que je sortais de ma poche le papier de mon père, il s'était approché et avait dit : « Pourquoi tu regardes toujours ce truc ? » Piqué au vif, je lui avais répondu : « Ce truc est le testament de mon père. Il désigne son meurtrier. » Comme il m'observait avec beaucoup de sérieux, j'avais ajouté, confiant : « C'est un secret, tu ne dois en parler à personne. » Valentin était donc la seule autre personne à connaître l'existence de ce mot. Il avait respecté mon silence et notre amitié s'était encore renforcée. Nous faisons tout à l'identique, jusqu'à gommer nos disparités pour accentuer la confusion. On nous appelait les Jumeaux et nous nous sentions invincibles. Pourtant, les années passaient, et de petits griefs s'accumulaient. Insidieusement. Valentin poussait le mimétisme un peu loin, les yeux rivés sur les filles dont je lui parlais, s'achetant les mêmes vêtements que moi, suivant le même cursus que moi. J'avais compris qu'il était envieux et que son seul objectif était de me ressembler pour me dépasser. Les frustrations s'étaient succédé au gré des amours déçues, des jalousies et des études universitaires plus ou moins réussies. La compétition n'avait jamais cessé.

J'avais intégré la Police judiciaire à vingt et un ans, Valentin Amerti avait rejoint la Brigade criminelle quatre ans plus tard. Cette différence

d'affectation ne devait rien au hasard. Mon côté électron libre, quelque peu ingérable, ne pouvait s'adapter au travail de groupe ultra-hiérarchisé de la Crim. Amerti, plus caméléon et moins soupe au lait, s'était fondu dans le moule avec beaucoup de facilité. J'étais envieux de sa carrière sans faute, et critiquer la Crim était devenu mon passe-temps favori. De son côté Valentin Amerti, marié depuis trois ans et bientôt papa, se moquait de moi, toujours célibataire à quarante-trois ans.

Puis un drame était survenu, un drame qui s'était en réalité déroulé en deux temps, à des années d'intervalle. À l'âge de vingt-deux ans, j'avais perdu le mot de mon père. En faisant des courses au supermarché, je l'avais jeté à la poubelle en pensant qu'il s'agissait de la liste des commissions. Même si j'ignorais qui était la Sylvie que ce mot désignait et que je n'allais probablement jamais la trouver, je venais de me séparer, lors d'un acte manqué, du dernier écrit de mon père. J'avais mis beaucoup de temps à m'en remettre et personne, pas même mon ami Valentin Amerti – que je côtoyais encore à l'époque –, n'avait réussi à compenser ce désastre. Nos chemins s'étaient éloignés peu à peu. Récemment, en faisant la connaissance d'Alisha et de sa famille, Nathan m'avait annoncé qu'un certain Valentin m'avait « pris quelque chose ». Comment l'enfant avait-il eu connaissance de ce prénom que je n'évoquais jamais, pourquoi m'avait-il dit ça à ce moment-là ? Incrédule d'abord, puisque je ne voyais pas de quoi il pouvait s'agir, j'avais pourtant gardé le message à l'esprit. Puis un jour, sur un coup de bluff, j'avais eu le fin mot de l'histoire. Mon meilleur ami, celui que j'avais considéré pendant plus de dix ans comme un frère, m'avait subtilisé le papier de mon père, la relique. Un vol puis un mensonge et enfin un secret gardé durant vingt ans. Pourquoi ? Que représentait ce document pour lui ? Rien. « Tu as cru que tu l'avais jeté dans une poubelle ! Les derniers mots de ton père ! C'était mon explication, et ça t'a suffi. C'est hallucinant comme tu m'as toujours fait confiance », s'était-il écrié à l'époque, heureux d'avoir l'ascendant.

Il s'était joué de moi sur le sujet qui me touchait le plus. J'aurais pu le tuer à cause de la violence de cette révélation. Et pourtant, j'avais été incapable d'un geste à son encontre. Sa trahison m'avait mis K-O debout*. J'avais juré de ne plus le revoir. Je me cachais derrière ma fierté, en réalité j'étais anéanti.

Depuis, la situation avait évolué. J'avais crevé l'abcès avec ma mère, elle avait avoué. Il était temps de mettre les points sur les « I » avec Valentin et d'essayer de récupérer ce fameux papier.

Un coup d'œil à ma montre : 6 h 08. Je m'habillai et fis les cent pas en attendant une heure décente pour me rendre chez lui.

À 7 h 30 je saisis mon blouson et m'engouffrai dans mon véhicule. Direction : le pavillon de Valentin Amerti, dans le 13^e. Avec un peu de chance, il s'y trouvait encore. En dix minutes, je rejoignis le parking devant sa porte. Sans sortir de mon véhicule, je pris mon téléphone portable et composai son numéro. Il décrocha à la quatrième sonnerie.

– Salut, c'est Yoann, on peut se voir ? demandai-je d'une voix dure.

– À quel sujet ? répondit-il avec le même ton glacial.

– Devine...

– Écoute, j'allais partir, j'ai pas le temps...

– Je veux récupérer le papier de mon père.

– Je ne sais pas de quoi tu parles..., affirma-t-il avant de raccrocher.

La fureur me prit à la gorge. À cet instant, mon téléphone sonna. Je décrochai en hurlant :

– Tu m'as volé les derniers mots de mon père ! Connard...

– C'est moi, Yoann...

Alisha. Elle m'appelait pour prendre de mes nouvelles. On ne s'était pas vus la veille et elle s'inquiétait. J'attendis qu'elle finisse de parler en bouillant littéralement d'impatience et lui exprimai la raison de mon emportement. Elle connaissait toute l'histoire et je lui avouai être devant

chez Valentin et ce qu'il venait de me répondre. Elle m'affirma que je m'y prenais mal. Ou je déboulais chez lui et je ne le lâchais pas tant qu'il ne me le donnait pas. Ou je lui demandais gentiment ce qu'il voulait et j'acquiesçais à toutes ses requêtes.

– Peut-être qu'il veut des excuses... Même si c'est lui qui t'a piqué le mot de ton père. Tu sais, parfois, la logique n'a rien à y voir..., ajouta-t-elle.

– Et je baisse mon froc en serrant les dents ?

– Le plus important c'est que tu récupères ce mot, oui ou non ? La manière dont tu t'y prends n'a aucune importance. S'il faut que tu joues les carpettes, c'est pas grave. On s'en fout.

Comment envisager une telle option ? Du sang basque coulait dans mes veines par moitié, il n'y avait donc qu'une manière d'agir. À mon silence, Alisha comprit qu'il était inutile de poursuivre la discussion.

– Je te laisse y cogiter, je vais nourrir les poules. Appelle-moi quand tu veux, je suis là.

Elle m'embrassa et nous raccrochâmes.

À l'évocation de ses poules, un souvenir fugace me traversa l'esprit. Avant que la famille de Valentin ne s'installe à côté de chez nous, j'avais une poule naine noire, aux reflets bleutés, que j'adorais. Elle dormait dans le chêne en face de ma chambre et volait vers moi dès que j'ouvrais mes persiennes. Totalement apprivoisée, elle me suivait partout, souvent juchée sur mon épaule. Nous étions inséparables. Elle avait disparu six mois après que nos nouveaux voisins – Valentin et ses parents – s'étaient installés près de chez nous. « C'était quand même casse-pieds quand elle chantait après avoir fait son œuf, m'avait confié Valentin tandis que je la regrettais ouvertement. Et puis maintenant, c'est moi ton ami », avait-il ajouté en baissant les yeux. Nous étions alors très proches et je n'avais pas voulu déceler la gêne palpable dans l'attitude de Valentin. Mais aujourd'hui,

l'évidence me sautait à la figure et mes poings serrèrent le volant avec rage. Il avait dû la tuer.

Je sortis de mon véhicule et me dirigeai droit chez lui. Il ouvrit la porte – en costard-cravate – à l'instant où je m'apprêtais à sonner. Je profitai de sa surprise pour le repousser brutalement du plat de la main vers l'intérieur. Il trébucha et faillit s'étaler à la renverse.

– T'es malade ou quoi ? dit-il en se frottant l'aile du nez.

Ce geste me parut familier mais je fus incapable de me souvenir de ce qu'il me rappelait.

– Casse-toi d'ici, tu n'as rien à faire là, renchérit-il d'une voix mal assurée.

– Tu as deux minutes pour me rendre le papier de mon père, sinon je te refais le portrait et même ton futur bébé aura honte d'avoir un père aussi laid.

– Je ne l'ai plus, ton bidule, je l'ai brûlé...

– Je ne te crois pas. Va le chercher ! hurlai-je avec une fureur grandissante.

Il resta les bras ballants, ne sachant pas si j'allais mettre ma menace à exécution. Alors je l'empoignai en vociférant que son temps de réflexion était dépassé. Je lui décochai un direct du droit sur la tempe et il s'écroula. Le mettre K-O, même quelques secondes, était indispensable pour avoir l'ascendant. Puis je le frappai plusieurs fois à la mâchoire – un endroit très douloureux – pour qu'il revienne à lui. Mes phalanges me lançaient. J'avais la peau à vif. Alertée par le bruit, Véronique, sa femme, entra dans la pièce en criant :

– Yoann, tu es dingue, qu'est-ce que tu fous ?

Elle avait été ma petite amie. Un de mes trois grands amours, devrais-je préciser. La première que j'avais quittée de peur qu'elle ne m'abandonne. Valentin lui avait mis le grappin dessus des années plus tard, et j'avais été aussi surpris que peiné de constater que leur relation durait au point qu'ils

aient décidé de se marier et d'avoir un enfant. À la taille de son ventre qui gonflait sa robe de chambre, elle approchait du terme. Il lui manquait pourtant cette sérénité qui émane de presque toutes les femmes enceintes. Véronique se tenait contre le chambranle de la porte et chancelait.

– Je suis venu chercher quelque chose qui m'appartient ! dis-je.

– Tu peux me frapper tant que tu veux, Yoann, je te dis que je ne l'ai plus, protesta Valentin en se relevant.

– De quoi tu parles ? demanda-t-elle, l'air effaré.

– Mais comment tu as pu me faire ça ? Tu sais l'importance que ça avait pour moi ! Tu es vraiment un sale con...

– De quoi parlez-vous ? demanda à nouveau Véronique.

– Va dans la chambre, aboya-t-il à l'intention de sa femme.

Elle hésita puis, effrayée par l'attitude de Valentin, s'en retourna.

– Je te déteste, tu n'es plus rien pour moi. Un vieux con aigri et jaloux... Tu me fais pitié.

Il haussa les épaules.

– J'ignore comment on en est arrivés là, et je ne veux pas le savoir, dis-je plus calmement. Tu es vraiment un mec tordu. On était les meilleurs potes du monde ! Pour quelle raison tu m'as volé un document si important à mes yeux ? Le dernier mot de mon père ! Comment peut-on faire une chose pareille à son meilleur ami ?

Il ne disait rien mais il y avait de la haine dans ses yeux. Ou de l'amertume. Aucun regret. Alors j'en remis une couche.

– Tu es un pauvre type et je ne veux plus jamais recroiser ta route. Et bien entendu, concernant ça, dis-je en montrant son visage, tu t'es fait tabasser par un malfrat à qui tu as fait la peau. Une vengeance. Ou un accident. Ce que tu veux, mais mon nom n'a pas intérêt à circuler dans la boîte.

Une fois rentré dans ma voiture, je me rendis compte que je tremblais de tous mes membres. Une partie de mon passé venait de disparaître à jamais.

Note

* Voir du même auteur *Le Testament des abeilles*.

Je ne pouvais revenir au bureau sans m'entretenir avec Christian. Il fallait régler notre contentieux. La guerre contre Valentin était irréversible, j'espérais que ce ne serait pas le cas avec mon binôme.

Depuis le temps que nous travaillions ensemble, Christian était plus qu'un complice, un frère. Et pourtant, il était mon reflet dans le miroir, mon opposé. Il ne dérogeait jamais à la loi, tandis que je m'affranchissais de certaines limites. J'étais un bourreau de travail et les enquêtes retorses m'attiraient particulièrement. De son côté, mon collègue choisissait les affaires pour leur simplicité et ne dédaignait pas de glander un peu. Malgré nos différences, nous nous comprenions au-delà des mots. Mon binôme portait l'étiquette de « chef enquêteur ». Ce grade n'existe plus dans la police mais certains enquêteurs continuent à utiliser cette appellation. Christian se reposait sur ma détermination et mon œil pour les détails importants. Je le sollicitais pour ses intuitions sans pareilles, son flegme et sa chance légendaire. Notre force venait de cette complémentarité et tout le monde le savait. J'étais bien incapable de résoudre seul une énigme et j'avais d'autant plus besoin de lui sur cette affaire singulière.

Je l'appelai. Il ne répondit pas. Tant pis, j'allais me rendre chez lui. En principe, il y était encore. Sa Blackbird, une grosse cylindrée Honda, se trouvait garée devant son garage. Je frappai. Pas de réponse. Aucun bruit. Inquiet, j'ouvris la porte, elle n'était pas fermée à clef. Il se tenait là, assis sur son canapé, prostré.

– Christian, c'est moi.

Il demeurait immobile. Une clope éteinte aux lèvres comme à son habitude, il agitant une boîte d'allumettes. Christian y cachait ses complices

d'aventure... Six cloportes. Ces petits crustacés à quatorze pattes avaient la faculté de se mettre en boule au moindre stress. Il les nourrissait de pelures d'oignon ou de bouts de carotte, en échange de quoi il les sollicitait en art divinatoire. Avant chaque nouvelle enquête, il secouait la boîte puis ouvrait le mini-tiroir. Zéro cloporte en boule et l'affaire se résolvait en un tour de main. Trois qui faisaient le dos rond et il fallait s'attendre à des difficultés. Ainsi de suite jusqu'à six, ce qui signifiait une affaire particulièrement retorse. Cela n'était arrivé qu'une fois, un an plus tôt, lors d'une enquête sur la mort étrange de plus de cinquante personnes que la presse avait intitulée l'« affaire des meurtres-suicides* ». Jusqu'à présent, l'« oracle maison », comme on l'appelait au troisième DPJ, ne s'était jamais trompé. C'était parfaitement inexplicable. À moins d'admettre que Christian possède la faculté de déceler à coup sûr les difficultés d'une enquête et de transmettre son stress à ses animaux de compagnie, si on peut les appeler ainsi.

Le fait que mon collègue malmène ses compagnons à carapace démontrait son anxiété.

– Si tu veux parler, je suis là.

J'étais responsable de la mort de celle qu'il aimait. J'aurais compris qu'il veuille me tuer de rage. Mais il ne bougeait pas et c'est ce qui rendait la situation plus terrible encore. J'aurais préféré qu'il m'insulte, qu'il me crache à la gueule.

Je ne sais pas gérer les silences.

– Christian, parle-moi.

Je m'assis à ses côtés. Alors il enfouit son visage dans ses mains et toute sa peine déborda. J'entourai ses épaules de mon bras.

– Tu sais, je comprends que tu m'en veuilles. Je suis responsable de ce...

– Tu n'y es pour rien, assura-t-il en me coupant. J'aurais fait pareil. Si c'était moi qui avais conduit, j'aurais foncé comme un malade et nous serions peut-être tous morts à l'heure qu'il est. Tu n'as rien à te reprocher. Je te fais la gueule depuis tout ce temps parce que je ne veux pas voir les

choses en face : ma culpabilité dans cette affaire. Si j'avais été présent à vos côtés, au lieu de remplacer la permanence par ce putain de poker, rien ne serait arrivé.

Christian était plutôt du genre à se défilier et j'avoue avoir été surpris par son attitude face au drame qui nous touchait tous, et lui en particulier.

– N' imagine pas que tu aurais pu changer quoi que ce soit.

– Bien sûr que si. Si j'avais été là avec vous, c'est moi qui aurais conduit et Jane n'aurait pas eu à prendre un sens unique !

– Arrête tes conneries. Crois-moi, j'ai plus de responsabilité que toi dans cette histoire. C'est moi qui lui ai dit d'y aller... Tout est de ma faute.

– Écoute, on va pas se renvoyer la balle indéfiniment. Personne ne m'empêchera de me sentir responsable. Qu'on perde un élément essentiel de notre équipe, c'est terrible, mais ce n'est pas ça qui me désole... J'ai abandonné la femme de ma vie. Tu piges ?... Je ne la reverrai plus, c'est impensable. Je crois qu'elle voulait qu'on se marie... Tu ne peux pas imaginer, Yoann, comme on était bien ensemble...

– Si, j'imagine, dis-je en me souvenant de la dernière discussion où Jane m'avait confié ses sentiments pour Christian.

– Je vais payer double cette erreur, dans ma vie perso et dans mon boulot..., ajouta-t-il.

– Tu paies cher cette situation, et moi aussi. On est tous les deux fautifs. Maintenant, il faut nous servir de cette épreuve pour avancer...

– Merci d'être là, vieux, dit-il chaleureusement.

– Je suis en train de travailler sur moi-même. Je l'ai promis à Jane.

– C'est bien.

– Il faut que tu prennes soin de Honfleur, dis-je, pour que Christian ne s'appesantisse pas sur son sort. Tu ne devineras jamais pourquoi il avait choisi notre groupe comme affectation...

– Je crois qu'il en a rien à foutre des grades, c'est un gars de l'ombre, bosseur, comme il y en a peu.

– Je le croyais aussi, mais le fait est qu'on ne lui a jamais posé la question. Son petit frère est mort il y a juste dix-huit mois. Un suicide. Honfleur se destinait à être ingénieur, il a choisi la PJ pour mettre en taule les connards qui détruisent la vie de jeunes innocents. Le jour des résultats de l'examen d'entrée dans la police, il a croisé Jane et ça lui a fait comme un déclic. Notre Moineau avait le même visage que son frangin, trait pour trait. La vie lui mettait en face un clone de son frère. On vient de le lui prendre une deuxième fois... C'est dur.

– Le pauvre gars...

– Il faut que tu l'aides. Moi, j'ai trop à faire avec mes vieux démons.

– Tu peux compter sur moi, répondit-il.

Je décidai qu'il était trop tôt pour aborder avec lui l'affaire de l'autiste et de ses écrits mystérieux. Chaque chose en son temps. Pour tenter de le déridier, je lui racontai mes déboires avec Valentin, qu'il connaissait bien. Car mon binôme avait été impliqué, sans le vouloir, dans une des compétitions malsaines qui nous opposaient, Valentin et moi, quand Paris avait été frappé par l'affaire des meurtres-suicides. Il est important de préciser que devant l'ampleur des événements, notre équipe de la PJ avait été dessaisie au profit de la Crim. Parmi ceux qui étaient nouvellement en charge de l'affaire, Valentin Amerti espérait la résoudre et comptait sur l'avancement qui irait de pair. Malheureusement pour lui, j'avais poursuivi l'enquête en douce, couvert par mon juge d'instruction. J'avais contourné le règlement et pris d'énormes risques. Christian s'y était opposé avant de jouer le jeu. Coffrer le meurtrier nous avait valu la reconnaissance de presque tous et l'inimitié de quelques jaloux. Valentin avait vu rouge. Nous ne devions notre salut qu'au happy end et à la bienveillance de quelques-uns de nos supérieurs hiérarchiques.

Christian me conseilla de remettre à un ou deux jours mon retour, de manière à éviter que les supérieurs fassent le lien entre ma présence et le nouveau visage de Valentin, remodelé façon Picasso.

Une fois rentré chez Alisha, je m'affalai dans un fauteuil. Depuis que je prenais mes médicaments, une douce torpeur m'envahissait et en fin de journée, une angoisse jusqu'alors inconnue s'emparait de moi. J'avais aussi de plus en plus de difficulté à trouver le sommeil. Je devais évoquer ce point avec le docteur Rostropovitch. En attendant l'heure du dîner, je me replongeai dans les écrits de Sam.

11 novembre

La troisième sœur responsable. Attitude qui amène la perte et l'abandon

Je repris les précédents écrits en fronçant les sourcils. L'alternance n'était pas maintenue. En principe, comme la personne décédée avait auparavant évoqué son passé, elle devait aborder là un point concernant son assassinat. Or, la première fois qu'elle avait cité les trois sœurs et un abandon, il s'agissait d'une sorte de souvenir lié à la guerre. A priori, rien à voir avec sa mort. Si les sujets et les temps se mélangeaient, mon enquête allait tourner court.

Je continuai la lecture avec le sentiment que les pièces essentielles du puzzle m'échappaient.

Le paragraphe qui suivait était le plus long.

12 novembre

Quinze ans Monsieur de Bois sire, douce de toute. Il propriétaire château médecin hôpital le trésor. Pas d'enfant appartement capital, capital, capital, et dix lingots d'or. Le bureau dans son ventre les billets, trop de billets, jamais touché*

C'était Philippe Josselain qui avait ajouté un astérisque à côté de « Bois sire », renvoyant à une note en bas de page : « Je ne suis pas sûr de ces deux

mots. Les mots de ce paragraphe sont particulièrement hachés, très difficiles à lire, visiblement une émotion entoure ce texte très long. Il doit probablement receler une ou des informations capitales pour la personne décédée. »

La taille inhabituelle du texte ne lui avait pas échappé. Je relus les lignes en songeant que je touchais le fond. Tant qu'il s'agissait d'un assassinat, cela titillait mes neurones, mais une chasse au trésor... On tombait dans le grand-guignol.

Je me levai avec l'envie de recharger mes batteries. Il me fallait du sucré. Je filai dans la cuisine d'Alisha en espérant dénicher du chocolat. Un cake au citron à moitié entamé reposait sous une serviette de table. Cela ferait l'affaire. Je m'en coupai une tranche et après l'avoir avalée, je dus admettre que cela ne comblait pas mes papilles. Trop léger en goût. Je poussai des ustensiles, des condiments, du riz, des spaghettis, avant de découvrir un carré de chocolat aux noisettes, vraisemblablement oublié. Je l'engloutis aussitôt. Décevant. Les noisettes étaient rances. Je ne pouvais rester sur ce sentiment de frustration. J'ouvris le frigo, mon dernier espoir. Il restait deux tomates farcies qui reposaient côte à côte dans un grand bol. Je réfléchis deux secondes en imaginant qu'Alisha les avait gardées pour Nathan et elle. La puissance évocatrice de ma salive fut plus forte que ce que me dictait ma raison. Je saisis le plat, le réchauffai au micro-ondes avant de m'en délecter. Un régal. Une sauce aux oignons et au coulis de tomate ajoutait quelque chose de suave que je n'arrivais pas à nommer. Ragaillardisé par ce repas, je repris mes notes.

On pouvait donc considérer que la même personne relatait d'un côté ses souvenirs, d'un autre les circonstances de sa mort. Rien ne l'indiquait vraiment, mais une enquête reposait sur des suppositions. S'il s'agissait de la même femme, voici ce que je comprenais en inversant certaines phrases.

Concernant la mort de cette personne, il s'agissait d'une femme, assassinée par une jumelle. Elles étaient identiques au point qu'elle ne

savait pas laquelle était coupable. L'une d'elles était mauvaise (« il disait la mauvaise »). Qui était « il » ? Qui étaient les jumelles ? Qui était cette femme ?

Au sujet de l'histoire de cette personne, elles étaient trois sœurs. L'une d'elles était plus vieille (« l'aînée »), l'autre plus jeune (« le bébé »). Son enfance avait été difficile. Elle évoquait des blessures qui ne guérissaient pas. La vie avait été injuste, notamment depuis qu'elle avait eu sept ans. Ses parents l'auraient-ils abandonnée (« les parents en bonne santé abandonnée ») ? Et laissée à la grand-mère au moment de la guerre (« la guerre et les Allemands arrivés la fuite sauf moi la grand-mère ») ? Elle portait un prénom masculin ou mixte (« dans mon prénom on entend pas la fille »), elle avait fréquenté un garçon aux cheveux courts (« tout le temps pour un garçon les cheveux courts »). Elle avait habité près de Rodez (« la cuvette de Vioulou la grande ville »).

– Tu travailles ?

Je sursautai en découvrant Nathan. Il était debout derrière moi et penchait la tête pour tenter de comprendre ce que je faisais.

– Tu m'as fait peur, je ne t'ai pas entendu arriver.

– C'est normal, Viviane m'a expliqué comment marcher sans faire de bruit. Comme ça, maman m'entend pas quand je me lève la nuit.

– Pourquoi tu te lèves la nuit ?

– Des fois j'arrive pas à dormir ou des fois je m'inquiète pour Viviane II le retour, j'ai peur qu'elle soit morte elle aussi, alors je vais dans le jardin juste pour vérifier.

J'éclatai de rire.

– Viviane II le retour ?

– Oui, j'ai vu un film, *Le Retour de la momie*. Parce qu'elle revient quand elle est morte, alors j'ai fait tout pareil avec mon araignée.

– Tu sais, Nathan, ce n'est pas très prudent d'aller dehors en pleine nuit... Et puis tu risques d'attraper froid.

– Tu le diras pas à maman, hein ?

– Si. Elle est responsable de toi et elle doit savoir. Tu n’as pas encore sept ans.

– Si tu caftes, moi je fais pareil pour les tomates farcies qu’ont disparu comme par magie !

– Dis donc, c’est du chantage ?

– N’importe quoi. Tu vois bien que je chante pas, en plus la maîtresse, elle dit tout le temps que je chante faux, alors ça vaut mieux pas avec la météo. Quand il pleut, mon araignée, elle se cache et c’est nul..., ajouta-t-il en s’éloignant vers sa chambre.

J’emportai mes documents en souriant et m’installai dans notre chambre pour continuer au calme. L’intervention du gamin m’avait tout de même déboussolé. Où en étais-je ?

– C’est moi ! hurla Alisha à la cantonade.

Mes épaules s’affaissèrent. C’en était fini de la tranquillité. Je me fis la réflexion que travailler au bureau avait du bon. Elle ouvrit la porte doucement, comme pour voir si je ne dormais pas.

– Je suis là et je bosse, dis-je avec bienveillance en pensant aux tomates farcies.

– Tu as repris le boulot ?

– Non, je suis toujours sur les écrits bizarres de mon autiste. J’essaie d’y trouver du sens.

– Tu veux que je jette un œil, juste pour voir si ça te conforte dans tes décryptages ?

– Bonne idée.

Je lui confiai les écrits de Sam ainsi que mes notes y afférentes. Elle lut consciencieusement les différents textes. Je la regardai. Ses longs cheveux bruns entouraient son visage et épousaient sa poitrine. Elle dégageait la force d’un cheval au galop et la douceur d’une pêche. J’éprouvai soudain un

sentiment extraordinaire. La présence d'Alisha gommait toutes mes inquiétudes. Quand je pensais à mon avenir, je ne voyais qu'elle.

– Il y a une femme qui semble chercher qui l'a tuée et une autre qui raconte son enfance..., dit-elle.

– Je pars du principe que c'est la même...

– D'accord. Elle a un prénom mixte ou masculin et porte les cheveux courts comme un garçon.

– Je n'avais pas vu ça. Je pensais plutôt qu'elle fréquentait un garçon aux cheveux courts...

Je repris les écrits.

Dans mon prénom on entend pas la fille. Tout le temps pour un garçon les cheveux courts

– Un garçon a toujours les cheveux courts, argumenta-t-elle. Surtout s'il s'agit de l'époque de nos parents. Si elle le stipule c'est qu'on ne s'y attend pas. Donc je pense qu'il s'agit d'elle.

– Ok.

– Après, il y a un truc qui me paraît évident, c'est que ses parents sont morts de maladie. C'est écrit là : « Les parents en bonne santé abandonnée. » Et qu'elle a été élevée par sa grand-mère avant d'être abandonnée. Peut-être à l'âge de sept ans, ajouta-t-elle : « La grand-mère punissait jamais trop de cœur. La vie injuste en rajouter depuis mes sept ans, toutes les deux. »

– Non, ça ne colle pas. Elle règle ses comptes avec le passé. Sa grand-mère a du cœur, on peut donc imaginer qu'elle l'aime parce qu'elle s'occupe d'elle. Regarde : « les Allemands arrivés la fuite sauf moi la grand-mère ». Du coup, je pense que ses parents l'ont abandonnée, effectivement à l'âge de sept ans.

– Tu dois avoir raison, je te laisse. Tu dînes avec nous ce soir ?

– Oui, je vous invite au restau. Y a plus de tomates farcies...

– Quelle excellente idée, on y va dans une heure ?

– Ok, je continue un peu et on file.

Et je me levai pour l’embrasser.

Je décidai de m’attaquer à l’incohérence du dernier paragraphe et le relus avant de saisir mon ordinateur portable.

Quinze ans Monsieur de Bois sire, douce de toute. Il propriétaire château médecin hôpital le trésor. Pas d'enfant appartement capital, capital, capital, et dix lingots d'or. Le bureau dans son ventre les billets, trop de billets, jamais touché*

Il était question d’un château, d’un homme, d’un médecin et d’un hôpital. Si je pouvais trouver un point commun, cela m’aiderait. Pour commencer, je tapai « château Bois sire ». Je fus heureux de constater qu’il en existait un, le château de Bois-Sire-Amé, dans le Berry. Je jubilai. Par acquit de conscience, je calculai la distance entre ce château et la cuvette du Vioulou, le lieu indiqué dans un paragraphe précédent, et Google Maps m’indiqua quatre cents kilomètres. Ça ne collait pas. Je poursuivis mes investigations avec « château cuvette du Vioulou » et je n’en trouvai aucun. J’élargis à la région et entrai « château Aveyron ». Une centaine de propositions s’affichèrent. Trop large. Je resserrai la recherche à « château Rodez », la « grande ville » de la région, et je n’en découvris qu’un, dans un lieu-dit appelé Onet-le-Château. Le site était aujourd’hui transformé en hôtel.

Je lorgnai l’écran de ma montre : 19 h 10. J’avais le temps d’appeler le propriétaire. Je composai le numéro et une jeune femme me répondit. Je me présentai et demandai à parler au responsable. Une autre femme à la voix déterminée prit l’appel.

– Je mène une enquête dans la région concernant la disparition d’une femme.

– Ah bon ? De qui s’agit-il ?

– Je suis désolé mais je suis tenu au secret de l’instruction, répliquai-je pour éviter d’admettre que je n’avais pas de nom.

– En quoi notre hôtel est-il lié à la disparition d’une femme ?

– Avez-vous entendu parler d’une personne de sexe féminin qui aurait disparu ? lui demandai-je sans répondre à sa question.

– Pas du tout. C’est très calme, ici.

– Vous habitez le coin depuis... ?

– Depuis toujours, me coupa-t-elle. Mon mari et moi-même, nous sommes nés dans le village voisin.

Je perdais mon temps. Je posai une dernière question pour en avoir le cœur net :

– Et vous êtes propriétaires de l’hôtel depuis longtemps ?

– Oui, nous avons acheté le château au notable du coin. Un monsieur très bien, un médecin.

Un frisson me zébra l’échine. Médecin. La profession notée par Sam. Le hasard, probablement.

– Je... je vais noter le nom de ce monsieur, bafouillai-je.

– Henri de Boissière.

Lorsqu’elle prononça le patronyme, je pris une inspiration si grande que je ne pus parler pendant quelques secondes. Philippe Josselain, le père de Sam, n’était pas sûr de l’orthographe de « Bois sire ». Il suffisait de relier les mots et d’ajouter un « e » et nous avons Boissière. Je tenais enfin quelque chose de tangible. Un nom, un métier, un lieu.

Henri de Boissière, médecin à Onet-le-Château.

L’euphorie me gagnait. Je devais désormais rattacher cet homme au décès d’une femme. Après tout il ne s’agissait peut-être pas d’une disparition mais d’un crime camouflé en mort naturelle.

– Savez-vous s’il a perdu quelqu’un de sa famille, son épouse, sa fille, une tante, quelqu’un de sexe féminin ?

– Ça ne risque pas, il vivait seul. C’était le drame de sa vie. Il travaillait beaucoup trop. Il n’a jamais eu ni femme ni enfant.

– Vous en parlez au passé, il est mort ?

– Oui.

Merde !

– De la famille éloignée ? continuai-je.

– Je suis bien placée pour savoir qu’il n’avait aucun héritier. Dans son testament, il a légué le château à une œuvre caritative, au grand dam de tous ceux qui rêvaient d’acquérir ce bien. Mon mari a fait savoir au gérant de l’association que nous étions intéressés et peu pressés. Deux ans plus tard, lorsqu’ils ont eu de gros problèmes financiers, ils ont décidé de s’en séparer. Nous sommes les heureux acquéreurs de ce site que nous avons transformé en hôtel.

Elle marqua une pause avant de reprendre.

– Je suis désolée mais nous sommes en plein service, cela vous ennuerait de me rappeler un matin, dans le cas où vous auriez besoin de plus d’informations ?

Je la remerciai et raccrochai.

La piste s’arrêtait là.

Comment allais-je trouver cette femme assassinée ?

Et si tout ça n’était que le fruit d’élucubrations sans fin ? Des pointillés posés artificiellement pour croire en quelque chose de tangible. Les Josselain me menaient-ils en bateau ? Leur fils était atteint d’autisme. Ils espéraient mon aide. Je savais néanmoins que la folie ne connaît pas de limites en ce bas monde.

Note

** Voir Le Testament des abeilles.*

J'aurais dû me garder de raconter à Christian comment j'avais castagné le visage de Valentin Amerti. En mon absence, mon binôme avait joué les pipelettes. Les rumeurs allaient bon train. À la PJ, chacun vantait ses exploits devant la machine à café. Connaître ce qui se disait des uns et des autres était valorisé. Car finalement, chaque information obtenue sous le sceau du secret mettait en avant vos aptitudes à les obtenir. Les flics font d'excellentes commères, tout le monde le sait.

Pour que l'ensemble des brigades soient au courant d'un fait, il suffisait d'accepter de le divulguer « au forceps » à un cadavre de l'interrogatoire pour que celui-ci prenne ensuite un malin plaisir à le claironner. Christian avait ainsi ébruité le fait que Valentin Amerti s'était fait refaire le portrait par la meilleure clinique chirurgicale basque. La raison n'avait pas été évoquée. « Peux pas te dire pourquoi, mais il l'a bien mérité », avait ajouté Christian, énigmatique. Et venant de lui, connu pour son sens exceptionnel de l'éthique, ça pesait lourd. « Amerti a salement merdé et mangé gros », concluaient les ragots.

Valentin Amerti revint courageusement au bureau. Il raconta avoir été fauché sur son vélo par un automobiliste qui s'était enfui. Un sparadrap ne suffisait pas à masquer les dégâts de mes coups de poing. L'arcade sourcilière gauche était coupée en deux et présentait six points de suture. L'œil était tuméfié et disparaissait sous un amas de chairs violacées. J'avais tant frappé le menton de Valentin qu'une partie de sa gencive, dents comprises, semblait dessinée sur sa peau, comme moulée de l'intérieur. Ces tatouages rouges donnaient peu de crédit à l'hypothèse de la chute de vélo,

d'autant que ses lèvres avaient l'aspect « peau de tomate explosée » bien connu des boxeurs.

– Les pâquerettes sont sacrément hargneuses du côté de chez toi, ironisa quelqu'un en le croisant à une réunion.

Amerti subissait donc une double humiliation. Et à en juger par le nombre de collègues prêts à appuyer là où ça faisait mal, il n'avait pas que des amis. Vraisemblablement, un effet collatéral de l'arrogance qu'il maniait à l'égard de tous.

Ce jour-là, au cinquième étage du 36, quai des Orfèvres, Valentin Amerti touillait un café – désormais froid – depuis près de quinze minutes. Ses yeux fixaient sans la voir une araignée immobile qui avait tissé un superbe attrape-couillon entre une canette de Coca vide, posée sur le distributeur, et le fil électrique qui alimentait un néon. À la direction de la PJ, personne n'avait touché à la guirlande de soie. Les traques policières ressemblaient tant à la fabrication d'une toile d'araignée qu'il était probable que l'arachnide devait son salut au respect du travail d'autrui. Une sorte d'accord tacite entre collègues de proximité.

Tout à coup, Valentin sortit de sa torpeur. Douze heures qu'il s'interrogeait sur les suites à donner aux actes de Yoann. Il saisit la canette vide et la tira brusquement à lui. La toile se déchira en un crissement imperceptible et alors que l'araignée tombait dans le vide, accrochée à une goutte de soie translucide, il l'écrasa dans le même mouvement. Une des pattes resta collée au mur tandis que le reste du corps rejoignait la poubelle, ne faisant qu'un avec la canette de Coca.

Valentin avait pris une décision. Il entra dans le bureau du directeur après avoir frappé à la porte. Aucun deuxième de groupe ne pouvait solliciter le grand patron à moins de le connaître personnellement. Ce qui était le cas de Valentin. Quelques années plus tôt, les deux hommes avaient été dans le même groupe à la Crim. L'un était devenu capitaine, tandis que l'autre avait passé le concours de commissaire, puis fait jouer la bonne carte politique

avant de grimper les échelons et finir à la tête de la PJ. Même s'ils se voyaient peu désormais, ils se tutoyaient.

Méchard détestait que l'on s'impose dans son bureau sans avoir sollicité un rendez-vous auprès de son assistante, mais la mine peu glorieuse de Valentin Amerti le surprit tant qu'il leva simplement la tête, les sourcils en accent circonflexe.

– Bonjour, Amerti, tu te remets ?

– On se remet de tout, tu sais bien, répondit-il, son regard soudain empreint d'une profonde tristesse.

Toute la superbe dont Valentin était coutumier avait disparu, et Méchard songea que ça ne lui ressemblait pas.

– J'espère qu'on mettra la main sur ce chauffard..., lança-t-il, dubitatif.

– Oui, qu'il paye, ce connard.

Valentin Amerti serrait les dents et l'effort provoqua en lui une douleur sourde.

– Qu'est-ce qui t'amène ? enchaîna le directeur en parafant les pages d'un document.

– Il s'agit de Clivel, au troisième DPJ...

– Tiens donc.

Ces deux mots prouvaient à eux seuls que la rumeur selon laquelle Clivel avait frappé Valentin était arrivée jusqu'au directeur.

– Nous sommes plusieurs à penser qu'il serait opportun de le sortir de son groupe. De le séparer de Berckman, quoi...

– Qu'est-ce qui te fait penser que tu es compétent pour me conseiller cette décision ? répondit Méchard d'un ton mi-amusé, mi-sarcastique. Tu es à la Crim, ils sont en district de PJ. En quoi ça te regarde ?

– Tu as tout à y gagner...

– Tu me prends pour un con ?

Méchard avait les cheveux gris taillés en brosse et dès qu'il durcissait les mâchoires, son autorité naturelle vous reléguait au statut d'une fiente de

pigeon. Valentin baissa les yeux, puis il continua sur le ton de la confiance.

– Tu sais ce que Clivel a fait lors de l’affaire des meurtres-suicides. Il a continué l’enquête en douce et l’a résolue aux dépens de la Crim.

– Aux dépens de ton avancement...

– Aux dépens de la loi ! Quand un service est dessaisi au profit d’un autre, on joue franc jeu. On ne s’en occupe plus. Mais Clivel se croit plus intelligent que les autres...

– Peut-être qu’il l’est...

– Alors quoi, on valorise les coups en douce dans ce service ?

– Bon, Valentin, tu arrêtes de me la faire à l’envers et tu abats tes cartes. À quoi tu joues ? C’est quoi le problème ? Tu es sûr que ça n’a rien à voir avec ça ?..., demanda Méchard en pointant le doigt vers son visage.

– Peu important mes motivations, je veux que tu sépares Clivel et Berckman, renchérit Valentin. Ils ne sont rien l’un sans l’autre. Ça va leur faire les pieds, à ces prétentieux.

– Je ne peux pas et tu le sais.

– Tu as l’air d’oublier que tu me dois un service. Tu sais très bien que j’ai fermé ma gueule concernant une petite affaire très emmerdante. Sans ça, tu ne serais jamais passé commissaire... Alors patron de la PJ... n’en parlons pas.

– Je sais !

Méchard se leva, énervé.

– C’est compliqué ce que tu me demandes... Il me faudrait un motif, une sanction... Mais Clivel sort toutes les affaires. Il est bon, tu comprends ! Et puis on vient de perdre Jane Velin. Ça fait beaucoup pour une même équipe. Cette décision serait incohérente, répliqua-t-il.

– J’ai écrasé du lourd sur une sale affaire, tu te souviens ? Encore une fois, tu me dois un service...

– Valentin, c’est du passé...

– Oui, mais moi j’en ai besoin aujourd’hui. Tu as eu ton avancement parce que j’ai pas dit un mot, alors tu m’arranges ce coup et ça vaut pour solde de tout compte.

Il y eut un silence.

– Bon, j’ai peut-être une idée, dit alors le directeur de la PJ. Si je nomme Clivel major exceptionnel, je peux le changer de groupe. Il suffit que je le place dans une équipe où il y a des gamins et je joue la valorisation de son expérience...

– Je te demande de les séparer, et toi tu lui files du galon ! s’insurgea Valentin.

– Tu veux quoi ? Que je prenne les syndicats dans la tronche ? C’est tendu ce que tu me demandes. Je te rends service, je les sépare, mais il prend son exceptionnel. Point barre.

Valentin se leva et, comme il n’y avait rien à ajouter, salua Méchard et s’en retourna à son bureau. Un imperceptible sourire maquillait ses lèvres pourtant abîmées par les cicatrices.

Méchard réfléchit quelques secondes avant de prendre son téléphone. En tant que directeur de la Police judiciaire, il supervisait la Crime ainsi que l’ensemble des trois districts de PJ. Il était le « grand patron », comme il aimait dire. Il appela Filippo, le commissaire responsable du troisième DPJ. Il n’allait pas le mettre dans la combine. Personne ne devait connaître le contentieux qui existait entre Valentin Amerti et lui.

– Il me semble qu’il y a quelque temps, après la résolution de l’affaire des meurtres-suicides, Clivel a demandé le grade de major exceptionnel...

– Oui. Il ne veut pas passer lieutenant et repartir à l’école avec des petits jeunes...

– Bon. Je suis d’accord pour qu’on lui file l’exceptionnel mais on le place dans un autre groupe.

– Pourquoi ? Tu ne peux pas me faire ça. Avec Berckman, c'est mon binôme le plus performant...

Méchard et Filippo ne se côtoyaient pas, mais la coutume voulait que les commissaires se tutoient, même si l'un d'eux était devenu directeur de la PJ depuis.

– J'en ai marre des groupes qui tournent comme des avions et d'autres qui marchent sur trois pattes ! Il est temps d'homogénéiser tout ça..., répliqua Méchard.

– Je te rappelle qu'on a perdu Jane... Elle pesait lourd dans le groupe.

– C'est une occasion en or pour que Clivel et Berckman s'épanouissent chacun de leur côté, fais-moi confiance.

– Mais comment veux-tu que je motive mes gars si je sépare les binômes qui roulent tout seuls ? exhorta Filippo.

– Clivel souhaite l'exceptionnel, on lui donne l'exceptionnel ! Qu'est-ce que tu veux de plus ?

– Ça va pas être simple. Tu connais le Basque. Il est *no limit*. C'est Berckman qui le bride. Ponstain ne vaut plus un clou. C'est pas une bonne idée.

– Ne t'inquiète pas pour ça, ils vont prendre leurs marques, le coupa Méchard. Je te laisse l'annoncer à Clivel, il va être content d'avoir son avancement.

Et il raccrocha.

Le lendemain, je revins à la brigade. Neuf heures venaient de sonner lorsque Christian Berckman se présenta face à mon bureau. Il tirait une tête de six pieds de long.

– Tu es attendu chez le taulier..., dit-il.

– Tu dis plus bonjour ? Je reviens aujourd’hui... C’est sympa, l’accueil !

– Arrête de chipoter, je te dis que le taulier t’attend !

– Et alors, où est le problème ?

– Il a cherché à te joindre à huit heures et demie mais tu n’étais pas là.

– J’étais en repos. Il ne va pas me coller un blâme pour trente minutes !

Qu’est-ce qu’il me veut ?

– Pas voulu me dire. Ça sent pas bon, ajouta-t-il en hochant la tête.

– Tu parles, il va me dire combien il compte sur moi pour la résolution des futures affaires.

– Crois-moi, ça pue. Je le sens pas. Y a un problème.

Au jeu des intuitions, Christian tombait souvent juste. Sa boîte d’allumettes contenant les cloportes trônait à côté du téléphone. Probable qu’il l’avait « interrogée ». Et s’il avait raison... ?

– Et tu mets trois plombes à me le dire ! Ça fait vingt minutes que je suis là...

– J’étais en ligne. Quelque chose me dit que si tu montes sur tes grands chevaux à la moindre réflexion, tu vas au-devant d’une catastrophe. Calme-toi, Yoann, conseil d’ami.

Je sortis du bureau en claquant la porte, espérant que cela m’adoucirait les nerfs. Je fis un détour par les toilettes et m’aspergeai le visage à l’eau froide. Un mauvais pressentiment s’insinuait en moi. Je me souvins

d'Amerti, du visage tuméfié de mon ancien copain d'enfance, et je déglutis avec peine. Et s'il avait joué les pleureuses... ?

Pour éviter que mon cerveau ne se perde dans des élucubrations stériles, je grimpai les trois étages qui menaient au bureau du commissaire. Je frappai.

– Entrez, dit-il d'une voix forte.

Au sol, un lino noir comme à tous les étages. Mais à la place d'un banal bureau rectangulaire blanc, celui d'Hervé Filipo était large et brun acajou. Il se leva de son siège en cuir et vint à ma rencontre pour me serrer la main. Un bon signe, si j'en croyais mes antennes.

– Bonjour, Clivel, comment allez-vous ?

– J'ai pris quelques jours...

– Bien, me coupa-t-il. J'ai une bonne nouvelle.

J'ignore pourquoi, mais lorsqu'il prononça ces mots, j'entendis le contraire. Ce sentiment venait certainement du fait que son visage exprimait la gêne et la frustration.

– Vous êtes un veinard, on vous donne l'exceptionnel, ajouta-t-il.

– Eh bien, on dirait que c'est pas à vous que je la dois...

– Vous savez très bien que si je ne l'avais pas appuyée vous ne l'auriez pas eue... Du coup, on vous change de groupe, assena-t-il dans la foulée.

Ses paroles fracassèrent mon armure en deux.

– Quoi ?

– Vous avez très bien entendu.

– Et Berckman ?

– Il reste dans l'autre.

– Vous proposez mon avancement et puis vous me virez de mon groupe ? C'est une punition...

– Ne dites pas de bêtises. Le groupe auquel je vous affecte est mal parti, il y a trop de jeunes. J'ai besoin de quelqu'un de vraiment compétent pour leur apprendre le métier. C'est une promotion.

– Ben voyons.

– Arrêtez la parano. À la direction, ils veulent homogénéiser les groupes. Et le vôtre a tout de l'armée mexicaine. Je ne sais pas comment on a pu laisser faire ça.

– Avec un commandant et un lieutenant qui brassent du vent, c'est le moins que vous puissiez faire pour avoir une équipe qui tienne la route... La situation est inchangée depuis des années et ça marche très bien comme ça.

– Je sais bien. Ce qui est nouveau, ce sont les directives de là-haut. Il faut choisir, le groupe avec Berckman ou l'avancement...

– J'en veux pas de votre grade...

Ne plus bosser avec Christian était impensable. J'avais besoin de lui. Cette attitude s'expliquait par une peur irrépressible d'être livré à moi-même. Le syndrome d'abandon dû à la mort de mon père, encore et toujours.

– Notre force vient de nos personnalités conjointes..., l'implorai-je. Tout le monde le sait !

– Lui et vous, c'est pareil. Berckman va gérer le groupe sans vous, ne vous en faites pas.

– Vous n'avez qu'à prendre le lieutenant...

– On souhaite renforcer un groupe, Clivel, avec des types qui ont de l'expérience, pour aider une équipe où il y a une majorité de bizuts, rétorqua-t-il d'un air excédé.

– Je ne bosserai pas dans ce groupe. Quitte à me mettre en arrêt maladie tant qu'on ne me réintègrera pas dans celui de Berckman.

– Vous avez conscience de ce que vous dites ?

– Parfaitement.

– Et vous croyez quoi ? Que je vais vous laisser agir comme vous l'entendez ? Partez, je ne vous retiens pas. C'est même la meilleure idée que vous ayez eue depuis longtemps. Prolongez vos vacances ! Et si jamais

vous me faites le coup de l'arrêt maladie, je vous colle un contrôle de la Sécu aux fesses. Vous allez devoir me rendre des comptes très vite. Je vous ai à l'œil, Clivel.

– Putain de merde..., soufflai-je entre mes dents.

Je me pris le visage entre les mains.

Alors Filippo prononça les seuls mots que j'étais capable d'entendre pour accepter :

– Écoutez, Clivel. Vous ne pouvez pas passer à côté. Si vous voulez un jour être responsable d'unité, il faut prendre l'avancement. Ensuite, pour Berckman, vous savez comme moi que ce n'est pas définitif. Vous ne faites pas de vagues et on en reparle. Dans six mois, un an, vous réintégrez le groupe... En attendant, vous dépendez du capitaine Laurent Richet.

Nous nous fixâmes sans dire un mot. J'ignorais ce que tout cela signifiait mais quelque chose clochait. Nous le savions tous les deux, raison pour laquelle il me tendait la main après m'avoir cassé le râble.

– Allez me chercher Berckman, me lança-t-il alors que je franchissais la porte. Et pas un mot. C'est à moi de le lui annoncer.

Je m'assis derrière mon bureau. Christian Berckman avait tant de fois couvert mes attitudes borderline... Mon efficacité allait-elle se confirmer sans mon binôme ? Et cette décision qui tombait au lendemain du retour d'Amerti dans le service... Se pouvait-il qu'il ait une telle influence ? Comment allait réagir Christian ?

La question ne cessait de me chahuter les neurones lorsque je pris conscience de sa présence, immobile, face à moi. Je sursautai. Dans ses yeux, je lus de l'incompréhension.

– C'est invraisemblable, dit-il.

– Je te confirme...

– Si on en est là, c'est à cause de ton foutu caractère.

– C’est ça, je suis responsable. On va gagner du temps..., répondis-je en le regrettant.

Il n’avait pas l’air de m’en vouloir.

– Jane n’est plus là et on nous divise. C’est contre-productif !

– Je sais. Ça cache quelque chose.

– C’est politique, suggéra-t-il.

– Mais non, on est trop petits. Atterris !

– Il y a quelqu’un qui nous en veut.

– Ça ne peut être que Valentin. À moins que ce soit le lieutenant... Mais oui, c’est évident ! Il connaît du monde...

Notre groupe comptait huit policiers et je détestais l’un d’entre eux : le lieutenant Mauroy, le grade juste au-dessus du mien. Je refusais de connaître ce type. La plupart d’entre nous avaient intégré la Police judiciaire au bas de l’échelle et avaient gravi les échelons au mérite et à l’expérience, alors qu’il avait été parachuté là suite à son diplôme et à sa réussite à l’examen. Il connaissait du terrain ce qui était écrit dans les bouquins : pas grand-chose.

Le lieutenant croyait que son autorité serait un prolongement implicite de son grade, mais il s’était vu opposer par tous un mépris juste poli. J’étais le chef auquel le reste de l’équipe se référait, il était donc légitime que le lieutenant me prenne en grippe. Il passait son temps à me mettre des bâtons dans les roues. Je ne dirais pas que je m’habituais, mais chaque fois qu’il me faisait un coup de travers, je réalisais à nouveau combien il était incompetent.

– On n’en sait rien et peu importe, affirma Christian. Faut pas faire de vagues, sinon on va morfler un peu plus. Celui qui a provoqué ça a le bras long.

Il avait raison, mais je me renfrognai.

– On ne bouge pas le petit doigt, Yoann ! Promets-le-moi.

– Ok, soufflai-je.

Honfleur, le jeune gardien de la paix, et Bernard Ponstain, notre chef de groupe, entrèrent dans le bureau en souriant.

– Yoann ! Je suis content, dit Honfleur.

Ponstain me fit la bise sans rien dire. Son crâne chauve luisait, signe qu’il était ému et qu’il savait pour mon départ dans un autre groupe.

– Bon, les gars, dis-je en regardant Honfleur. J’ai tellement merdé à cause de mes sautes d’humeur que l’on vient de me changer d’affectation. Ils disent que c’est pour amener du jus d’anciens dans les tuyaux, mais c’est bidon. Tu restes avec Christian. Je ne serai pas loin, assurai-je en lui tapant sur l’épaule.

Honfleur resta muet de stupeur.

– Je ne me sens pas le courage de reprendre le boulot aujourd’hui, ajoutai-je à l’intention de Bernard Ponstain.

– Je comprends, dit-il.

Je songeai à l’affaire de Sam et de ses écrits. Je n’allais pas m’enfermer dans un bureau où on allait solliciter mon temps et mon énergie alors que j’en avais tant besoin pour tenter de résoudre cette énigme.

– Je vais prolonger mes vacances..., annonçai-je.

– Vide ton compte épargne-temps et reviens quand tu iras mieux. J’ai regardé, tu as plus d’un mois devant toi, facile. Tu as bien mérité un peu de repos. Entre ce qu’il vient de se passer et le décès de Jane, ça fait beaucoup.

Je hochai la tête lorsqu’il ajouta :

– Par contre, tu restes dix minutes de plus et tu rencontres l’autre groupe. Le patron appréciera.

Je fis la connaissance de ma nouvelle équipe dans un état second, la tête ailleurs. Comment allais-je mener mon enquête ? Ponstain me laissait les coudées franches. Avec lui, les questions du quand et du comment ne se posaient pas. J’étais, tacitement, mon propre patron. Mais ce changement d’affectation bousculait tout. Je devais prendre la température. Dans le nouveau groupe, le gradé au-dessus de moi était un capitaine. Laurent

Richet avait la réputation d'aimer donner des ordres. Entre lui et moi, ça s'annonçait difficile... Suivaient deux brigadiers et quatre gardiens de la paix dont j'avoue ne pas avoir retenu le nom. Que des hommes, j'allais trouver le temps long.

Ma décision se confirmait : j'allais rentrer chez moi.

Je proposai à Christian de déjeuner à l'Isileko. Objectif : prendre un peu de temps pour nous retrouver et mettre cartes sur table. Car seul mon comparse accepterait de mener des investigations sans trop poser de questions. Bixente nous servit une sole-purée qui combla mes papilles. Je m'adressai à Christian en découpant mon poisson :

– Avec tout ce qui se passe, on n'a pas eu le temps de parler. Comment tu vas ?

– C'est pas l'éclate. Chaque jour qui passe est plus pénible que le précédent. Jane me manque.

– Il faut que tu trouves une activité pour t'occuper la tête.

– Ne t'inquiète pas pour ça, le poker a repris toute sa place... Je joue en mode automatique. Du coup, je suis si peu expressif que j'ai à nouveau la baraka. Mais le pognon que je gagne ne compense rien. Putain que c'est dur...

– J'imagine... Et le boulot ?

– L'ambiance est pourrie. L'esprit d'équipe n'y est plus. Tu as vu, même Ponstain fait la gueule. Il n'a pas lancé un « sans déconner » depuis perpète.

– Bon, ça, c'est plutôt une bonne nouvelle, me forçai-je à plaisanter. Et Marc ?

– Il s'investit totalement dans la résolution d'affaires qui tombent comme des mouches. Pas le temps de se poser beaucoup de questions en ce moment. Et toi ?

– J'ai commencé une thérapie avec un psy, pas loin du boulot...

Il siffla, l'air de dire que c'était bien que je me prenne en main. Encouragé, je continuai.

– J'ai découvert un univers qui m'était inconnu. L'hôpital, les malades et plein d'autres choses, résumai-je.

– Fais gaffe de ne pas prendre racine ! Bon, et tu ne te fais pas trop chier ? Je ne suis pas sûr que ce soit une très bonne idée que tu t'enfermes dans des vacances prolongées...

– En fait, j'ai rencontré des gens qui m'ont confié une petite enquête.

– Ah, punctua-t-il, l'air de dire que les ennuis allaient arriver.

– Ça m'occupe, j'ai vraiment besoin d'une activité, je t'assure.

– Toi, tu veux que je t'aide à quelque chose de pas clair...

– Écoute...

– Yoann, au lieu de te mêler d'histoires qui ne te regardent pas, tu devrais te pencher sur ton propre sort et en rester là.

– Écrase, s'il te plaît !

– Tu vois... tu démarres au quart de tour.

– Ok, vieux, laisse tomber.

– Fais pas ta tête de mule. Allez, dis-moi ce que tu veux que je fasse.

– Faut que je trouve une femme. Elle a été assassinée... probablement par des jumelles. Enfin, une des deux. Je n'ai pas de certitude, mais elle aurait vécu non loin de Rodez.

– Et tu veux l'âge du capitaine, c'est ça ?

Il s'esclaffa et sortit une arête de sa bouche.

– Je sais, j'ai pas grand-chose...

– C'est quoi la date de sa mort ?

– Je l'ignore.

– Tu te fous de ma gueule ?

– Non...

– Et comment veux-tu que je procède ? répliqua-t-il, énervé.

– En fait, j’ai bien conscience que c’est bizarre ce que je te demande, mais il est possible que sa mort ait été diagnostiquée naturelle et qu’en fait elle ait été assassinée. Le crime parfait, tu vois.

– Bon, une fois de plus, un truc qui ressemble à rien... T’es au courant que si elle est classée « mort naturelle » elle ne sera pas dans le fichier du TAJ* ?

– Je sais bien.

Bixente nous interrompit et posa sur la nappe deux parts d’un gâteau basque maison. Christian déclina pour un café et je m’empressai de garder les deux parts.

– Alors, je fais comment ? insista-t-il en soufflant.

– Tu consultes le TAJ et tu rentres la région, en espérant qu’il y a eu présomption d’atteinte volontaire à la vie avant que l’affaire ne soit classée... Un cas non résolu avec des jumelles qui auraient été suspectées, des jumelles impliquées dans un rapport, ça ne devrait pas courir les rues, insistai-je.

Je pris la décision de ne pas évoquer tout de suite le médecin Henri de Boissière à Onet-le-Château car je ne savais pas comment relier cette affaire à celle de la femme assassinée et j’avais peur que ces différentes données n’éloignent Christian du but. Nul doute qu’avec sa paresse légendaire, il aurait choisi d’investiguer sur l’aspect tangible, nom, profession, lieu, plutôt que sur une morte dont je n’avais même pas le patronyme.

– Franchement...

– Merci, c’est cool, le coupai-je.

– Et d’après toi, je remonte sur combien d’années ?

– Entre la présomption d’homicide et la décision de la justice, on a généralement un an. Donc, si tu cherches sur deux ans, on est tranquilles. Si les faits sont antérieurs, il n’y aura plus de trace administrative et on sera marron.

– Ok... Compte sur moi. Eh, Yoann... ?

– Quoi ?

– Tes conneries et ton énergie... je râle, mais ça me fait un bien fou. Ça me manque ! Quand je pense qu'on va plus bosser ensemble...

– Arrête, putain, les collègues vont croire que tu as viré homo !

Je le quittai un sourire aux lèvres. Ce repas m'avait replongé une semaine plus tôt, à l'époque où tout allait bien. Jane vivait, alors. Sa mort était encore irréelle. Je réalisai que je n'avais pas encore pris conscience de son départ définitif.

Le lendemain, Christian me rappela.

– Du côté de Rodez et de ses environs, j'ai rien. La seule affaire non résolue où des jumelles sont impliquées est sur Paris.

– Paris ? Merde. C'est pas ça.

Note

* [Traitement des affaires juridiques.](#)

L'incapacité à remonter la moindre piste pour trouver qui était cette femme me démotivait totalement. À quoi bon poursuivre la lecture de documents qui ne présentaient pas une once de faits réels ?

Je continuais à prendre mes médicaments tous les jours avec pour point de mire mon prochain rendez-vous avec la psychiatre. Lorsque je revis le docteur Rostropovitch, je continuai de relater mon histoire en évoquant le rôle de Valentin Amerti, mon ancien voisin et meilleur ami. Notre complicité, nos quatre cents coups au lycée, le début de nos différends tandis qu'il faisait tout pour me ressembler. La compétition, son mariage avec mon ex, son entrée à la Crim, le fait qu'il avait volé le dernier écrit de mon père. Je n'omis pas de mentionner mes coups de poing.

– Pourquoi ne renouez-vous pas avec lui ? Il est la seule personne qui vous a permis de reprendre confiance en vous à la mort de votre père. En plus vous faites le même métier...

Mes épaules s'affaissèrent. Je ne me voyais pas lui expliquer combien notre département était différent de celui de la Crim.

– Comment voulez-vous que je reprenne contact avec un type qui a été capable de voler mon bien le plus précieux, la relique de mon père !

– Peut-être pouvez-vous faire l'effort de revenir vers lui.

– Ça va être difficile, répétais-je.

– Comme le disait Sénèque : « Ce n'est pas parce que les choses sont difficiles que l'on n'ose pas. C'est parce que l'on n'ose pas que les choses sont difficiles. »

– Valentin Amerti m'en veut. Je ne sais pas pourquoi. Il me voue une haine disproportionnée. D'abord, il passe son enfance à m'imiter, je le mets

dans mes confidences les plus chères, puis il me vole ce à quoi je tiens le plus. C'est insensé !

Le docteur Rostropovitch prit le temps de noter quelques lignes après que j'eus lancé ma diatribe. Puis je consacrai la suite de nos quarante-cinq minutes à l'interroger sur les troubles psychiatriques. J'avais envie de comprendre comment un adolescent qui avait toutes les difficultés du monde à communiquer pouvait être amené à décrire la vie d'une femme qu'il n'avait pas connue et à convaincre ses parents, sans rien leur dire, que celle-ci avait existé quelque part.

– Est-il possible de relater des faits qui n'ont aucun lien avec sa propre vie ? Une histoire sans rapport avec la réalité mais qui paraît vraie ?

– Au point de penser que ces faits inventés sont réels ?

– Oui.

– Il existe différentes pathologies, de la mythomanie à la schizophrénie. Cette dernière étant la plus grave puisque cela va parfois jusqu'au dédoublement de personnalité.

– Mais comment est-ce que cela arrive ? Un jour on se réveille et on est schizophrène ?

– Cela peut survenir après un long processus mais souvent, on devient schizophrène après des affections au cerveau. Une encéphalopathie, un traumatisme crânien ou même des émotions trop fortes. Un deuil, par exemple.

Elle me regarda étrangement en disant cela et je me demandai si elle n'était pas en train d'imaginer que je lui posais ces questions parce que je m'inventais un monde imaginaire... Je ne pouvais lui parler directement de Sam – qui était maintenu dans ce centre hospitalier –, et le temps de trouver un moyen de lui faire comprendre qu'il ne s'agissait pas de moi, elle avait repris.

– Cela crée une psychose où la personne reste prisonnière de son monde. Un monde qu'elle seule perçoit. C'est pourquoi il est si difficile d'entrer en

contact avec elle lorsqu'elle est atteinte de cette pathologie. Il arrive même qu'elle entende des voix. Ces voix, les hallucinations conjointes, tout lui paraît aussi réel que la vraie vie. Au point que souvent ces personnes répondent plus volontiers à des propos qu'elles entendent dans leur tête qu'à nos questions.

– Ce n'est pas de moi qu'il s'agit, bafouillai-je aussitôt pour la rassurer.

– Bien entendu, répondit-elle en souriant.

Et comme la fois précédente, je me sentis incarner l'idiot de service.

– C'est le fils de ma compagne, Nathan, précisai-je pour ne pas évoquer le cas de Sam.

– Quel âge a-t-il ? dit-elle en prenant des notes.

– Bientôt sept ans.

– Vous vous entendez bien avec lui ?

– Oui, c'est assez incroyable, nous avons la même passion pour les insectes et les araignées. Il a lui aussi perdu son père. Nous nous ressemblons tant que parfois, en l'observant, j'ai le sentiment que c'est de moi qu'il s'agit lorsque j'étais petit.

– Intéressant. Et que lui arrive-t-il ?

– Il est... médium... enfin, il entend des voix... qui lui disent des choses... qui semblent réelles.

Je m'embourbais en voulant me justifier.

– Un exemple ?

– C'est lui qui m'a dit que Valentin Amerti m'avait volé le dernier mot de mon père. Il m'a précisé également que la personne qui a tué mon père était « une dame pas loin de moi », donc ma mère. Ça paraît complètement dingue, je sais, mais c'est... réel..., dis-je en réalisant l'invraisemblance de mes propos. Vous me prenez pour un fou, non ?

– Vous avez conscience que tous les exemples que vous me citez ramènent à une situation où vous êtes la victime ? dit-elle sans répondre à ma question.

– Je... non.

– Si, affirma-t-elle en hochant la tête et en pinçant les lèvres, comme si elle était arrivée à une grande conclusion. Prenez-vous toujours vos médicaments ?

– Oui.

– C'est bien. Nous verrons dans quelque temps s'il faut augmenter la dose ou pas. Que diriez-vous que l'on se voie deux fois par semaine, j'ai un créneau qui vient de se libérer...

– Ah bon. Vous croyez que c'est nécessaire ?

– Hmm, dit-elle en hochant la tête. Je vous laisse fixer les rendez-vous avec mon assistante. À très bientôt.

Elle se leva et me serra la main.

*

Le docteur Rostropovitch prit son calepin et écrivit à la suite des précédentes notes :

« Délire de persécution qui se confirme. Son meilleur ami le copie, lui vole un document appartenant à son père, puis le brûle. Il entend des voix, a des hallucinations. Plus inquiétant, son identification à un enfant de sept ans qui a lui aussi perdu son père et a pour passion les insectes. Cet enfant lui confirmerait ses délires. Sérieuse suspicion de schizophrénie. Proposition de deux rendez-vous par semaine pour surveiller son état avant d'envisager un suivi plus adapté. »

Je fus tenté d'appeler Christian pour lui demander d'effectuer une nouvelle recherche en tenant compte des données relatives à Henri de Boissière, mais je décidai de poursuivre la lecture du cahier de Sam, en espérant glaner d'autres informations.

17 novembre

L'homme vigoureux et plein de promesses avant. Débarrassé pas arrivé de l'accident j'ai séparé la cause mortelle

Je relus les paragraphes précédents et constatai qu'on avait à nouveau une alternance des histoires. L'homme vigoureux était-il son mari ? De quel accident parlait-elle ? De celui qui avait provoqué sa mort ?

18 novembre

Pas d'enfant trop douloureux la vie est une loterie et le bonheur familial à gagner plus tard

La femme en question – il s'agissait bien d'une femme, j'en avais désormais la certitude – n'avait pas eu d'enfant.

19 novembre

Terrible ce je viens de comprendre concernant les jumelles...

Il m'avait fallu plusieurs jours avant d'interpréter qu'il s'agissait de jumelles alors que c'était noté ici. Cela me rassura. J'étais sur la bonne voie. Je décidai de ne plus me perdre en conjectures avant d'avoir fini de lire ces écrits. J'allais gagner du temps. Je notai deux questions qui me vinrent : qu'avait-elle découvert au sujet de ces jumelles ? Quel lien existait-il entre ces trois femmes ? avant de continuer la lecture.

23 novembre

La douleur au ventre du père est hernie à la dorsale

J'en étais arrivé à la phrase censée avoir prouvé au père de Sam que cette femme « demeurait » quelque part. Avidé de plus d'informations, je tournai les pages pour constater avec stupéfaction que la « communication » s'arrêtait là. Brusquement. Pourquoi ? Ça ne pouvait pas s'achever ainsi. Existait-il un autre cahier ? Il fallait que je questionne Philippe et Jeanine Josselain.

19 h 40. Malgré un déjeuner copieux et la perspective d'un dîner avec Alisha et Nathan, je pris le temps d'ouvrir le frigo et de jeter trois tranches de saucisson sur un bout de pain.

Tandis qu'Alisha conduisait, je me perdis dans mes pensées. De quelle famille s'agissait-il ? J'avais un nom, une profession, un lieu. En donnant ces informations à Christian, il allait pouvoir affiner les recherches.

Nous entrâmes dans un restaurant japonais. Je commandai des brochettes de poulet et des sashimis au saumon et sortis appeler mon collègue. Je lui précisai que notre victime avait probablement un lien avec un certain Henri de Boissière, médecin à Onet-le-Château. L'homme était décédé. Et

j'insistai sur le fait que la mort de la femme avait un rapport avec des jumelles mais que j'ignorais le lien entre elles trois.

Mon binôme – que je persistais à appeler ainsi alors que nous n'étions plus dans le même groupe – proposa de m'envoyer tout ce qu'il trouverait, par mail, dès qu'il aurait un moment de libre.

– Il va falloir patienter parce qu'on croule sous les urgences, ajouta-t-il. Et puis si elle est morte, quelques jours de plus ou de moins ne changeront rien, renchérit-il.

Une boule se mit à m'appuyer sur le plexus – c'en était même douloureux – mais je me gardai de lui dire que mon intuition m'incitait à aller vite. Pour Christian, la pression était génératrice de plus de lenteur encore.

Trois jours filèrent sans que je reçoive de ses nouvelles. Mon deuxième rendez-vous de la semaine avec le docteur Rostropovitch se présenta.

Elle me demanda si j'avais revu ma mère ainsi que mon ami Valentin Amerti. Elle parut satisfaite de ma dénégation. Je lui précisai que je lisais pour m'occuper et passais du temps auprès de Nathan, le fils d'Alisha. Elle m'interrogea pour obtenir des détails puis, comme j'éludais, elle souhaita que je lui décrive mes journées entre nos deux rendez-vous. Je lui évoquai les petits changements que j'avais perçus. Le fait que j'avais du mal à dormir et ces angoisses qui pointaient en début et fin de journée.

– Cela peut arriver lors d'un processus de « nettoyage » de votre subconscient, dit-elle. Je vais vous donner quelque chose qui va vous aider.

– Le fait que l'on parle m'empêcherait de dormir ?

– Bien sûr. Quelles sont les pensées qui vous détournent du sommeil ?

– Je n'en sais rien, une sorte d'angoisse.

– C'est lié à votre état. Je vais vous prescrire un anxiolytique.

– Je ne veux rien pour dormir, je suis contre ces choses-là, après on ne peut plus s'en passer.

– Ce n'est pas un somnifère, rassurez-vous. C'est juste un relaxant.

En sortant de l'hôpital, je jetai un coup d'œil à ma montre : 18 h 30. Jeanine et son comptable de mari devaient probablement se trouver chez eux. Je décidai de m'y rendre, espérant que Sam avait continué à écrire sur un autre cahier.

Même s'ils s'enthousiasmèrent de ma visite surprise, les parents de Sam présentaient une lassitude encore plus grande que la dernière fois. Avant d'en venir à l'objet de ma venue, je m'enquis de leur fils.

– Il est catatonique, c'est un zombie, confessa le père.

– Ne dis pas une chose pareille, protesta Jeanine.

– Et comment tu appelles quelqu'un qui est prostré, qui ne nous regarde pas et qui ne quitte plus son lit ?

– Que s'est-il passé ?

– On n'en sait rien ! répondit la mère.

– Bien sûr que si, on sait. Sam est sous camisole chimique.

– C'est-à-dire ?

– Sam est un enfant différent. Il n'a pas choisi de ne pas parler. Un enfant avec un trouble du spectre autistique a du mal à se développer normalement. Ceux qui l'ont diagnostiqué alors qu'il avait onze ans ont été très clairs à ce sujet. C'est un trouble neurologique d'origine génétique. Il a des difficultés avec tout ce qui touche à la communication, la socialisation et l'imagination.

– Mais pourquoi tu ressasses ce que les médecins nous ont dit il y a des années ? s'insurgea sa femme.

– Parce que ceux qui ont enfermé Sam dans ce centre hospitalier ne le savent pas. Disons plutôt qu'ils ne partagent pas ce point de vue. Pour eux, son attitude a une origine psychiatrique. Et depuis qu'ils ont lu ce que Sam avait écrit, c'est pire. C'est comme une confirmation : Sam est dérangé, fou,

psychotique. Ils l'ont mis sous neuroleptique, voilà ce qu'il y a comme problème. Pour supprimer ses délires. Sauf que notre fils ne délire pas !

– Vous leur avez dit ? demandai-je.

– Ce que nous pensons ne compte pas. C'est affligeant, mais c'est comme ça, reprit Philippe.

– Vous avez lu les documents que nous vous avons confiés ? enchaîna la mère.

– Bien sûr. C'est troublant, très, très troublant. Je vais être sincère avec vous. Cette femme paraît avoir existé, mais c'est tellement confus. Je ne sais toujours pas de qui il s'agit, c'est ennuyeux. J'ai peur de n'avoir pas assez d'éléments pour mener une enquête sérieuse.

– Ah bon..., soupira Jeanine.

– Sam a continué à écrire ?

– Tout est entre vos mains...

– Vous n'avez pas d'autres cahiers ?

– Non.

– C'est là que ça ne colle pas. Si cette histoire est vraie, pourquoi elle s'est arrêtée ? Admettons que cette femme ait existé, qu'elle soit morte assassinée, et qu'elle utilise votre fils pour attirer l'attention afin que le coupable soit confondu...

– Oui..., dit le père.

– C'est déjà un gros morceau à avaler, vous en avez conscience ?

– Oui.

– Eh bien dans ce cas, pourquoi se priverait-elle de donner des informations alors qu'elle semble avoir compris laquelle des jumelles est responsable de sa mort ? Ça n'a pas de sens...

Il y eut un silence que Jeanine rompit.

– Il est évident que cette femme assassinée n'a jamais souhaité que les écrits nocturnes de notre fils cessent...

– Que voulez-vous dire ?

– Depuis que Sam est interné, le contact entre cette femme et lui a été coupé. Chimiquement coupé, ajouta-t-elle. Il n’a plus jamais écrit.

Philippe et Jeanine m’expliquèrent que la communication s’était interrompue depuis que leur fils était sous neuroleptique. Il n’était littéralement « plus là ». Les parents avaient souhaité un arrêt du traitement, mais on leur avait fait comprendre qu’on ne leur demandait pas leur avis.

– On a insisté, on n’a jamais cessé d’insister, ajouta la mère. On nous a répondu : « Les doses sont infimes, c’est comme s’il ne prenait rien. » On a demandé : « Mais alors pourquoi il les prend, si ça ne sert à rien ? » On nous a rétorqué : « C’est mieux pour lui, il en a besoin. Ses délires le perturbent, il faut que ça s’arrête, sinon il va mettre sa vie en danger... »

– Leur argument final est celui-ci, intervint le père : « Nous sommes mieux placés que vous pour savoir ce qui est bien pour lui. » Comme si les parents ne savaient pas ce qui était bien pour leur fils et qu’ils ne comptaient plus... On connaît notre enfant mieux que quiconque, tout de même.

Ils n’avaient plus voix au chapitre. Ils étaient dépossédés de leur enfant. C’était inimaginable.

– Depuis quelque temps, nous savons qu’ils lui donnent un autre médicament parce que maintenant, il dort sans arrêt.

– Vous en êtes sûrs ?

– Une infirmière du service nous l’a dit. Elle s’appelle Sophie. Elle ne supporte pas ce qu’on fait aux patients. Elle nous a montré tout un tas de personnes qui ne devraient pas être là. Il faut que vous la rencontriez...

– Pourquoi pas. Comment ont-ils justifié la prescription de ce nouveau traitement ?

– Les rares moments où Sam n’était pas sous influence du neuroleptique, en fin de journée, il devenait très agressif envers le personnel soignant. Il n’a jamais vraiment su s’exprimer, alors comment peut-il montrer son désaccord autrement qu’avec des gestes brutaux ?

– Vous pensez qu’il est conscient de ce qui lui arrive ?

– Oui. Il sait qu’on est en train d’éteindre toute sa volonté. Il ne comprend pas comment ni pourquoi, mais c’est insupportable pour lui. C’est d’ailleurs ce qui prouve qu’il n’est pas fou. Maintenant, il n’est plus agressif, ça c’est sûr, mais il n’est plus là non plus.

Je n'avais plus goût à rien. Même l'envie de faire l'amour m'avait quitté – signe s'il en était que j'allais mal. Alisha ne faisait pas de commentaires mais je voyais bien qu'elle s'inquiétait. Plus je m'ennuyais, plus je mangeais. Le désir de lui plaire s'était comme émoussé, je me lassais de tout.

Le travail me manquait, l'équipe de la brigade me manquait, même mes accès de colère me manquaient. Une vie lisse, sans intérêt. Ne pas avoir vu ma mère depuis longtemps me faisait également cruellement défaut et j'en vins à me haïr pour cette pensée. À l'instant où je songeais à elle, son visage apparut sur mon téléphone, indiquant qu'elle m'appelait. La preuve, une fois de plus, que nous étions connectés. C'était une sorcière ! Cela me mit en rage et je décidai de ne pas répondre. Elle laissa un message, que j'écoutai : « Bonjour, Yoann, appelle-moi, nous devons parler. J'ai des choses à te confier. »

Il n'y avait plus rien à dire. J'avais besoin de temps pour digérer le fait qu'elle avait tué mon père. En outre, la psy avait bien insisté sur l'importance de ne la revoir sous aucun prétexte. Ma mère était finalement la seule à faire renaître un peu d'énergie en moi, par cette colère qui sourdait dès qu'elle approchait. Que de contradictions...

Je crois aussi que la vie me semblait bien monotone parce que j'attendais l'appel de Christian. J'avais hâte d'être délivré de ce terrible suspense. Allait-il trouver dans les fichiers du TAJ une femme décédée qui avait vécu près d'Onet-le-Château ? Qu'il ne me rappelle pas m'incitait à croire qu'il avait fait chou blanc.

Je savais que si je l'interrogeais à nouveau, il m'enverrait balader en me reprochant de lui mettre la pression. Si Jane vivait encore, je lui aurais demandé d'intercéder en ma faveur, mais le Moineau était mort.

Je revis la psychiatre et lui parlai de ma mère ainsi que de son message, laissé la veille.

– Vous avez la certitude que votre mère a tué votre père. Et si vous vous trompiez ?

– Elle me l'a dit. Textuellement. Je ne l'ai pas inventé !

– Qu'est-ce que vous avez décidé, vous allez la dénoncer ?

– Non. Il y a prescription des faits, ça ne servirait à rien.

– Alors, réfléchissez bien : lorsqu'elle avoue, que se passe-t-il en vous, vous ressentez quoi ?

– Je ne peux pas dire que j'aie été surpris, cela faisait des années que cette éventualité s'imposait à moi. En même temps, c'était comme si la vie m'avait trahi, abandonné une deuxième fois. J'ai cru mourir.

– C'est normal. La disparition de votre père est à la base de tout. En élucidant le secret de sa mort, vous avez pris le risque d'annihiler la raison pour laquelle vous êtes devenu policier. Toute votre vie repose sur cette quête. Qui sait ce que va devenir votre motivation professionnelle maintenant que vous avez le coupable. Vous y avez pensé ?

Elle avait raison. Ce drame avait façonné mon existence, créé des frustrations – l'abandon de ma passion pour la nature – et motivé tous mes actes pour un jour arriver à trouver le meurtrier de mon père. Je ne l'avais jamais formulé ainsi, aussi clairement, mais c'était finalement ce à quoi servait un psy : comprendre ses motivations profondes, cachées, enlever la tonne de mouchoirs que l'on avait posés, jour après jour, année après année, sur le drame de sa vie. Et depuis que je connaissais le coupable du meurtre de mon père, je devais bien admettre que j'avais cessé officiellement de travailler.

*

Le docteur Rostropovitch écrivit à la suite de ses notes :

« La position de victime dans laquelle le patient se complaît lui fait considérer sa mère comme étant responsable de la mort de son père. Ai tenté de détourner ses convictions pour éviter qu'il ne s'en prenne à elle. Calme relatif grâce aux médicaments. Probablement capable de faire du tort à autrui ou à lui-même. À surveiller. »

*

Je sortis de l'entretien rasséréiné. Une certaine douceur m'envahissait, le sentiment de vivre un repos bien mérité.

Alisha m'appela sur mon portable. Elle avait récolté des informations qu'elle voulait partager. Je la soupçonnais de chercher différents moyens de me maintenir dans l'action. Nous nous retrouvâmes chez elle une heure plus tard.

Nathan sortit de la voiture de sa mère en un bond et me sauta au cou.

– J'aime bien quand tu es là, me chuchota le gamin à l'oreille.

Cela me toucha et j'en vins à espérer une de ses phrases énigmatiques. Comme rien ne venait, je lui demandai s'il avait quelque chose de spécial à me dire. Il me scruta attentivement en silence.

– Tu sais, les choses que tu entends dans ta tête, crus-je bon d'ajouter.

– C'est pas le moment, s'écria-t-il en s'éloignant rapidement vers son araignée.

Je n'étais qu'un brin de paille qui ballottait au gré du vent sur l'océan déchaîné de la vie.

Alisha me libéra de mes réflexions en m’embrassant sur la bouche. Cela me fit un drôle d’effet. L’impression que je n’habitais plus mon corps. Ce baiser aurait dû m’inciter à l’enlacer, au lieu de quoi Alisha m’apparaissait comme une étrangère. Que se passait-il en moi ?

– Alors, écoute ça, dit-elle. Certaines personnes sont autistes, d’autres sont psychotiques, bipolaires ou schizophrènes. Les malchanceux peuvent être tout cela à la fois. C’est terrible, mais une pathologie n’empêche pas les autres. J’ai trouvé pas mal d’infos sur les autistes, et notamment un article d’un neuropsychiatre. On croit par exemple que les enfants atteints d’autisme ne nous regardent pas parce qu’ils ne soutiennent pas le regard. On pense que ça les effraye. Ils font des mouvements, évitent de nous fixer... Mais en fait, certains d’entre eux ont une hypermémoire. Leur perception des autres est étrange, elle n’est pas partageable. Ils voient des détails qui nous sont invisibles. Parce qu’ils sont hors norme, ils discernent des choses que nous appréhendons moins bien qu’eux, ou autrement.

Elle me relata l’histoire d’un enfant atteint d’autisme qui se rendait quotidiennement dans un hôpital de jour. Dès qu’il arrivait, il se frappait les oreilles avec tous les objets à sa portée. Tout le monde estimait que cela relevait de ses stéréotypies, une gestuelle automatique qui rassurait l’enfant. Finalement, le toit du bâtiment s’était écroulé le mois suivant, rongé par les termites. Le gamin les entendait et ça le rendait fou.

En Suisse et au Canada, on apprenait aux psychologues à établir une relation avec le patient plutôt que de lui coller une étiquette. Un enfant atteint d’autisme ne comprenait pas les attitudes des personnes parce que quelque chose l’empêchait de développer son empathie naturellement : il était incapable de se décentrer de lui-même pour se représenter le monde d’un autre.

Emportée par son enthousiasme, elle continua en me présentant les écrits d’un psychologue clinicien. Comment différencier les voix qu’entendait un schizophrène d’un médium qui recevait des messages de l’au-delà ? Dans le

cas d'une schizophrénie, les délires n'étaient pas structurés, on constatait des invraisemblances et la personne finissait par s'exclure de la vie en société. Dans le deuxième cas, il ne s'agissait pas d'une pathologie mais d'une aptitude. Malgré ses perceptions, la personne restait psychologiquement saine et parfaitement intégrée dans la société. Un mari, des enfants, un métier. Il existait tant de cas que ces expériences représentaient une réalité statistique. Adhérer sans recul n'était pas souhaitable, mais tout nier en bloc n'était pas la solution. Il fallait aider la personne à communiquer et à entrer dans la « normalité ». La difficulté venait du fait que ces phénomènes étaient difficiles à mesurer car non reproductibles. Et comme nous vivions dans un contexte où ce genre de perceptions étaient classées d'emblée comme le signe d'une pathologie... cela n'incitait pas les témoins de ces phénomènes à les partager. Par ailleurs, cela expliquait pourquoi tant de médiums étaient enfermés dans des hôpitaux psychiatriques.

– Le problème de Sam est qu'il est atteint d'autisme. Il n'est pas outillé pour la vie en société. Donc l'un des critères – la socialisation – qui permet de déterminer s'il souffre de troubles psychiatriques ou s'il est médium est absent. Il ne peut pas s'intégrer normalement parmi nous. Et comme il perçoit des choses inenvisageables pour la science, si les médecins ne cherchent pas à creuser la question, il est logique qu'ils le placent en institut. Du coup, si Sam est médium, on est en train de lui donner un traitement pour une pathologie dont il n'est pas atteint, conclut-elle.

Plus les jours passaient et plus j'avais de difficulté à me concentrer. À mon avis, les dégâts collatéraux d'une absence d'activité. Je pris mon bloc-notes pour y inscrire les éléments qui me venaient à l'esprit et éviter de les oublier.

– Récupérer les informations que possède Christian en espérant pouvoir remonter une piste.

– Prouver que Sam n'est pas fou en démontrant que cette femme a existé un jour, quelque part.

– Prouver qu'elle a été assassinée.

– Trouver les jumelles afin de déterminer qui est la coupable.

– Si besoin de nouveaux éléments, faire sortir Sam de l'hôpital pour qu'il cesse de prendre ses médicaments et puisse écrire avec la « main » de cette femme décédée.

Je ne pus m'empêcher de sourire en imaginant le docteur Rostropovitch en train de lire ce que je venais de noter. Elle me ferait interner aux côtés de Sam à l'hôpital en un claquement de doigts.

Mon téléphone sonna et je sursautai lorsque je découvris le visage de Christian sur mon écran. Enfin, j'allais savoir.

– Salut, vieux. Alors, c'est relax les vacances ?

– Parle pour toi, ça fait cinq jours que j'attends tes infos...

– Bon. J'ai pas grand-chose à te dire de plus que la dernière fois.

– Vas-y, annonce toujours.

– Une mort suspecte du côté d’Onet-le-Château, j’ai pas. Lorsque j’élargis à Rodez, à la préfecture ou à la région de l’Aveyron, j’ai des choses en cours, mais rien en rapport avec des jumelles.

– C’est impossible qu’il n’y ait rien ! soufflai-je.

Se pouvait-il que le lien avec les jumelles soit une fausse piste ?

– Je te redis la même chose que l’autre fois, la seule affaire qui répond à ce critère est à Paris. On a cru qu’il y avait présomption d’atteinte volontaire à la vie. Les filles de la victime, des jumelles, ont été suspectées, mais l’affaire est quasiment classée, faute d’éléments à charge.

– Bon, laisse tomber, le lieu ne correspond pas, et en plus ma victime n’a pas eu d’enfant.

– Son nom est Claude Hardant, ajouta-t-il pour montrer qu’il avait mené ses investigations jusqu’au bout.

– Claude Hardant ! En plus c’est un homme ! Je cherche une femme. Toute cette affaire est bidon, il faut que je me rende à l’évidence.

– Non, c’est une femme.

Mais oui, son prénom était mixte ! Les mots employés par Christian faisaient écho à certains écrits de Sam. Je les consultai. Dans mon prénom on entend pas la fille.

– Tu dis plus rien, c’est pas bon ? questionna mon collègue.

– Si, parvins-je à répondre alors qu’une émotion étrange m’envahissait. Il y a peut-être quelque chose. Qu’est-ce que tu as d’autre ?

– En l’état, j’ai pas beaucoup plus. La femme en question est morte à Paris, 14^e arrondissement...

Mes mains tremblaient d’excitation. L’affaire dépendait de notre district.

– Le 14^e, c’est chez nous. Me dis pas que la Crim est en charge du dossier...

– Non, non. C’est nous, troisième DPJ, puisque la victime est décédée dans le 14^e, récita-t-il.

– Quel groupe ?

– Attends, j’ai pas regardé... L’affaire dépend... du capitaine Laurent Richet.

– Elle est bien bonne...

– Quoi ?

– C’est le groupe auquel on m’a affecté et où j’ai décréto que j’irais pas.

– Quelque chose me dit que tu vas changer d’avis et t’y pointer... C’est génial. Pour une fois que tu ne vas pas avoir besoin de gruger pour bosser... T’as plus qu’à revenir...

– Ouais. Faut voir..., répondis-je avec beaucoup de mauvaise foi.

– Bon, si tu passes, préviens-moi, qu’on déjeune ensemble.

– Ok. Merci, Christian, merci beaucoup.

En raccrochant, une certitude m’envahit. Sam n’était pas fou, il n’était pas fou, pas fou du tout. Cette phrase tournait dans mon cerveau telle une litanie. La victime s’appelait Claude Hardant et j’avais le sentiment de retrouver une vieille amie. J’avais mangé mon pain noir sur cette affaire. Grâce à cette nouvelle piste, tout allait s’accélérer.

Pourtant une question de taille, subsistait. Sam évoquait un « Monsieur de Bois sire », médecin, propriétaire d’un château, et il existait un M. de Boissière, médecin à Onet-le-Château. L’adolescent parlait d’une femme dont le prénom était mixte et qui avait été assassinée par des jumelles, et il existait une femme prénommée Claude, tuée par des jumelles. La conjonction des faits était inattaquable. Restait à comprendre quel lien reliait Boissière à Claude Hardant. Ce qui reliait Onet-le-Château à Paris 14^e. Et pourquoi elle prétendait ne pas avoir d’enfant alors que – si ma victime et celle de Christian étaient la même – elle en avait deux.

Je me levai et une pensée s’imposa. Une faille dans le processus. Le lien était sans aucun doute la télévision. Sam avait entendu parler de cette histoire aux informations et son hyper-mémoire la restituait par petits bouts. C’était aussi simple que ça. Le seul moyen de prouver que ce contact avec

l'au-delà existait était de vérifier si une information présente dans le cahier demeurait inconnue des enquêteurs et des journalistes. Je devais mener des recherches, rapidement.

Onze heures. La faim me tenaillait, je décidai de déjeuner et de rejoindre le troisième DPJ dans la foulée. Je ne pouvais attendre. D'après les indications données par Christian, les jours avant que l'affaire ne soit classée étaient peut-être comptés.

Je garai ma voiture dans le parking souterrain de la brigade à midi trente. L'heure idéale. J'allais croiser le troupeau avant qu'il ne parte se sustenter et j'aurais ensuite le champ libre pour consulter à loisir les documents liés à l'affaire.

J'entrai dans le bureau du capitaine Laurent Richet et lui souris. Il paraissait un document et ne perçut pas ma présence.

– Hello la compagnie, lançai-je.

– Yoann ! Comment vas-tu ? Toujours en congé, tu reviens bientôt ? demanda-t-il.

– Je ne sais pas. Peut-être dans quelques jours. Justement, je voulais voir avec toi les affaires en cours. Pour me remettre dans le bain...

– Excellente idée. C'est la pile qui est là. Mon dernier rapport est glissé dans la page de garde de chaque dossier. Quand tu auras repris le boulot et que tu consulteras mes fiches, je compte sur toi pour tout remettre en place. J'aime bien les choses carrées et je ne supporte pas de ne pas trouver instantanément ce que je cherche.

– Ok.

Il m'énervait déjà.

– D'ailleurs, la première fois, je préférerais être présent pour te montrer comment fonctionne notre groupe. Il y a des règles simples...

– Ça ne doit pas être compliqué. Montre-moi et je me débrouillerai.

– Tu m'excuses, mais là je vais déjeuner.

– Tu es en train de me dire que je suis venu pour rien... ?

– Au contraire, viens avec nous, on va chez Jacky, à l'angle !

– Pas faim.

Il plissa les sourcils, l'air de penser : « On m'avait prévenu... » Ce qu'il se disait de mon caractère de Basque mal dégrossi me revint et je décidai d'arrêter de jouer au con.

– Tu sais, Laurent, ce n'est pas de la mauvaise volonté. Avec tout ce qui s'est passé, je ne suis pas dans mon assiette. Tu me montres comment tu procèdes, moi je bosse un peu tranquille, au calme, j'en ai vraiment besoin, et je vous retrouve pour le café.

– Ça marche, me dit-il en me tapant dans le dos.

Finalement, il n'était pas si obtus que ça. Et je dus admettre en mon for intérieur que si Ponstain était le roi en matière administrative, Richet était un cran au-dessus concernant la rigueur avec laquelle il menait ses enquêtes. Il avait créé un système informatique qui à chaque nouvelle information impliquait de poser une question. Par exemple, lors d'un homicide, dès qu'on intégrait une donnée sur une personne en lien avec l'affaire, une bulle intitulée LAMA s'ouvrait automatiquement, qui posait les questions suivantes : « Lien ? Alibi ? Mobile ? Attitude ? » Ainsi, rien n'était laissé au hasard.

Une fois qu'ils furent tous partis, je parcourus la pile des dossiers en cherchant celui de Claude Hardant. Il n'y était pas. Je levai le nez en essayant d'imaginer où un type aussi rigoureux aurait pu ranger les affaires classées ou en passe de l'être.

Une armoire derrière son siège abritait quantité de chemises de couleurs différentes. Je consultai les noms rapidement, en me disant que Christian avait finalement dû se tromper concernant le groupe en charge de l'affaire. Et tout à coup, il fut devant mes yeux : « Claude Simac, née Hardant », écrit en noir sur une chemise jaune. Soulignés au feutre orange, les mots : « À classer par le juge, faute d'éléments ».

Je le saisis, ouvris la porte du bureau et jetai un œil. Personne dans le couloir. Je me glissai à l'extérieur et entrai dans la salle de réunion. Face à la photocopieuse, je composai le code de mon ancien groupe et commençai les copies. Au tiers du dossier, du bruit me parvint de la pièce adjacente et je décidai de m'en tenir là. Je replaçai la chemise à sa place et sortis, plein d'entrain, rejoindre ma future nouvelle équipe.

Nous échangeâmes des banalités et je concède n'avoir pas écouté grand-chose, trop impatient de consulter le dossier. Je ne sais plus quel prétexte j'invoquai pour filer chez moi, à Gentilly.

Sur la grande table du salon, j'étais les documents, photos et procès-verbaux de l'enquête. Les LAMA de Claude Hardant présentaient une liste de témoins d'une pauvreté déconcertante. Un paragraphe indiquait que les parents ainsi que Francine et Marthe, les sœurs de la victime, étaient décédés. L'aînée d'un cancer à l'âge de trente-huit ans, la plus jeune d'un accident de la route. Ça collait parfaitement. La victime était bien la cadette de trois filles. Ses sœurs n'étaient pas mariées et n'avaient pas eu d'enfants. De l'entourage familial de Claude ne restaient que trois personnes : Michel, le mari, Louise et Ninon, ses filles, des jumelles.

Je repris les écrits de Sam. Quels éléments m'avaient fait penser qu'elle n'avait pas eu de descendance ?

Pas d'enfant trop douloureux la vie est une loterie et le bonheur familial à gagner plus tard

La phrase annonçait « pas d'enfant » et j'en étais resté là. J'avais occulté « le bonheur familial... plus tard » qui pouvait exprimer des enfants à venir. Je me massai le cuir chevelu avec perplexité. Était-ce moi qui faisais tenir debout ces éléments de manière factice ou suivais-je une vraie piste ? Je n'en savais rien. Je me plongeai à nouveau dans le dossier du capitaine Richet.

– Michel Simac

Lien : Époux. Ils étaient séparés, en passe de divorcer.

Alibi : Oui. Avait déménagé, ne vivait plus sous le même toit que sa femme. Nombreux voisins attestent sa présence chez lui la veille et le jour du décès de sa femme.

Mobile : Oui. Perdait le bénéfice de l'héritage après le divorce en cours (non prononcé).

Attitude : Serein mais tout de même affecté. Semble cacher quelque chose au sujet de ses filles. On dirait qu'il les soupçonne ou qu'il les protège...

– Louise Simac

Lien : Fille du couple. 1^{re} jumelle.

Alibi : Non / oui (pour une des deux, cf. suite du dossier).

Mobile : En premier lieu non, mais le projet du nouveau testament de la mère montre que si : il semble qu'elle allait perdre le bénéfice de l'héritage.

Attitude : Intelligente. Renvoie les torts sur l'autre jumelle.

– Ninon Simac

Lien : Fille du couple. 2^e jumelle.

Alibi : Non / oui (pour une des deux, cf. suite du dossier).

Mobile : En premier lieu non, mais le projet du nouveau testament de la mère montre que si : il semble qu'elle allait perdre le bénéfice de l'héritage.

Attitude : Intelligente. Renvoie les torts sur l'autre jumelle.

Il existait deux testaments. Un, datant de cinq ans, déposé chez son notaire. Et un second, plus récent, qui n'était qu'un projet, trouvé par la police dans les papiers personnels de Claude Hardant. Je saisis la copie du

document en question. Il s'agissait d'une lettre manuscrite, authentifiée comme rédigée par la victime. Mon pouls s'accéléra. Car instantanément, je reconnus l'écriture de la femme du cahier de Sam. C'était incroyable...

Première possibilité, Claude Hardant avait écrit ces lignes décousues de son vivant, les Josselain se les étaient appropriées et me faisaient croire que leur fils en était l'auteur. Dans quel but ? Deuxième hypothèse, le jeune homme « prêtait » réellement sa main à la vieille femme décédée.

Ces questions m'éloignaient de l'enquête. Je devais cesser de me demander si on me flouait, et tant pis si je passais pour un naïf de premier ordre.

Je me replongeai dans le testament. Il était question de deux sortes de biens : neuf lingots d'or estimés à quatre cent cinq mille euros au cours actuel de l'or et un bien immobilier, un appartement du 14^e arrondissement de Paris estimé à quatre cent quatre-vingt mille euros.

Intéressant. La vieille femme était riche. Un vrai mobile de meurtre.

Plus je découvrais les éléments du dossier, plus les phrases sibyllines de Claude-Sam se corrélaient aux faits. Le long paragraphe du 12 novembre notait :

Quinze ans Monsieur de Bois sire, douce de toute. Il propriétaire château médecin hôpital le trésor. Pas d'enfant appartement capital, capital, capital, et dix lingots d'or. Le bureau dans son ventre les billets, trop de billets, jamais touché*

La probabilité pour qu'une personne lambda possède des lingots d'or était faible. Et même si le testament en dénombrait neuf au lieu de dix, je décidai sur-le-champ de faire confiance aux écrits de Sam. Claude Hardant avait visiblement vendu un lingot, information que j'étais seul à connaître. Cette affaire me faisait un effet étrange, puisque j'en découvrais la teneur tout en connaissant quelques-uns des points essentiels.

Dans le dernier document que j'avais photocopié, le capitaine avait souligné une phrase du testament : « Malheureusement, il n'y aura rien pour L.N. » À côté du « L », Laurent Richet avait noté : « Louise » et au-dessous du « N » : « Ninon », ajoutant en marge le commentaire suivant : « Mobile du crime ». La mère souhaitait déshériter ses filles. Qu'avaient-elles fait pour mériter pareil sort ?

*

Le capitaine Laurent Richet entra dans le bureau du commandant Bernard Ponstain et se planta devant lui.

– Je peux te déranger deux minutes ? C'est au sujet de Clivel...

– Oui, assieds-toi.

– D'après ce qu'il m'a dit, il va bientôt reprendre du service et sincèrement, avec tout ce que j'ai entendu sur lui, si tu as des conseils pour le gérer, je prends.

– Tu vas voir, c'est un mec super mais c'est une tête de mule. Il agit comme s'il était son propre patron, donc il ne vaut mieux pas que tu joues la hiérarchie. C'est un type entier, c'est son bon côté. Il va jusqu'au bout de tout, quitte à dépasser les limites. C'est ce que la direction lui reproche.

– Bon...

– Je te conseille de montrer tout de suite qui est le patron pour qu'il n'ait pas envie de te bouffer sur la tête et en même temps de lui lâcher la bride pour qu'il ait l'impression de maîtriser ses enquêtes.

À la mine perplexe de Laurent Richet, Bernard Ponstain ajouta :

– Je sais, c'est pas évident.

Je glanai quelques éléments de plus en consultant les derniers documents en ma possession. Claude Simac, née Hardant, avait été incinérée, selon ses souhaits, comme stipulé dans le testament déposé chez son notaire. Une mauvaise nouvelle. Il demeurait désormais impossible de faire un complément d'analyse. Pourtant, une autopsie avait été pratiquée car on ignorait ce qui avait provoqué sa mort. Aucun des trois membres de sa famille n'avait émis de doute, c'est le médecin personnel de Claude qui était resté circonspect quant aux raisons de son décès. Il affirmait qu'à soixante-dix-huit ans, sa patiente possédait une santé de fer. Certes, elle présentait de vrais problèmes d'anxiété et de dépression, mais sur le plan physique, elle n'avait jamais rien contracté, ni rhume ni même arthrose. Une force de la nature. Il la croisait tous les dimanches à l'église et la décrivait comme étant extrêmement réservée. Elle avait été retrouvée morte alors qu'elle finissait de préparer son petit déjeuner, on avait donc exclu la thèse du suicide. La fortune relative de la vieille dame (neuf lingots d'or et un grand appartement à Paris), ajoutée au fait que Claude ne s'était jamais plainte d'aucune maladie, avait motivé la requête. L'attitude ambiguë des jumelles avait incité la PJ à mener l'enquête. La mort naturelle avait finalement été confirmée. Arrêt cardiaque. Le médecin légiste n'avait pas pris de risque. Quels que soient la maladie ou l'événement dramatique, le cœur finissait toujours par céder. Par un hasard dont l'administration avait parfois le secret, l'affaire n'était pas encore classée. Il ne manquait plus que le tampon du juge pour que cette mort prétendue suspecte ne redevienne une histoire de fin de vie banale, sans intérêt pour les autorités.

Comment allais-je procéder ? Les jumelles avaient-elles fait le coup ensemble ? Était-ce l'œuvre d'une seule ? Si oui, laquelle ? D'après le dossier, elles vivaient toutes les deux en province, depuis que l'appartement de Claude – la scène du crime – avait été mis sous scellés. J'allais devoir les rencontrer et les interroger. L'une d'elles se contredirait sans doute et finirait par reconnaître le crime. Je n'avais rien d'autre que des aveux potentiels pour espérer résoudre cette affaire.

Perdu dans mes réflexions, j'en vins à penser à Christian. Je m'interrogeai sur ce qu'il aurait fait. Jusqu'à présent, il était mon garde-fou et il m'aurait probablement incité à en parler directement au capitaine Laurent Richet. Et comme d'habitude, je n'en aurais fait qu'à ma tête. Le souvenir de Jane me hanta un peu. Je décidai qu'il était temps de mûrir et d'évoluer. Je le devais au Moineau. Mais au fond de moi, la petite voix de l'habitude me soufflait que j'allais m'en mordre les doigts. Pourquoi me laisserait-on enquêter sur un cas quasiment classé, alors que le quotidien apportait chaque jour son lot de nouvelles affaires ? Un simple test me permettrait d'en avoir le cœur net.

Je débarquai au bureau sans prévenir quiconque et demandai à m'entretenir avec le capitaine Richet en privé. S'il fut surpris, il ne le montra pas. Alors, je décidai de jouer franc jeu. À quelques détails près...

– Je n'imagine pas revenir tout de suite. Je suis encore trop touché par le départ de Jane et puis... j'ai quelques problèmes personnels à régler, dis-je, lorsqu'il me demanda si j'avais pris une décision concernant la date de mon retour.

– Il te reste combien de jours de congé ?

– Presque un mois...

– Il faut que tu saches que le patron n'acceptera pas un arrêt maladie venant de toi... Il estime que tu fais tout pour ne pas bosser avec moi. Ses directives ont été très claires à ce sujet.

– Il pense ce qu’il veut, j’en ai rien à foutre, m’écriai-je, alors que c’était ce que j’avais expressément dit à Filippo.

– Calme-toi.

– Laisse-moi finir, Laurent. Filippo se plante, en profondeur. Je suis d’accord pour rejoindre ton groupe au troisième DPJ, et tout de suite, affirmai-je.

Vraiment surpris, il leva les sourcils.

– Mais tu disais à l’instant que...

– Voilà ce que je voudrais te proposer, enchaînai-je. Je n’ai pas la force, actuellement, de reprendre le boulot comme si de rien n’était. J’ai besoin d’être seul, viscéralement. Je me connais, je vais faire chier tout le monde avec mon humeur de chien. En même temps, j’ai envie de te montrer que je suis un type efficace, sur lequel tu peux compter...

– Où veux-tu en venir ? lança-t-il en classant des papiers.

Je menais l’entretien. Cela devait lui déplaire et il se cherchait une contenance.

– Je reste en congé mais je prends une affaire qui dort, bientôt classée, et je bosse dessus, tranquille, de chez moi.

– Quel intérêt ? Prends plutôt un truc qu’on a sur le feu. C’est important que tu connaisses l’équipe...

– Ça m’obligerait à venir à vos réunions, à faire des comptes rendus... J’en ai pas le courage, je t’assure.

Il interrompit son rangement et me fixa durement.

– Tu ne peux pas travailler sur une affaire officiellement et être en vacances en même temps. S’il y avait un problème, tu vois le tableau ?

– Considère que c’est pour me décrocher les neurones... Écoute, il faut que je t’avoue une chose. La dernière fois que je suis venu, j’ai consulté ces dossiers, là.

Je lui montrai les chemises de couleur classées dans son dos. J’avais le sentiment d’avoir enfilé un parachute et de me lancer dans le vide.

– C’est quasiment du off...

– Justement. Je passe quelques coups de fil, je me déplace pour voir les gens, je pose des questions... Ça ne mange pas de pain et je me remets dans le bain, mine de rien.

Richet posa la tête dans ses mains et se massa le front, l’air dépité. Il me semblait que j’étais en train de glisser vers le sol, en chute libre.

– Ok, mais tu ne fais pas de vagues.

Soulagé, je souris franchement. Il ne restait plus qu’à choisir l’affaire Claude Hardant.

– Non, parce que j’ai entendu parler de tes méthodes..., ajouta-t-il. Alors j’accepte à une condition. Tu me signes aujourd’hui un papier indiquant que tu as repris le boulot et s’il y a le moindre problème, je le date de la veille. Entendu ?

– Entendu.

Il se tourna et prit un dossier au hasard, en haut de la pile.

– P...p... pas celui-là.

– Je me trompe, ou on dirait que tu as déjà fait ton choix ?

– Ouais.

– Lequel ?

– Claude Hardant, là, dis-je en désignant la chemise jaune.

Je cachai aussitôt mes mains qui tremblaient sous le bureau. C’était tout de même bizarre : depuis peu, dès le premier stress, je me transformais en parkinsonien...

– D’un certain côté, je t’avoue que je suis heureux que tu prennes celui-là. Un vrai casse-tête. On va le classer, il devrait déjà l’être. Je ne sais pas pourquoi, mais je reste convaincu qu’on est passés à côté de quelque chose. Tu sais, je me suis même penché sur la problématique des jumeaux pour tenter d’y voir clair... Cette affaire me tenait vraiment à cœur.

Le capitaine Richet me résuma l’enquête et m’expliqua ce qu’il fallait retenir. Je pris mon cahier à spirale pour noter les points nouveaux.

Partout dans le monde, la fréquence des naissances de vrais jumeaux était de quatre pour mille dans le cas de grossesses naturelles. Le FBI avait mené de sérieuses recherches sur des jumeaux et jumelles, avec pour objectif de comprendre comment les différencier. Les vrais jumeaux étaient des homozygotes, c'est-à-dire issus d'un seul œuf qui, une fois fécondé, s'était divisé en deux sans que l'on sache pourquoi. Ces deux œufs avaient donc la même origine et le même code génétique. Voilà pourquoi les vrais jumeaux possédaient un ADN identique. Le FBI avait tenté de vérifier si le logiciel de reconnaissance faciale pouvait identifier ces jumeaux grâce à un scan de leur iris. Mais le moindre changement de lumière complexifiait la tâche de l'ordinateur et la rendait impossible. Pourtant, les vrais jumeaux avaient des empreintes digitales très légèrement différentes et ne présentaient jamais le même caractère. Pourquoi certains individus étaient optimistes et d'autres pessimistes, extravertis ou timides, personne ne le savait. On supposait que des facteurs environnementaux, pour ne pas dire relationnels, intervenaient dès la naissance en dehors de l'héritage génétique.

Richet en vint ensuite au dur de l'enquête :

– Au début, on a soupçonné le père, qui avait un mobile en or. Si le divorce était prononcé, il perdait toute la fortune de sa femme. C'est un sacré loser et il a toujours joué les sangsues. Mais quand on a trouvé le deuxième testament, on a vu plus clair. Par ailleurs, il a un alibi. Ça ne peut pas être lui. C'est un pauvre type qui allait se faire larguer et qui a l'impression d'avoir engendré des monstres, ses jumelles.

– On sait pourquoi ils divorçaient ?

– C'est elle qui voulait. Apparemment, elle sortait d'une grosse dépression. Son mari estimait qu'elle n'avait plus toute sa tête, il la croyait un peu dérangée. D'après le médecin, elle allait mieux et je crois bien que le bonhomme était en train d'en faire les frais. Ça arrive parfois dans un couple quand l'un des deux sort du marasme.

– Comment vous en êtes venus à soupçonner les jumelles ?

– D’abord, elles n’avaient pas d’alibi. Enfin, ce n’est pas tout à fait exact. Disons qu’une des deux en avait un, mais on n’a pas pu savoir laquelle. J’y reviendrai. Ensuite, selon le testament d’origine, elles héritaient au même titre que le père... Mais on pense qu’à cause de celui que leur mère était en train de rédiger, elles ont cru qu’elles allaient être dépossédées. C’est idiot, en droit français on ne peut pas déshériter son enfant. Elles l’ignoraient certainement, c’est ce qui compte pour le mobile du crime. Elles ont vécu temporairement chez leur mère. Officiellement pour l’aider. Puis elles sont reparties chez elles. Elles ont dû fouiller partout et dénicher ce projet de testament.

– Il y a un truc qui m’échappe. Si le mobile est l’argent, pourquoi n’ont-elles pas attendu que le divorce soit prononcé pour la tuer ? Elles n’auraient pas eu à partager avec leur père...

– C’est pas faux, je n’y avais pas pensé. Mais tu sais, elles ont pu craindre que leur mère dépose le nouveau testament avant que la justice ait achevé la procédure de divorce... qui est souvent très longue.

– Auraient-elles pu trouver quelque chose, je ne sais pas, de l’argent, et se disputer avec leur mère ?

– Son pactole se trouvait au coffre de la banque depuis des lustres, à croire qu’elle n’y touchait jamais.

Instantanément, ces mots me rappelèrent les écrits de Claude-Sam. De quoi s’agissait-il ? Il fallait que je regarde.

– Neuf lingots d’or, tu imagines ! D’après les papiers de la banque, il s’agit du legs d’un ancien patron, acheva Laurent.

– Mais au final, elle est morte de quoi ? insistai-je.

– Le légiste a conclu à une mort naturelle. Un problème de cœur.

– On a creusé la piste du poison ?

– Bien sûr, ça nous a pris un temps fou. Rien de ce côté-là.

– Alors d’après toi, qu’est-ce qui s’est passé ?

– On soupçonne un grand choc, l’annonce de quelque chose de terrible qui aurait causé une syncope, un arrêt cardiaque, je ne sais pas. C’est pour ça qu’on laisse tomber. Devant un tribunal, ça ne tient pas. Coupable de violences verbales, ça irait nulle part. Il faudrait des aveux complets, et encore...

– Mais on l’a retrouvée où ?

– Tu regarderas les photos. Elle est décédée dans sa cuisine alors qu’elle préparait son petit déjeuner. Elle venait de s’habiller.

– Pas de coups, de marques de défense, de strangulation, d’ecchymoses ?

– Non.

– Dans ce cas, ça exclut quelqu’un de passage, un vol qui aurait mal fini... Donc il ne reste que ses filles..., lançai-je, sans être trop affirmatif.

Je savais grâce aux écrits de Claude-Sam qu’il fallait se concentrer sur les jumelles, mais je devais donner l’impression – en bon flic – de ne pas avoir écarté les autres pistes.

– Effectivement. S’il ne s’agit pas d’une mort naturelle, il est probable que ce soit une des jumelles qui ait fait le coup, répondit-il, mais on ne sait pas laquelle. Leurs empreintes sont partout dans la maison. Normal, elles vivaient là. Notre problème, c’est qu’une des deux ne pouvait être dans l’appartement à l’heure de la mort. Elle a été filmée dans un centre commercial toute la matinée. Un alibi en béton. Et encore une fois, on ne sait pas laquelle. Si tu voyais comme elles se ressemblent !

– Tu accuses les deux et tu attends qu’elles craquent, non ?

– Elles sont très malignes. Dans l’équipe on pense que tout ça a été habilement orchestré. Elles n’ont jamais changé une once de leur discours : « C’est pas moi, c’est l’autre. » On ne peut accuser les deux, à cause de la présomption d’innocence. Sans établir avec certitude la culpabilité de l’une des deux personnes, aucune d’elles n’est incriminée. C’est la loi.

– Oui, le seul fait qu’il existe deux thèses cohérentes empêche d’en privilégier une, récitai-je.

– Le juge d’instruction m’a dit, texto : « Vous avez deux coupables potentielles d’un homicide qui n’existe pas. Je classe l’affaire. » Je lui ai demandé un petit délai. C’était il y a six mois. Il doit être submergé de boulot, sinon il m’aurait déjà envoyé son rapport.

– Donc, si je veux trouver la coupable, le temps m’est compté...

– Je ne vois pas trop ce que tu pourrais faire de plus que ce que l’on a déjà fait... Bon, je ne te cache pas que depuis la mise sous scellés de l’appartement, les filles sont reparties à Rodez et ça n’a pas facilité nos investigations. Mais à mon avis, tu perds ton temps.

Je faillis tomber de ma chaise.

– Rodez ?

– Oui, et alors ?

– Les jumelles habitent Rodez ?

– Oui. C’est quoi le problème ?

– Non, non. Très bien, très, très bien, dis-je en essayant de garder une contenance.

Il existait potentiellement un lien entre les jumelles de Rodez et M. de Boissière d’Onet-le-Château. Quatre petits kilomètres seulement séparaient les deux sites. Trop peu pour imaginer une intervention du hasard. Malgré la complexité apparente de cette affaire, il ne subsistait qu’une seule histoire. Voilà qui me plaisait.

Je haussai les épaules avant de tendre la main pour l’inciter à me confier la chemise.

Richet consulta rapidement le dossier et le referma en hochant la tête d’un air grave. Puis il me le tendit.

– Tu verras, ce qu’a vécu cette famille est particulier. Je me dis que parfois le sort s’acharne. Le couple a perdu un enfant, très jeune... Une petite Hélène, ça m’a fait froid dans le dos, c’est le prénom de ma fille...

À ce moment-là, mon téléphone sonna. Ma mère. Je ne répondis pas. Elle ne laissa pas de message.

Richet me demanda de faire une copie des éléments du dossier et de laisser les originaux au bureau puisque officiellement je restais en congé. Je signai également ma reprise hypothétique de travail, au cas où... Mon nouveau chef de groupe était plus prudent que le commandant Ponstain.

J'avais obtenu des informations dont je ne soupçonnais même pas l'existence. Richet m'avait fait gagner un temps précieux. Si le destin voulait m'envoyer un message fort, il ne pouvait faire plus : pour obtenir ce que je souhaitais, j'avais intérêt à être clair vis-à-vis de ma hiérarchie.

J'allais découvrir à quoi ressemblait Claude. Je connaissais d'elle des bribes de son enfance et bizarrement, j'appréhendais de la voir morte. Ce sentiment très étrange ne s'expliquait pas. D'une certaine manière, la découvrir sans vie donnait de la crédibilité aux écrits de Sam et à l'idée que quelque chose se poursuivait après la mort puisque le jeune homme était en contact avec ce quelque chose. La photo du corps allait révéler des informations techniques mais également chahuter ma conscience. Toute cette histoire était-elle réelle ? Je sentis mes mains devenir moites.

Les clichés du jour de sa mort montraient une femme un peu forte affalée sur le ventre, le visage caché par le banc en dessous duquel elle avait glissé. Elle ne présentait rien d'exceptionnel ou de particulier, j'étais presque déçu. Ses cheveux bruns, courts, coiffés en mise en plis, comme on faisait autrefois, me rappelèrent les phrases du cahier évoquant sa coupe courte. Elle était habillée d'une robe-tablier à fleurs bleues et d'une veste en laine de la même couleur. Ses chaussons, dont l'un était tombé de son pied, prouvaient qu'elle n'était pas sortie. Un bol contenant – d'après les analyses – des résidus de poudre de chicorée avait glissé de sa main. On pouvait ainsi imaginer qu'elle allait prendre son petit déjeuner. De ce que j'en voyais, le mobilier était sobre et vieillot. Rien d'ostentatoire, aucun objet tape-à-l'œil. Je gardai pour la fin l'enveloppe dans laquelle on avait rangé les photos trouvées dans son appartement. Il y en avait deux. Une de son mariage, en tout petit comité, dévoilait la présence de sept personnes. Le mari était plus petit qu'elle, râblé, et exhibait déjà un ventre conséquent. L'autre, une dizaine d'années plus tard, la présentait donnant la main à ses filles. Deux brunettes identiques au détail près qu'elles ne portaient pas les

mêmes vêtements. Deux clones. Leur ressemblance était frappante. Du regard de Claude émanait une profonde tristesse. Elle ne souriait pas. Elle fixait l'objectif, droit devant, avec une franchise qui donnait à penser qu'elle en voulait à la terre entière.

« J'aurais voulu la connaître », songeai-je. Ce sentiment me surprit d'autant plus que c'était inédit. En vingt-trois ans de carrière, jamais je n'avais ressenti un tel intérêt pour une victime. Encore une fois, les écrits de Sam avaient inversé le processus. Habituellement, je découvrais un homicide dont je me distancais volontairement, pour me protéger. La personne qui avait été en vie demeurait, malgré l'enquête et le brassage des souvenirs de ses proches, un objet du décor, le point central d'une scène de crime. Rien de plus. Là, c'était le contraire. J'avais fait la connaissance d'une personnalité virtuelle – je n'avais aucune certitude de sa réalité – et la photo de sa mort devenait la preuve indiscutable de son existence.

Je pris la seule décision qui s'imposait. Un sac avec quelques vêtements, le plein d'essence et je partis le jour même pour Rodez. En route, je branchai mes écouteurs et téléphonai à Alisha, qui tomba des nues en apprenant mon départ. Je sentis qu'elle se retenait de critiquer ma réaction un peu rapide avant de s'insurger.

– Il me semble que tu étais en train de mener un travail constructif avec ta psy, et je crois que tu vas tout gâcher en te lançant à corps perdu, comme d'habitude, dans une autre enquête. Tu camoufles tes souffrances par celles des autres, Yoann...

Elle avait probablement raison, mais l'indicible de cette affaire agissait sur moi comme une drogue. Ma vie était devenue trop monotone pour que je me passe de ce frisson qui m'envahissait chaque fois que je découvrais des éléments tangibles dans cette affaire.

Puis j'appelai le couple Josselain. Philippe travaillait et Jeanine me promit de tout raconter à son mari dès qu'il rentrerait. Lorsque je lui appris l'existence – et la mort – d'une femme prénommée Claude dont j'avais en

ma possession un exemplaire de l'écriture, laquelle, d'après moi, semblait correspondre à celle des écrits de Sam, elle poussa un cri de stupéfaction.

– Mon fils n'est pas fou, je le savais, ajouta-t-elle.

– Je pars à Rodez, les jumelles habitent là-bas.

– Il y a donc des jumelles... C'est incroyable.

– On m'a autorisé à poursuivre l'enquête, dis-je, sans préciser que j'étais censé rester chez moi. Le temps nous est compté, l'affaire peut être classée d'un jour à l'autre. Il faut impérativement que j'apporte de nouveaux éléments au juge pour qu'il la reconsidère. Si j'arrive à prouver qu'il s'agit d'un homicide, c'est gagné. Des aveux, une preuve, quelque chose.

– C'est formidable... Vous êtes la providence.

– Jeanine, pour le moment je n'ai pas assez d'éléments pour prouver que Sam n'est pas fou. Nous ne pouvons pas nous satisfaire de ce que nous avons. Si jamais les filles de Claude restent sur leur position, on est foutus. Je reste convaincu que Claude allait donner d'autres informations lorsque Sam a été mis sous neuroleptique. Il faut le sortir coûte que coûte de cette camisole chimique.

– Nous ne pouvons rien faire à notre niveau, Yoann, nous avons déjà tout essayé, sans succès.

– Et cette infirmière dont vous m'avez parlé, elle est notre ver dans la pomme. Il faut que je la rencontre.

– Sophie... Elle est charmante ! Je suis sûre qu'elle acceptera de vous voir.

– Parlez-lui de moi. Convenez d'un rendez-vous dans trois jours. Samedi matin, si possible.

Je n'allais pas prendre le risque de commettre un impair, loin de Paris, durant le week-end. Je devais bien ça au capitaine Richet. J'avais quarante-huit heures pour marquer des points. Je décidai de ne pas appeler Louise et

Ninon, les filles de Claude, de manière à constater le stress que pourrait générer la surprise de la reprise de l'enquête.

La route fut longue et monotone et je faillis m'endormir au volant à plusieurs reprises. Je me couchai tôt, dans un hôtel minable et bruyant à côté de la gare de Rodez, et me levai à six heures du matin. Quarante-cinq minutes plus tard, je frappais à leur porte. Elles habitaient un appartement rue du Terral, à côté de la cathédrale. La jeune femme qui m'ouvrit avait des cheveux mi-longs châains, une taille moyenne, un physique agréable. Les traits du visage étaient quelconques mais une certaine classe émanait de son port de tête. Dans son regard clair et sa façon de me fixer, je perçus une grande détermination. Le dossier indiquait que sa sœur et elle étaient nées en 1978, elle avait donc trente-six ans.

Elle m'observa sans rien dire et attendit que je parle.

Ce premier silence laissait présager une force de caractère évidente.

– Bonjour, vous êtes Louise Simac ?

– Non. Elle habite au bout du couloir.

Elles avaient la même adresse et je comprenais ma confusion. Je croyais qu'elles partageaient le même appartement, alors qu'elles possédaient chacune le leur. Elle allait refermer la porte et je la bloquai avec mon pied.

– Je dois vous parler également.

– Je n'ai pas le temps...

– C'est important, dis-je en me rapprochant.

– C'est à quel sujet ?

– Le décès de votre mère. Je reprends l'enquête de zéro. Yoann Clivel, major à la Police judiciaire de Paris, dis-je en présentant ma carte.

– Police judiciaire de Paris ? Et vous venez jusqu'ici ?

– L'affaire dépend du district où l'homicide a eu lieu.

– Un homicide ? Je croyais la mort de ma mère naturelle, répliqua-t-elle en me tournant le dos. Entrez ou sortez, faites quelque chose, il fait froid.

J'entrai dans le salon et restai debout.

– Nous avons de nouveaux éléments, mentis-je. Des choses qui nous permettent d'envisager l'homicide. Savez-vous qui aurait pu avoir un intérêt à ce qu'elle décède ?

– Il me semble avoir déjà répondu à cette question...

– J'ai besoin de me faire mon propre avis.

– Eh bien vous vous contenterez de ma précédente déposition.

– Vous avez conscience que votre absence de coopération vous place d'emblée dans une position difficile...

– Ça m'étonnerait, j'ai un alibi. J'ai été filmée au centre commercial durant près de trois heures d'intense shopping, s'exclama-t-elle.

Son aplomb me déstabilisait. Elle présentait une attitude assez rare chez une femme qui avait perdu sa mère il y avait tout juste un an.

Puis elle se planta face à moi, les mains sur les hanches, et avec arrogance ajouta :

– Pour éviter que vous ne disiez que je suis la méchante des deux, je vais vous répéter ce que j'ai déjà dit. J'ai un alibi et Louise n'en a pas. Je refuse de payer pour elle ! Faut pas chercher plus loin... Bonne journée, Monsieur Livenne. Je dois vous laisser, j'ai un travail, et mon employeur ne supporte pas les retards.

Elle se dirigea vers la porte, m'incitant à partir. Ça commençait mal. En moins de temps qu'il n'en fallait pour le dire, je me retrouvais sur le palier, dans le noir complet. Totalement déconfit. Qu'étaient devenus mon savoir-faire, ma hargne, ma pugnacité ? Je n'étais plus que l'ombre de moi-même.

Je me dirigeai comme un automate au fond du couloir, devant chez Louise, me préparant au même accueil. Je frappai. La porte s'ouvrit aussitôt, m'offrant le spectacle du clone de la précédente jumelle. Un bruit de clef, derrière moi, m'incita à me retourner et je vis Ninon dévaler les escaliers sans proférer un mot ni esquisser un sourire à sa sœur. Je trouvai ça curieux pour des complices au long cours.

Une fois l'ouragan parti, j'exposai à Louise le but de ma visite. Elle me fit entrer en souriant et me proposa un café. Une tout autre ambiance.

– Cela vous ennuie si je prends mon petit déjeuner pendant que vous m'interrogez ? Il est très tôt et je meurs de faim, dit-elle en tartinant une biscotte briochée de confiture de prune.

À l'inverse de sa sœur, elle venait de perdre son travail et avait tout son temps. En quelques minutes, je pouvais confirmer que les similitudes de ces jumelles s'arrêtaient à leur apparence physique. Sur le plan du caractère, elles n'avaient rien en commun. Ninon était froide, hautaine et désagréable, Louise aimable, plaisante et attentionnée.

Elle répondit à toutes mes questions et bien au-delà.

Le mois précédant la mort de leur mère, les sœurs avaient pris un congé sans solde afin d'être disponibles pour elle. Car si physiquement Claude était toujours en grande forme, sa santé mentale déclinait depuis plusieurs mois au point de les inquiéter. Elle perdait la mémoire et répétait sans arrêt les mêmes propos. Elle avait du mal à répondre à des questions simples. Les jumelles étaient montées à Paris pour se rendre compte et réfléchir à la manière de l'aider.

– Pourquoi toutes les deux en même temps ? Vous auriez pu alterner, remarquai-je.

– C'est ce que j'avais proposé, mais Ninon a insisté pour que nous y allions ensemble.

– Pour quelle raison ?

– Ce serait long à expliquer. Cela vient de notre condition de jumelles.

Il était trop tôt pour insister, je devais gagner sa confiance, mais il était évident que j'allais revenir sur ce point plus tard. Le fait qu'elles aient choisi d'être présentes ensemble à Paris leur procurait cet alibi qui compliquait la procédure. En comprendre le motif devenait crucial.

Louise prétendait que sa sœur et elle étaient très proches de leur mère, qu'elles admiraient profondément. En guise de commentaire, elle ajouta :

– Sa vie n’a pas été facile, de fait, la nôtre non plus.

– Que voulez-vous dire ?

– Lorsque vous n’avez pas été élevée par vos parents, pas câlinée par une mère ou même épaulée par un père, il devient difficile de reproduire un tel comportement, qui vous est totalement inconnu.

Grâce aux écrits de Sam, je me souvins du fait que Claude se disait abandonnée. Cela confirmait à nouveau son passé douloureux.

– Elle n’était pas une bonne mère ?

– Je n’ai pas dit ça. Elle a fait ce qu’elle pouvait avec son propre héritage parental et nous a donné bien plus qu’elle n’a jamais reçu. Nous lui devons ce que nous sommes aujourd’hui. Notre tempérament, notre force, notre dynamisme.

Je revins au motif de leur déplacement à Paris.

– Finalement, elle perdait la tête ?

– Pas du tout. La mémoire lui faisait défaut, comme pour toute personne âgée de soixante-dix-huit ans. Le problème venait du fait qu’elle prenait un antidépresseur et un anxiolytique depuis des années et qu’elle se mélangeait les pinceaux. Au lieu de suivre la posologie indiquée par le médecin, elle avait brutalement arrêté de prendre l’anxiolytique et avalait une double dose de l’antidépresseur. Notre père – qui ignorait ce fait – avait cru bon d’envoyer une lettre au médecin de famille en expliquant qu’il s’inquiétait des risques d’alzheimer. Ma mère avait passé des tests qui avaient quasiment confirmé ses craintes. Heureusement, en vivant chez elle, Ninon et moi, nous nous sommes rendu compte de ses mélanges. Nous avons trié les médicaments et tout est rentré dans l’ordre en peu de temps. À la surprise de son généraliste, le deuxième test était bien meilleur !

J’avais lu dans le dossier la confirmation de l’amélioration de la santé mentale de Claude, mais je devais vérifier auprès du docteur quelle en était l’origine. Car si les jumelles souhaitaient tuer leur mère, pourquoi diable l’aider à sortir de la démence ?

– Mais alors, d’après vous, que lui est-il arrivé ? dis-je, empli d’un doute.
– Elle est morte de vieillesse, voilà tout.
– Nous savons aujourd’hui qu’elle a été assassinée, mentis-je. Qu’avez-vous à en dire ?

– Je me refuse à tout commentaire, désormais.

Apparemment, son système de défense avait changé. Elle n’incriminait plus sa sœur. Pour éviter qu’elle ne se ferme, j’orientai la discussion autrement.

– Parlez-moi de vos relations avec votre sœur...

– On se croirait chez le psy ! s’écria-t-elle en souriant.

Puis, après quelques secondes de silence, elle répondit en un souffle :

– C’est compliqué, très compliqué...

Les heures de la matinée s’égrenaient et la sensation de faim commençait à me tenailler les entrailles. En venant à Rodez, j’avais dérogé à plusieurs principes : je n’avais pas averti mon supérieur de mon voyage dans le Sud-Ouest, ni les services de police de la ville... Je ne travaillais pas en binôme, et ne possédais plus d’arme de service – déposée dans le bureau de Filippo, à la PJ. Finalement, je n’en étais pas à une extravagance près et proposai à Louise Simac de commander des pizzas afin de continuer à parler.

Elle avait probablement envie de se confier, car elle accepta.

– Je crois qu’il est important que vous sachiez ce que Ninon et moi avons vécu, en tant que sœurs. Nous sommes nées en 1978, à l’époque où les jumeaux avaient pour le quidam un vrai côté magique. Des êtres à part qui seraient capables de télépathie et d’autres pouvoirs mystérieux. Il est vrai qu’à l’âge de trois ans, nous avons inventé un langage ésotérique que nous étions seules à comprendre. Cela arrive souvent chez les homozygotes, les enfants issus d’un même œuf. Il faut savoir que les jumeaux sont tentés de créer un monde propre à eux seuls et de s’y enfermer. Les parents qui encouragent cette tendance se trompent : il est impératif d’accentuer leurs

différences... Ce que ma mère a toujours compris en nous habillant chacune dans notre style.

– Pourquoi ?

– Parce que vivre en tant que groupe, en tant que jumelles, plutôt que sous la forme de deux individus uniques provoque à long terme une souffrance immense. Les jumeaux qui ignorent ce fait se leurrent en se satisfaisant de la force apparente que procure un binôme permanent. Ils gomment leur propre personnalité. Imaginez que vous ayez un jumeau et qu'au lieu de vous appeler Yoann, tout le monde ne vous appelle plus que « les Jumeaux ». C'est horrible. Vous n'avez plus de prénom, plus d'identité propre, vous êtes un groupe...

Instantanément, je songeai à mon ex-meilleur ami Valentin Amerti et à notre complicité d'autrefois. Nous nous ressemblions tant qu'on nous appelait « les Jumeaux ». À l'inverse des explications de Louise, je suppose que la métaphore nous plaisait parce que nous n'avions pas été comparés durant toute notre enfance. Il était devenu mon voisin alors que j'avais déjà dix ans. Et nous n'étions pas frères.

– Ce lien hors du commun, continua-t-elle, nous a effectivement dotées de certains pouvoirs. Ninon est foncièrement la seule personne au monde à qui je ne peux mentir. Elle lit en moi comme en elle-même. Et vice versa. Nous n'avons pas besoin de nous parler pour nous comprendre et nous pratiquons la télépathie sans même le vouloir. Nous ressentons chacune ce que ressent l'autre, la distance importe peu. Je sais toujours quand elle va mal...

Elle s'interrompit pour ouvrir au livreur de pizzas et aller chercher des couverts.

– De l'eau a coulé sous les ponts, reprit-elle, nous avons eu des différends. Ma sœur a un caractère difficile. Je ne lui dis pas tout, plus maintenant, je me préserve. Mais quoi qu'il arrive, nous avons passé neuf mois dans le ventre de notre mère, côte à côte, à nous protéger

mutuellement. Une sorte de pacte intra-utérin. Personne ne pourra jamais enlever ça.

Ses yeux brillaient des larmes qu'elle tentait de refouler et instantanément, une idée s'imposa. Louise et Ninon n'avaient pas fomenté de tuer leur mère ensemble. L'une d'elles était passée à l'acte et l'autre la couvrait. Un accord tacite dont elles n'avaient pas besoin de parler. Le brouillard n'en restait pas moins opaque. Laquelle des deux ? Ninon et sa colère, ou Louise et son apparente franchise ?

Car en y réfléchissant, on pouvait voir les choses sous un autre angle. D'une manière très fine, Louise me disait qu'elle protégeait sa sœur. Sans le formuler réellement, elle sous-entendait que Ninon avait tué leur mère. Mon expérience à la PJ m'avait appris à ne pas me fier aux apparences. Alors, laquelle disait la vérité ? Celle qui accusait l'autre sans détour, ou celle qui arrivait au même résultat en cinq heures de prétendues confidences ? Ce que Louise annonça ensuite renforça mes doutes :

– Ma sœur peut être très cruelle. Ses propos ont le coupant d'une scie. Elle est si méchante qu'elle a toujours froid. Elle a si peu de cœur qu'elle n'arrive pas à se réchauffer, c'est assez impressionnant.

– Quel est son métier ?

– Bibliothécaire. L'intelligence de l'ombre, répondit-elle en baissant les yeux.

– Et vous, que faites-vous ?

– Plus rien. Mais j'étais commerciale dans une entreprise de service.

Je la remerciai et quittai son appartement non sans l'avoir prévenue que je reviendrais probablement le lendemain pour lui poser d'autres questions. La journée avait été dense et je tombais de fatigue. J'allais prendre des notes, avaler mon médicament et me coucher sans dîner.

Le carton-pâte qui servait de murs à ma chambre d'hôtel me permit d'intégrer à mon rêve le bruit des camions-poubelles et de leurs pistons se refermant sur les déchets. Deux filles identiques avançaient au ralenti, comme les extraterrestres du film *Mars Attacks !* et jetaient en souriant le corps d'une vieille femme dans la benne à ordures du camion vert. Je me réveillai moite de transpiration.

Après une douche brûlante, je consultai mes notes en me forçant à me souvenir d'un point important à aborder avec les filles de Claude. De quoi s'agissait-il ? Impossible de me rappeler.

Je ne cessai d'y réfléchir tout en m'inquiétant de mes capacités intellectuelles qui diminuaient sensiblement de jour en jour. J'en vins à songer à Claude qui, à cause d'une erreur de prise de médicaments contre la dépression, avait failli être diagnostiquée atteinte d'alzheimer. Je saisis la plaquette de pilules prescrites par le docteur Rostropovitch et la considérai avec suspicion. Je regrettai de n'avoir pas pris la boîte et la posologie et me promis d'interroger ma thérapeute sur les effets secondaires du neuroleptique et de l'anxiolytique que je prenais tous les jours.

Après un copieux petit déjeuner, tout me revint. Lorsque j'avais demandé pourquoi les sœurs avaient pris la décision de partir à Paris ensemble chez leur mère, et non pas l'une après l'autre, Louise était restée énigmatique, évoquant une sorte de décision liée à leur statut de jumelles. Comme elle n'était pas revenue sur ce point, je la suspectais d'avoir tenté de noyer le poisson. Car c'était à cause de leur présence conjointe que l'alibi de l'une servait aux deux.

Louise m'ouvrit au premier coup sur la porte, à croire qu'elle passait sa vie derrière le judas.

– Je souhaiterais revenir sur certains points...

– Un café ? proposa-t-elle d'emblée en se dirigeant vers sa cuisine.

– Non merci.

Il devenait impératif de recréer une distance pour que la familiarité que nous avions atteinte la veille ne fausse pas mon jugement.

– Je vous écoute, fit-elle avec le même enthousiasme.

Je lui posai la question relative à leur présence conjointe auprès de leur mère, le mois précédant son décès.

– Vous avez compris qu'un lien très fort nous unit, ma sœur et moi. Un lien unique, que rien ni personne ne peut contrarier. Mais ce lien est une chance et un terrible fardeau. Une chance parce qu'il nous donne une force incroyable et la possibilité de faire un travail d'introspection unique, puisque lorsque je critique ma sœur, ce que je lui dis s'applique assez souvent à moi-même.

Elle réfléchit un instant avant de continuer.

– À coups de confidences et de reproches mutuels, on peut considérer qu'à l'âge de dix-huit ans, nous avons déjà vécu l'équivalent de quinze années de psychanalyse... Mais c'est aussi un lourd fardeau parce que la vie se charge de mettre sur votre route des personnes dont le premier réflexe est de vous comparer l'une à l'autre. Celle qui a marché en premier, qui a eu sa première dent, la meilleure note, le petit ami le plus beau, la coupe de cheveux la plus réussie, le caractère le plus agréable. Une fois encore, vous n'êtes pas une personne que l'on prend avec ses défauts et ses qualités, vous êtes relégué au statut de pomme dans une corbeille de fruits, dont on comparerait les défauts à ceux d'une autre avant de la croquer. Un objet, en quelque sorte.

Je ne voyais pas où elle voulait en venir mais je décidai de ne pas l'interrompre. Comme si elle lisait dans mes pensées, elle ajouta :

– Maintenant que je vous ai expliqué quel type de relation existe entre des jumelles, vous allez comprendre. Lorsque vous avez passé trente-six ans à être comparée à votre sœur avec plus ou moins de bonheur, vous ne prenez plus le risque de passer pour la mauvaise auprès d'un être cher. Si l'une des deux a une bonne idée, l'autre suit.

– Laquelle de vous deux a proposé d'aller rejoindre votre mère ?

– D'après vous ? C'est moi, dit-elle en haussant les épaules. Lorsque Ninon a décidé de m'accompagner, je lui ai répliqué qu'on allait alterner, quinze jours chacune. Elle m'a dit qu'il n'était pas question que je gagne la palme de la gratitude en m'occupant de notre mère en premier. Nous ferions action commune. Alors, j'ai cédé.

Une fois de plus, ce qui m'ennuyait dans cette décision, c'est que cela leur donnait un alibi à toutes les deux.

– Vous êtes sûre que c'est elle qui a insisté pour aller à Paris avec vous ?

– Bien sûr. Demandez-lui, vous verrez.

Je notai en effet ce point sur mon carnet, puis lui posai une autre question :

– Comment avez-vous perdu votre emploi ?

– Oh, c'est très simple. J'ai posé un congé sans solde pour une durée indéterminée afin de venir en aide à ma mère et comme j'y suis restée un peu plus d'un mois, mon employeur a vu rouge. La veille de sa mort, j'ai reçu une lettre de licenciement.

Elle n'avait pas hésité à sacrifier son emploi pour s'occuper de sa mère. Le temps n'avait pas compté. À moins que sa motivation ait été tout autre : hériter de biens conséquents. Au vu de l'héritage, perdre un salaire avait bien peu d'importance.

– Vous avez dû être en colère ?

– Pas du tout, c'est le déclic que j'attendais de la vie pour comprendre mes priorités.

Elle s'assombrit en prononçant ces mots sans que j'en comprenne la raison.

– Finalement, c'est à cause de votre sœur que vous êtes au chômage. Si elle avait accepté d'alterner, vous n'en seriez pas là.

Elle haussa les épaules. Plus je passais du temps avec Louise, plus mon avis à son sujet évoluait.

– Votre sœur a pu garder son emploi ?

– Vous voyez, personne ne peut s'en empêcher, c'est un réflexe absolu : vous venez de nous comparer...

– Pas du tout, je cherche à comprendre...

– Ne perdez pas votre temps à contre-argumenter, les faits sont là. Ce n'est pas grave, dit-elle en me tapant doucement l'épaule, j'ai l'habitude.

Elle arborait un petit sourire, mais j'ignorais s'il était sincère. Sans doute habité par la volonté de me rattraper suite à son reproche, je lui posai la question suivante, sans réaliser qu'elle n'avait pas répondu à la précédente :

– Pourquoi êtes-vous si différentes ? Pourquoi votre sœur paraît-elle si dure ?

Je sentis la lassitude la gagner car elle se prit le visage entre les mains. Sans relever la tête, les coudes posés sur ses genoux, elle m'expliqua que Ninon était comme beaucoup de gens : elle affichait un caractère détestable pour mieux se protéger. Une carapace. Ninon vivait à fleur de peau. Elle voyait toujours le verre à moitié vide plutôt que plein et attaquait la terre entière pour éviter d'espérer une démonstration d'amour ou d'amitié qui ne viendrait pas. Elle exerçait sur ses proches une tyrannie impitoyable car elle préférait qu'on la pense sans cœur plutôt que trop sensible.

– Elle a des circonstances atténuantes. Ma sœur a beaucoup souffert, je l'ai toujours vue souffrir... Je suis désolée, mais j'ai un déjeuner. Je regrette, je dois partir, dit-elle, en souriant à nouveau.

Louise pratiquait l'art du suspense avec talent. Lors d'une procédure normale, je l'aurais convoquée et nous aurions approfondi la question. Ici, à

six cent cinquante kilomètres de ma brigade, sans requête officielle, je ne pouvais la forcer en rien. D'autant qu'elle n'était pas mise en examen et qu'aucun nouvel élément ne me permettait de justifier une audition ou une garde à vue. J'avais déjà beaucoup de chance qu'elle veuille bien se confier. Mais qu'est-ce qui avait bien pu faire souffrir une jumelle et pas l'autre ?

Je décidai de faire une pause dans un restaurant en bas de la rue avec vue sur le porche, de manière à savoir quand Ninon rentrerait chez elle.

Il était 17 h 10 lorsque je l'aperçus qui avançait d'une démarche volontaire. C'est alors qu'une réflexion soudaine me vint à l'esprit. Les deux jeunes femmes ne s'habillaient pas de la même façon. Leur style était vraiment différent – Louise avait un côté sport, Ninon était bien plus classique – et je supposais qu'à leur âge, on ne s'échangeait plus les pulls et les pantalons. Par conséquent, il devenait facile d'identifier celle qui était présente sur la vidéo de contrôle du centre commercial le jour de l'homicide. Il suffisait de vérifier à qui appartenaient les vêtements pour savoir quelle jumelle possédait un alibi. Heureux de constater que mon acuité ne m'avait pas quitté, je notai ce point sur mon calepin pour ne pas l'oublier. Je payai mes consommations et grimpai à la suite de Ninon.

– Allons bon, vous revoilà, souffla-t-elle en ouvrant la porte.

– Je ne vais pas vous déranger très longtemps, assurai-je pour tenter d'arrondir ses angles bruts.

– Je vous écoute. Vous avez dix minutes, pas une de plus, lança-t-elle en regardant son cadran de montre, une main sur la porte pour m'empêcher d'entrer.

– Si vous ne coopérez pas, je vous fais convoquer au commissariat de Rodez et vous n'aurez pas le choix, bluffai-je.

– Vous me prenez pour une débile, monsieur le policier ? Vous êtes seul, c'est contraire à la procédure. Donc tout laisse à penser qu'à Rodez, ils ignorent qui vous êtes. Mon petit doigt me dit que je ne suis pas près de

recevoir une convocation... Je vais peut-être téléphoner à Paris pour vérifier votre identité...

Et pour la première fois, je la vis sourire. Elle était bien renseignée. Comme elle se laissait néanmoins interroger – probablement pour le plaisir de me clouer le bec –, je la soupçonnais d'une certaine perversité.

– Peu importe ce que vous croyez et ça m'est égal de rester dans le couloir.

– Très bien, il vous reste huit minutes.

J'avais perdu tout ascendant sur elle. Je décidai de passer à la vitesse supérieure.

– Laquelle de vous deux a eu l'idée de partir à Paris pour aider votre mère ?

– Louise a dû vous dire que c'était elle ?

Elle avait prononcé ces mots d'un ton sarcastique.

– Effectivement, et ce n'est pas le cas ?

– Louise est la bonne fille, la gentille. Louise a toujours raison.

– Je ne vous demande pas de me répéter ce qu'a dit votre sœur, je voudrais connaître la vérité.

– Vous me fatiguez... Il vous reste cinq minutes.

Décidément, je n'arrivais à rien avec elle. Je décidai d'aborder un autre sujet avant qu'elle ne me ferme la porte au nez.

– On voit l'une de vous sur la vidéo du centre commercial. Vous affirmez que c'est vous. Pour nous permettre de vous croire, il faudrait que vous nous apportiez la preuve que les vêtements que vous portiez ce jour-là – si c'est bien de vous qu'il s'agit – vous appartiennent.

– Ces habits sont à Louise. On n'avait pas pris beaucoup d'affaires. On n'a jamais cessé de laver et d'alterner. À la fin, on portait les fringues l'une de l'autre sans se poser de questions. Ce qui était sec, point barre. Votre argument ne prouve rien. C'est d'ailleurs la raison de ma présence dans le centre commercial. J'achetais des nouvelles tenues pour Louise et moi. Elle

venait de perdre son emploi la veille, pas moi. Je pouvais me permettre ces dépenses.

Elle avait réponse à tout.

– Et votre père dans tout ça ?

– Mes parents allaient divorcer. Ils n’habitaient plus ensemble.

– C’est peu commun à soixante-dix-huit ans.

– Il faut croire que ma mère avait fini par ouvrir les yeux et que ce qu’elle avait vu lui était insupportable...

– Que reprochez-vous à votre père ?

– C’est un minable. Il n’a pas d’argent.

– Il n’y a que l’argent qui compte pour vous ?

– Vous me faites rire, dit-elle sans plaisanter. Si nous en sommes là aujourd’hui, ma sœur et moi, c’est à cause de lui.

– Que voulez-vous dire ?

– Rien de plus que ça. Rencontrez-le, il sera ravi de vous dire combien je suis méchante...

Et elle claqua la porte.

Je n’avais plus rien à faire ici. Restait le père.

Une fois assis dans ma voiture, je pris le temps de relire mes notes. Je m’aperçus que mes mains, à nouveau, tremblaient légèrement. Je serrai les poings de toutes mes forces pour les immobiliser, en vain. J’étais en train de devenir un résidu de ver de terre. J’allais rentrer bredouille, pas plus avancé que deux jours plus tôt, et ça m’exaspérait.

Je notai sur mon cahier :

– Louise

Accepte de parler : oui.

Incrimine sa sœur : d’une certaine manière, oui.

Trouve des circonstances atténuantes à sa sœur : oui.

– Ninon

Est disposée à parler : non.

Propos et attitude qui donnent envie de la disculper : non.

Protège sa sœur : non.

J'hésitai. Était-il préférable de rencontrer le père ce soir même et de rentrer à Paris tôt le lendemain, ou devais-je reporter le rendez-vous au petit matin, me laissant l'après-midi et la soirée pour faire la route en sens inverse ? Un coup d'œil au dossier et je constatai que le père habitait à cinquante kilomètres de Rodez, dans le sens du retour. Je bâillai et décidai d'enchaîner. Je prendrais un hôtel à côté de chez lui.

Michel Simac, le mari de Claude, vivait dans une maison délabrée qu'il louait et dont l'hygiène laissait à désirer. Le nombre de canettes de bière vides qui jonchaient le sol expliquait à lui seul la prééminence de son ventre. En dehors de cet aspect peu reluisant, c'était un homme sympathique qui avait à cœur de parler. On sentait qu'il s'ennuyait. Il m'offrit de boire une bière, je déclinai. Il avait été contremaître sur des chantiers de construction à Paris, mais avait perdu son emploi suite à un accident du travail.

Là encore, je me souvins que Claude-Sam avait évoqué un accident. De quoi s'agissait-il ? Il fallait impérativement que je me replonge dans ces écrits à la lumière de toutes ces informations.

Michel continua à se raconter. Une chute de deux étages avait paralysé sa jambe et son bras droits. Il vivait chichement de ses allocations depuis près de trente ans. Il aimait toujours sa femme et n'avait pas compris sa décision de divorcer. Depuis leur séparation, il était revenu dans la région, car sa pension ne lui permettait pas de payer un loyer parisien. D'après lui, Claude déclinait, son cerveau était malade. Lorsque j'avançai le fait qu'elle s'était

trompée de posologie et que ses filles l'avaient aidée à sortir de la confusion, il répliqua aussitôt :

– C'est elles qui vous l'ont dit ?

– Oui, pourquoi ?

– Parce que mes filles sont passées maîtres dans l'art de manipuler les gens. Vous êtes tombé dans le panneau, c'est tout.

– Les tests ont tout de même montré une amélioration de son état mental...

– Un coup de bol. On l'aurait refait quelques jours plus tard, ça aurait été pire. C'est pour ça qu'ils en font plusieurs. Il suffit que vous soyez stressé pour tout foirer...

Je me rappelai soudain l'importance de faire le lien entre Rodez et Onet-le-Château. Pourquoi n'avais-je pas abordé cette question avec Louise ? Décidément, mon cerveau tournait au ralenti. Sans la reprise officielle de l'instruction, seule la famille de Claude pouvait éclaircir ce point. Je ne pouvais rien tenter sur le plan administratif.

– Qui était Henri de Boissière pour votre femme ? dis-je alors.

– Son patron. Elle a été sa boniche pendant quinze ans, du coup c'est elle qui a hérité. Je ne sais pas ce qu'elle lui a fait pour mériter tant de faveurs. Elle était jeune !

Il rigola grassement et je songeai qu'il ne s'exprimait pas en mari aimant. Néanmoins, sa femme voulait divorcer, et cela pouvait justifier son ton narquois. Dans l'absolu je m'en moquais, car sa réponse apportait le dernier chaînon manquant entre les deux affaires. Claude Hardant avait habité et travaillé à Onet-le-Château. À l'aune de ces informations, j'étais sûr que les écrits de Claude-Sam allaient s'éclairer d'un jour nouveau. Puis je me souvins de ce que m'avait dit la propriétaire de l'hôtel.

– Je croyais qu'il avait légué son château à une œuvre caritative ?

– Boissière était bien capable de le lui avoir proposé et ma femme était du genre à refuser. C'est donc une association qui a hérité du bâtiment. Il lui

a tout de même laissé un grand appartement dans le 14^e arrondissement, des lingots et son propre bureau.

– Son bureau ?

– Oui, en acajou, je crois, avec des tiroirs. Allez comprendre ! Claude a refusé le château mais elle a accepté le bureau !

La discussion se poursuivit une petite heure et il m'avoua du bout des lèvres qu'il était sûr qu'une de ses filles était coupable de la mort de Claude. Lorsque je lui demandai de m'éclairer, il objecta qu'il ne voulait pas m'influencer, qu'il espérait se tromper et qu'il était déjà suffisamment douloureux d'avoir perdu sa femme pour ne pas envisager de voir une de ses filles partir en prison. « Si vous saviez de quoi Ninon est capable... », tels furent les derniers propos qu'il me concéda. Il prétendit être fatigué et vouloir se coucher et je ne pus en savoir plus.

Je le quittai dans un état proche du somnambulisme. La déception qui accompagnait ces deux jours d'investigation m'anéantissait.

Je trouvai un hôtel à quelques minutes de là, consultai la copie du dossier et repris mes notes. Voici ce que je pouvais désormais affirmer. Claude était morte. Son enfance avait été difficile parce qu'elle avait été abandonnée par ses parents. Elle avait travaillé pour Henri de Boissière comme bonne à tout faire à Onet-le-Château avant d'hériter de l'appartement de Paris, de lingots d'or et d'un bureau en acajou. Une de ses filles, des jumelles qui se ressemblaient énormément, était coupable. L'autre avait un alibi. D'après le père, l'une des deux était mauvaise.

Cinq paragraphes restaient obscurs.

*Après la cuvette de Vioulou la grande ville seule à deux La perte le début la fin est liée.
Je le sais maintenant.*

La troisième sœur responsable. Attitude qui amène la perte et l'abandon

Dans ces deux premiers elle évoquait une perte. De quoi s'agissait-il ?

Le bureau dans son ventre les billets, trop de billets, jamais touché

Il fallait que j'examine ce bureau en acajou dont Michel Simac venait de me parler. Peut-être y était-il caché des billets ? Claude affirmait ne jamais les avoir touchés et les dires de son mari confirmaient sa propension à ne rien dépenser.

L'homme vigoureux et plein de promesses avant. Débarrassé pas arrivé de l'accident j'ai séparé la cause mortelle

S'agissait-il de l'accident du mari ? Sa chute de l'immeuble qui avait causé sa semi-paralysie ?

Terrible ce je viens de comprendre concernant les jumelles...

Ce dernier paragraphe ne m'inspirait pas, il était trop énigmatique. Quelque chose m'échappait. D'après les statistiques, 80 % des homicides étaient perpétrés par les proches de la victime. Quel secret cachait cette famille, un drame antérieur ? Soudain, il me revint une phrase du capitaine Laurent Richet : le couple avait perdu une enfant en bas âge. Pourquoi personne ne me parlait de cette enfant, morte jeune ? Ni les filles ni le père... Cela cachait-il l'implication d'un membre de la famille ? Se pourrait-il qu'une des filles soit responsable de la mort de leur petite sœur ? Ninon ? Son père avait sous-entendu sa dangerosité...

Je rentrai le vendredi à Gentilly, satisfait que mon escapade à Rodez n'ait généré aucune onde de choc.

Sur la route, j'appelai Philippe et Jeanine Josselain afin de partager mes craintes de ne pouvoir dénouer les méandres de cette enquête compliquée. Ils se gardèrent de montrer leur déception mais leur silence parlait de lui-même.

Nous étions dans une impasse. Il devenait urgent que le jeune homme atteint d'autisme reprenne ses écrits nocturnes. Ceux de Claude, devrais-je préciser. Nous devions nous retrouver chez eux le lendemain, samedi, à dix heures. Sophie, l'infirmière de l'hôpital où se trouvait Sam, acceptait de me rencontrer.

Il s'agissait d'une femme d'une cinquantaine d'années de taille moyenne, énergique et blonde, avec un front immense et dégagé. Elle semblait posséder une solide expérience et précisa qu'elle travaillait dans cet hôpital depuis près de vingt-sept ans. D'après elle, plus rien n'allait depuis le changement de direction.

– À la tête de cet établissement public, nous avons depuis deux ans une espèce de bourgeoise hyper-diplômée qui a passé la majeure partie de son temps à étudier et qui a une connaissance des patients proche de zéro. Le résultat est dramatique.

La directrice s'était entourée de médecins de son acabit, qui traitaient de la même manière les personnes atteintes d'autisme et les psychotiques. On proposait ainsi aux enfants atteints d'autisme des thérapies individuelles avec des psychanalystes dont les pratiques étaient basées sur le langage.

– Or leur problème vient d'un défaut de communication, précisa-t-elle. Au départ, le patient autiste est dans l'incapacité de comprendre ce qui l'entoure et ce qu'on attend de lui. Si on ne prend pas le temps de lui décrypter notre manière d'agir avec des techniques comportementales simples, qui existent pourtant à l'étranger depuis des années, il peut avoir des réactions violentes. Parfois simplement parce qu'il a soif ou mal quelque part. Si on ne lui donne pas les moyens d'interagir à l'aide d'images, d'objets ou de gestes qui remplacent le langage déficient, nous arrivons très vite à une situation où l'enfant est diagnostiqué dangereux pour lui-même et son entourage. Imaginez-vous face à un Japonais sans traducteur et tentez de lui faire comprendre que vous avez envie d'uriner. Il est probable qu'avec votre gestuelle, il vous prendra pour un obsédé sexuel. Là, c'est pire parce que l'enfant atteint d'autisme a du mal à regarder l'autre dans les yeux et qu'il ignore comment vous faire partager ce qui est pour vous évident. L'incompréhension est totale !

Elle nous raconta l'histoire d'un enfant de onze ans qui s'auto-mutilait, se tapant la tête de toutes ses forces contre les murs, avant que l'on découvre deux mois plus tard qu'il avait simplement des caries.

– On avait décrété qu'il était dangereux pour lui-même et on l'avait mis sous neuroleptique. On l'avait attaché sur son lit, un lien aux chevilles et aux mains toutes les nuits, au cas où il sortirait de sa catatonie, ajouta Sophie.

– Alors qu'il avait des problèmes dentaires...

– Exactement. Le gamin était très grand pour son âge et il impressionnait tout le monde. On lui avait mis la dose et c'était devenu un légume.

– C'est ce qui est arrivé à Sam, ajouta Philippe.

– En attendant, il continuait à souffrir des dents sans que l'on en sache rien, insista Sophie. Le pauvre gamin...

– Les parents ont dû être fous de rage, s'écria Jeanine.

– Ils se sont bien gardés de montrer ce qu'ils en pensaient. Le psychologue avait fait son travail de sape.

Sophie expliqua que très souvent, en matière d'autisme, le thérapeute trouvait le moyen de culpabiliser les parents : « Qu'avez-vous fait pour que votre enfant soit dans un tel état ? » Chaque jour, ils se décomposaient un peu plus car on se chargeait de leur faire comprendre que tout était de leur faute. Qu'ils n'avaient pas su créer de lien avec leur enfant.

– Ils viennent chercher du soutien, un réconfort, et ils en prennent plein la figure, dit-elle.

Très vite, on évoquait une psychose infantile et ces enfants rejoignaient le lot des incurables. Ainsi, la plupart des patients internés n'avaient rien à faire à l'hôpital. La réponse aux cas de psychose et aux pathologies assimilées était unique : le neuroleptique.

– Et c'est bien là le drame, soupira l'infirmière.

– Mais pour les personnes réellement psychotiques, l'utilité des neuroleptiques est prouvée tout de même ? demandai-je.

– Les psychoses ne se guérissent pas. Les neuroleptiques ne fonctionnent pas. Je n'ai jamais vu quelqu'un s'en sortir, en vingt-sept ans d'expérience. L'objectif du corps médical est d'aider le patient à sortir de son délire. Or le seul moyen qu'on ait trouvé est d'« éteindre » le patient. L'endormir. Au mieux, on voit des zombies...

– Comme Sam..., ponctua à nouveau Philippe.

– Existe-t-il d'autres solutions ? demanda Jeanine.

– Pour les psychotiques, à ma connaissance, non. D'ailleurs parfois, les neuroleptiques, c'est mieux que rien. Mais je suis convaincue que d'autres méthodes restent à trouver. Quant aux enfants doués de capacités extrasensorielles, il faut arrêter de les interner, ils n'ont rien à faire là. Ils ne sont pas fous, juste plus sensibles que les autres. Les autistes, c'est pareil. Arrêtons de leur donner des neuroleptiques !

– Tous ces pauvres gens qui ne vivent plus leur vie pleinement à cause de ces médicaments..., ajouta la mère de Sam. Mais pourquoi les hôpitaux persistent-ils dans cette attitude auprès des autistes s'il existe des méthodes comportementales qui font leurs preuves à l'étranger ?

D'après l'infirmière, l'enjeu était évidemment financier. L'hôpital facturait à l'État, via la Sécurité sociale, sept cent quatre-vingts euros par jour et par personne atteinte d'autisme. Ce qui représentait une manne de plus de cent soixante mille euros par patient pour environ deux cent cinq jours d'hospitalisation par an. Comme il existait entre cent mille et cent cinquante mille individus diagnostiqués autistes en France, cela représentait un coût moyen pour l'État de plus de dix-huit milliards d'euros par an. En considérant que la prise en charge de ces personnes par l'hôpital allait de trois à cinquante-cinq ans, la somme devenait faramineuse. Si on aidait en revanche l'enfant atteint d'autisme à devenir autonome, l'argent rentrait beaucoup moins dans les caisses de l'hôpital. Quantité de pays, dont l'Italie et le Canada, avaient supprimé leurs hôpitaux de jour pour les autistes et se battaient désormais pour faire progresser ces enfants dans le cycle scolaire normal, en les dotant d'un AESH, un Accompagnant d'élève en situation de handicap. Intégrés, les enfants apprenaient mieux et 75 % d'entre eux arrivaient à obtenir un métier plus tard, sans être à la charge de l'État. Les économies pour la Sécurité sociale étaient très importantes et les avantages pour les familles et les enfants atteints d'autisme phénoménaux.

– Il ne faut pas généraliser ce point de vue mercantile à tous les centres hospitaliers, Dieu merci, précisa-t-elle. C'est avant tout une question de personnes et de directeurs. Certains hôpitaux réalisent un travail remarquable en intégrant les techniques cognitivo-comportementales de manière à combler les déficiences des patients. J'en connais beaucoup. Ces hôpitaux-là représentent notre espoir.

En résumé, un enfant atteint d'autisme à qui l'on donnait des neuroleptiques ne progressait pas. C'était mathématique. On observait

d'autres conséquences malheureuses à ces prises de médicaments. Les neuroleptiques augmentaient l'appétence pour le sucré chez le malade. Non seulement le patient n'arrivait plus à être lui-même, mais il prenait entre cinq et dix kilos... À l'hôpital, pour réduire les budgets, la direction avait décrété qu'on ne devait rien donner aux malades en dehors des repas. Du coup, certains jeunes devenaient violents, juste parce qu'ils subissaient les effets secondaires de leur prescription.

Je me souvins alors de ma première visite et de ce patient qui disait avoir faim et que l'on avait enfermé à clef dans sa chambre parce qu'il avait cassé le mobilier de sa salle de bain. Je relatai à Sophie ce dont j'avais été témoin.

– S'il ne se calmait pas, on allait le mettre sous camisole chimique..., ajoutai-je.

– Oh, mais ça peut aller beaucoup plus loin. Les grands gaillards ou ceux dont le médicament n'agit pas aussitôt sont catalogués « fortes têtes ». On les place en chambre d'isolement. Il s'agit d'un lit encastré dans une cellule vide avec un guichet par où l'on vous passe la nourriture. Vous n'avez plus de contact avec quiconque. Une prison ! La personne ne comprend même pas ce qui lui arrive... Et ce n'est pas tout. Très souvent, ces produits provoquent des crises d'angoisse. Et quelle est la réponse du corps médical ? Un anxiolytique. Les effets secondaires sont tout aussi charmants : troubles de la mémoire, de la concentration, de la libido, sans compter l'accoutumance et la dépendance au produit qui conduit finalement à augmenter les doses.

Une sueur froide s'écoula entre mes omoplates. Sophie venait de décrire l'ensemble des symptômes que je vivais depuis peu. J'avais tout mis sur le dos de l'inactivité, or il s'agissait probablement des désagréments qui accompagnaient les médicaments prescrits par le docteur Rostropovitch. J'allais lui poser une question concernant ma posologie, mais elle enchaîna :

– Dans le cas de Sam, puisque vous en parlez, dit-elle en se tournant vers le père, l’ennui c’est qu’il vit ces phénomènes inexplicables...

– Vous y croyez ? l’interrompis-je.

– J’ai vu trop de choses étranges pour ne pas considérer que cela puisse exister. Toutes les infirmières qui ont un peu roulé leur bosse vous le diront. Surtout celles qui travaillent en soins palliatifs ou en réanimation. On ne sait pas l’expliquer, mais il y a des expériences étranges qui se produisent autour de la mort.

– Justement, nous aimerions que Sam puisse à nouveau « communiquer » avec Claude. Avec cette femme décédée, précisai-je.

– Les neuroleptiques éteignent le patient. Du coup, Sam est réellement devenu une coquille vide..., renchérit le père.

– En tant que professionnelle, j’ai honte de ce qu’on leur fait, dit alors Sophie. Je pense sincèrement démissionner... J’ai pourtant un statut de fonctionnaire...

– Que pouvons-nous faire pour Sam ? Pouvez-vous nous aider à le sortir de là ? insistai-je.

– Malheureusement, non. Je ne suis pas médecin et je n’ai pas autorité en la matière. Mais vous êtes policier ?

Je hochai la tête.

– D’un bon niveau ? Je veux dire, plutôt en haut ou en bas de l’échelle ?

– Je ne suis pas commissaire, ni même commandant ou capitaine, mais je suis major. Pourquoi ?

– J’ai pensé à quelque chose. J’ignore si c’est possible. Il faudrait que Sam puisse obtenir le statut de témoin dans une affaire juridique, de manière à obliger la directrice à lui supprimer ses neuroleptiques. On prétendrait qu’il doit impérativement retrouver la mémoire, que les médicaments l’en empêchent et que c’est une question de vie ou de mort...

L’idée de départ était bonne mais on n’obtiendrait pas d’injonction du tribunal sur ce terrain-là. Aucune autorité ne contraindrait un avis médical.

Même pendant les gardes à vue, si la personne disait suivre un traitement, elle obtenait ses médicaments dans le quart d'heure. On ne s'amusait pas avec ces choses-là.

– À moins que le patient n'en fasse la requête lui-même, la police ne peut prétendre à rien, précisai-je.

– Sam est incapable de réclamer quoi que ce soit, dans l'état où il est. Et même sans neuroleptiques, il ne peut pas formuler une telle demande..., s'insurgea le père.

Nous tournions en rond.

Mais cette proposition me donna une idée. Il existait peut-être un moyen d'utiliser officiellement les écrits médiumniques de Sam.

Le dimanche après-midi, un numéro de téléphone inconnu s'afficha sur l'écran de mon smartphone. En décrochant, je reconnus la voix de Sophie.

– J'ai peut-être une solution, me dit-elle sans ambages. Les parents de Sam sont obligés d'hospitaliser leur fils parce qu'il a été décrété psychotique. Ils ne peuvent pas le ramener chez eux, la directrice s'y est fermement opposée. Mais elle ne peut pas empêcher qu'il soit interné ailleurs. Le tout, c'est qu'il soit pris en charge médicalement. Et je crois que j'ai une idée. Un de mes très proches amis est médecin. Professeur en psychiatrie dans un grand hôpital de la banlieue ouest, et membre du comité de direction. C'est quelqu'un d'influent. Or il est totalement ouvert à ce qui n'est pas expliqué par la science et, mieux encore, il ne supporte pas le « tout neuroleptique » en réponse au moindre trouble psychologique.

Elle reprit sa respiration et j'attendis qu'elle poursuive, sans piper mot.

– Il y a cinq ans, il a perdu son fils dans des circonstances tragiques. Il a failli se suicider et ne doit son salut qu'à certaines expériences qu'il a vécues malgré lui. Il est depuis convaincu qu'un au-delà existe après la mort. Je lui ai parlé de Sam ce matin. Il est d'accord pour nous aider à le rapatrier chez eux.

– Vous êtes géniale ! Quelle est la prochaine étape ? Il faut aller vite...

– Les parents doivent faire une demande de transfert, appuyée par le directeur du nouvel établissement qui va attester que Sam aura une place et qu'il est attendu. Ça ne posera pas de problème. Avec un peu de chance, dans quelques jours on pourra commencer le sevrage de ses médicaments.

– C'est formidable, Sophie.

– Je n’ai pas dormi de la nuit. L’état dans lequel se trouvent ces gamins me hante... D’ailleurs, je vais postuler dans cet hôpital, me confia-t-elle.

J’hésitai à l’interroger sur le point qui me taraudait depuis la veille. Vu la catatonie dans laquelle je me trouvais ce matin, je me décidai.

– J’ai une question assez personnelle à vous poser.

– Je vous écoute.

– J’ai moi aussi vécu des événements difficiles et pour tenter de sortir de mon marasme, j’ai pris rendez-vous avec le docteur Rostropovitch... Elle me suit depuis plusieurs semaines...

Un rire nerveux fusa.

– Excusez-moi. Ce n’est pas drôle. Annoncez la couleur...

– Elle m’a donné un neuroleptique et un anxiolytique pour éviter que je prenne des somnifères.

– C’est le grand argument des toubibs : « Ne vous inquiétez pas, ce n’est pas un somnifère, juste un relaxant. »

– Exactement.

– L’accoutumance est la même pour ces deux classes de médicaments. Une fois que l’on a commencé, c’est très difficile d’arrêter. Il faut une volonté d’acier.

– Et si j’essaie quand même ?

– Attention, il ne faut pas faire n’importe quoi. Ce doit être progressif. Attendez-vous à de sérieuses crises d’angoisse, des cauchemars, parfois des pertes d’équilibre... Ce ne sera pas simple.

– Même après dix jours de traitement seulement ?

– Vous n’en êtes qu’au début... Alors, ça ira.

– À vous entendre, c’est flippant.

– Je suis désolée, c’est la vérité. Je sais qu’il existe des médicaments à base de plantes que les naturopathes recommandent pour faire la transition. Je peux me renseigner...

– Oui, ça m’intéresse.

– La chance que vous avez, c’est que la prescription ne date pas de plusieurs années. Vous aurez plus de facilité à stopper le traitement. Annulez vos rendez-vous avec elle avant qu’elle ne décide de vous interner. D’après les médicaments prescrits, je ne serais pas étonnée qu’elle vous ait concocté un plan de carrière très spécial...

Je trouvai Sophie un peu excessive mais le désarroi dans lequel la plaçait son quotidien devait quelque peu fausser son jugement.

L’énergie avec laquelle le nouvel hôpital œuvra pour accueillir Sam au plus vite permit au jeune homme d’intégrer la nouvelle structure en trois jours. Le prétexte invoqué était un rapprochement de la famille qui prétendait avoir déménagé dans la banlieue sud-ouest de Paris. Le professeur Gélin, ami de Sophie, qui supervisait le transfert, organisa la prise en charge en s’adressant à la directrice de l’institution en personne. Il argua qu’une chambre venait de se libérer chez eux et qu’il y avait urgence, vu le peu de places disponibles. La directrice accéda à sa requête parce qu’elle avait de nombreux autres dossiers en attente d’une place vacante. La liste des parents qui espéraient sauver leur enfant grâce à l’hôpital était longue...

Dès que Sam irait mieux, il serait sollicité par des orthophonistes, des psychomotriciens et des spécialistes des techniques comportementales et cognitives. Le médecin espérait, après son sevrage et de nombreux exercices, arriver à une petite augmentation de son autonomie. Il fut décrété qu’il retournerait une journée chez ses parents dès le week-end suivant. Philippe et Jeanine reprenaient espoir. Enfin, le corps médical cessait d’apporter son lot de problèmes et devenait une aide précieuse dans le développement de leur enfant.

Je pris le temps d’annuler tous mes rendez-vous à venir avec le docteur Rostropovitch, qui essaya de me joindre à plusieurs reprises. Je me gardai de répondre. Sophie avait bien insisté sur le fait que je ne devais pas arrêter

le traitement sans l'autorisation d'un médecin, et je contactai celui qui suivait désormais Sam.

Faute de disponibilités, le professeur Gélin confia le dossier à son confrère Norbert Poli, médecin et psychologue clinicien.

Taille moyenne, épaules carrées, ventre plat, l'homme semblait pratiquer un sport régulier. Ses lunettes rondes de couleur bleue lui donnaient un air sympathique. Avant d'en venir à mon cas, je souhaitais évoquer celui du fils Josselain. Le docteur Poli étudia la dernière ordonnance prescrite à Sam par l'hôpital précédent.

– Ces neuroleptiques classiques ne sont pas un mauvais traitement en soi. C'est ce que l'on donne aux psychotiques. Ça n'a pas marché avec Sam parce qu'il n'est pas atteint par cette pathologie. J'espère qu'il va retrouver très vite ses esprits. J'ai un patient à qui il a fallu des semaines avant de pouvoir tenir tout seul sur ses jambes suite à l'arrêt de son traitement.

– Donc vous soutenez que ces médicaments ne sont pas adaptés ?

– En effet. D'après le dossier que j'ai sous les yeux, il n'existe absolument aucune raison clinique de mettre ce jeune homme sous neuroleptiques. Je n'ai pas une aussi grande ouverture d'esprit que notre cher professeur Gélin, mais il est évident que traiter Sam comme un malade n'est pas la solution.

– Une chance pour la famille...

– Vous savez, j'aurais peut-être fait la même erreur que mes confrères de prime abord. Mais la meilleure médecine est celle qui sait se remettre en question quant aux diagnostics et aux traitements que nous donnons à nos patients. Dans le cas de ce jeune homme, la preuve qu'il n'est pas psychotique tient justement dans l'absence d'amélioration de son état, malgré les médicaments. Il faut donc les arrêter... progressivement.

– Quand pensez-vous qu'il sera à nouveau entièrement lui-même ?

– Compte tenu de la durée de son ancien traitement, je dirais presque deux mois.

– C’est beaucoup trop ! m’exclamai-je.

Je lui expliquai que j’enquêtais sur une affaire pour laquelle l’intégrité psychique de Sam nous était indispensable. Dès qu’il aurait repris une vie normale, nous pourrions le solliciter à nouveau. L’homme avait l’air ouvert, mais je me gardai de lui préciser que nous devions faire en sorte que Claude retrouve le moyen d’accéder à la capacité médiumnique du jeune homme...

– Il va progressivement rentrer chez lui et cela va l’aider à reprendre ses habitudes, me dit Poli. C’est très important pour une personne atteinte d’autisme. J’espère que ce sera au plus tôt. Il est jeune. À dix-sept ans, il possède bien plus de ressources qu’une personne âgée. Ce sera certainement plus rapide que prévu, mais je préfère être prudent.

Je lui présentai alors mon ordonnance et lui décrivis mes symptômes. Il confirma qu’il s’agissait des effets secondaires de la prescription. Il me fit remarquer que j’avais consulté suite à des problèmes qui semblaient ne pas être encore réglés. Je lui répondis en avoir conscience, mais que je souhaitais interrompre au plus vite les dégâts infligés par ces substances à mon organisme. Il me décrivit la procédure : je devais réduire la posologie à un demi-comprimé pendant une semaine, puis un quart durant sept jours de plus, pour enfin arriver à zéro. Pour ceux dont le traitement avait duré plusieurs années, la diminution s’appliquait sur plusieurs mois. Puis il insista sur le fait que si mon état dépressif revenait, je devais impérativement consulter. Ses propos me surprirent et je restai stupéfait un instant. Je n’avais pas conscience d’être dans un état dépressif. Si on m’avait dit qu’un jour j’en arriverais là !

– Vous n’êtes pas en dépression, je ne pense pas. Mais un léger état dépressif, c’est tout à fait envisageable. La mort de votre collègue a suffi..., répéta-t-il en voyant que cela me perturbait.

– Je vais me reprendre en main, affirmai-je, en songeant que le décès de Jane n’avait été que le catalyseur. Je suis en train de régler mes problèmes familiaux et ça ira beaucoup mieux après.

J'ignore si c'était psychologique, mais je me sentis instantanément ragaillardi. Je filai chez Alisha, empli d'une confiance à toute épreuve. Je m'enfermai dans notre chambre pour être tranquille car le petit Nathan n'allait pas tarder à rentrer de l'école. Je saisis le dossier de Claude et consultai mes notes. Que pouvais-je faire en attendant que Sam sorte de sa catatonie ? Un point restait à creuser : dans quel état psychologique et mental était réellement Claude avant son décès ? Son mari affirmait qu'elle devenait folle, ses filles qu'elle allait mieux. Une seule personne pouvait m'aider.

Je composai le numéro du médecin de Claude Hardant en espérant qu'il ne brandirait pas l'argument du secret médical pour éviter de répondre. Alors que son assistante me demandait de patienter, je me souvins que c'était grâce aux doutes de ce médecin que l'autopsie avait été établie. Ni les filles ni le mari ne l'avaient demandée. Une aubaine. Cela me donnait de sérieux arguments. Je me présentai et entrai directement dans le vif du sujet :

– Nous reprenons l'enquête et je reviens vers vous car j'ai le plaisir de vous apprendre que vos doutes étaient fondés.

– Claude Hardant a été assassinée ?

– C'est probable..., répondis-je sans pouvoir l'étayer.

– J'ai toujours eu la conviction qu'on l'avait tuée..., dit-il sans hésiter.

– Pouvez-vous m'en donner les raisons ?

– Tout simplement parce que cette femme était une force de la nature. Elle m'avait confié que, toute petite, sa mère la faisait travailler comme une forcenée et qu'elle la qualifiait de « bête de somme », c'est dire.

J'ignore si c'était mon imagination, mais je sentais une sorte d'exaltation dans sa voix.

– Ses parents ? Je croyais qu'elle avait été abandonnée, tentai-je.

– Elle s'en est ouverte une fois. C'était un épisode très douloureux pour elle. Au moment où la guerre était devenue plus présente, ses parents avaient fui avec ses deux sœurs et l'avaient laissée à la grand-mère, sans même la prévenir. Je me souviens d'une phrase, très belle... Elle m'a dit en parlant de sa grand-mère, qu'elle adorait : « Pour moi, l'odeur de l'amour n'avait rien à voir avec la peau laiteuse et parfumée d'une mère. L'amour

sentait le vieux, la transpiration, la soupe aux poireaux et les murs centenaires. » Elle n'avait revu ses parents que bien plus tard, à la mort de la vieille dame. Claude était alors partie travailler chez un médecin.

– Vous la voyiez souvent ? demandai-je.

– Elle ne m'a jamais sollicité pour le moindre problème physique. Je n'ai jamais vu ça ! Par contre, sur le plan des épreuves, la vie ne l'avait pas gâtée. Et psychologiquement, mentalement, elle avait du mal à remonter la pente. Elle me consultait très régulièrement pour que je lui prescrive des médicaments sur ce plan-là.

– Elle souffrait d'une dépression ?

– Oui, suite au décès de sa fille, Hélène. Elle ne s'en était jamais vraiment remise...

– Savez-vous de quoi l'enfant est morte ?

Il y eut un silence de quelques secondes, comme s'il cherchait dans sa mémoire.

– Elle était petite, quatre ou cinq ans, je crois. Je n'en suis pas sûr. Ils s'étaient installés à Paris après sa mort. Je n'ai pas eu les détails.

– Vous la connaissiez bien, elle se confiait à vous ?

– Oui. C'était étrange, car ce n'était pas son tempérament. Je le voyais bien, elle gardait tout pour elle. Mais je reconnais qu'elle m'avait à la bonne. J'ai cru comprendre qu'elle avait été très attachée à son précédent médecin, près de Rodez. Du coup, elle avait confiance en moi. Je n'y suis sans doute pour rien.

Il s'agissait probablement du docteur Henri de Boissière chez qui elle avait travaillé, jeune, et dont elle avait hérité.

– Et un jour, vous l'avez crue atteinte d'alzheimer ?

– Pas moi. Son mari. Il m'a écrit en me donnant une liste de faits. Elle perdait ses clefs, cherchait son téléphone qu'elle avait dans la main, elle avait même manqué se tuer au volant de sa voiture... Claude avait conscience de son état, elle était très inquiète. Je lui ai fait passer des

premiers tests. Et malheureusement, les résultats n'étaient pas bons... Deux mois plus tard, les seconds tests étaient bien meilleurs. Cela ne pouvait être alzheimer car on n'observe pas de rémission... Elle est morte quelques jours plus tard, je n'ai jamais eu le fin mot de l'histoire.

J'expliquai alors au médecin que ses filles s'étaient rendu compte que Claude mélangeait ses prescriptions médicales.

– Cela peut expliquer son état de confusion, en effet. Et l'amélioration de son état de santé par la suite. Je suis vraiment ennuyé de ne pas l'avoir compris.

– Et en dehors de sa très bonne santé physique, existe-t-il des éléments qui ont renforcé vos doutes quant à un homicide potentiel ?

– Oui. Je ne sais plus si j'en ai parlé à votre collègue... Ce sont des faits qui se sont produits le dimanche précédant sa mort. Je l'ai croisée à l'église comme chaque semaine. Nous avions nos habitudes, elle se plaçait toujours derrière moi. À la fin de la messe, je me suis tourné pour la saluer. Elle souriait, c'était... nouveau. Elle rayonnait, insista-t-il.

Il s'interrompit quelques secondes, comme s'il revivait la scène.

– Je lui ai souri en retour et lui ai dit : « Je suis heureux de vous voir en forme, Claude. » Elle m'a répondu : « Oui. J'ai compris certaines choses et je vous assure que ma vie va changer. Il y en a qui vont tomber de haut ! » Quelques jours plus tard, elle était morte.

– Elle a dit : « qui vont tomber de haut » ? Au pluriel ? Elle parlait de plusieurs personnes, vous êtes sûr ?

– Sur ce point, je ne peux l'affirmer à cent pour cent. Mais, que ce soit au singulier ou au pluriel, cela n'a pas vraiment d'importance. Le fait est qu'elle est morte juste après. Avouez que c'est troublant...

Je raccrochai et notai que sur le plan de la chronologie des faits, les apparents symptômes d'alzheimer puis la découverte du mélange de la posologie, filles et mari avaient dit la vérité. Mais cette phrase qu'avait prononcée Claude à l'église... Que pouvait-elle signifier ? Cela venait

renforcer la thèse de l'homicide volontaire. Claude avait découvert quelque chose et allait prendre une décision. Je songeai au testament trouvé dans ses affaires. Il accusait implicitement Louise et Ninon. Et pourtant, les filles avaient agi efficacement pour sortir leur mère de la confusion... Peut-être avaient-elles espéré que les modifications du testament étaient dues à son dérangement et que la remettre sur le « droit chemin » leur permettrait de retrouver ses faveurs ? Peut-être que ça n'avait rien changé et que cela les avait motivées à passer à l'acte ? Comment savoir ?

Et s'il s'agissait malgré tout d'une mort naturelle ? Cela faisait plusieurs jours que je prétendais le contraire à qui voulait l'entendre, et pourtant quelque chose en moi n'excluait pas complètement cette hypothèse.

J'en étais là de mes réflexions lorsque Nathan entra dans la chambre.

– Je t'ai dit de frapper quand tu entres, c'est pas possible d'être tranquille ! hurlai-je.

L'enfant se figea puis il partit en courant.

Aussitôt, je me sentis minable et regrettai ma colère. Je me levai pour aller m'excuser. Je le cherchai dans toutes les pièces, il ne se trouvait pas dans la maison. Un œil par la fenêtre de la cuisine. Un éclair zébra l'obscurité. Quelques secondes plus tard, le tonnerre suivit, assourdissant. La pluie se mit à frapper les tuiles du toit et les dalles de la terrasse avec une force mauvaise. Si Nathan avait filé dehors, il était prisonnier de l'orage, quelque part.

J'enfilai mon blouson, pris une lampe de poche et sortis. Le temps de me demander dans quelle direction commencer, j'étais rincé.

– Putain de merde, maugréai-je. Où est-il parti ?

Je songeai à Viviane, son araignée, qui n'allait pas manquer de boire la tasse, et me dirigeai à l'angle nord de la maison, là où l'euphorbe camouflait la toile de l'amie à huit pattes de Nathan. L'enfant était là.

Courbé en deux, les bras contre le mur, au-dessus de la plante, habillé d'un simple T-shirt, trempé, il lui parlait doucement.

– T'inquiète pas, Viviane. Ça va pas durer. Je suis là. Ne pleure pas.

Il s'essuya la joue. Un nouvel éclair illumina la nuit et je vis qu'il était pieds nus. Combien d'enfants secouraient les araignées au mépris de leur propre santé ? Ce gosse était unique. Et j'avais l'outrecuidance d'imaginer qu'il me ressemblait.

– Excuse-moi, Nathan. Je ne voulais pas te faire de peine, dis-je en m'approchant. Je suis désolé d'avoir hurlé comme ça. C'était vraiment idiot de ma part.

J'ouvris mon blouson et entourai le gamin de mon bras en le couvrant.

– Viens, il faut rentrer, tu vas attraper froid..., chuchotai-je.

– Pas question ! hurla-t-il pour couvrir le bruit de la pluie. Moi je reste avec Viviane !

– Viens. Si tu tombes malade, comment tu feras pour capturer des mouches pour ton araignée ?

Il sembla y réfléchir, se redressa, me prit la main et nous rentrâmes.

J'allumai un grand feu et frictionnai l'enfant avec une serviette.

– En attendant que ta mère rentre de l'université, je voudrais te montrer quelque chose.

Il resta muet. Je filai dans la chambre et rapportai la copie des notes de Sam.

– Regarde ces documents. Que penses-tu du monsieur qui a écrit ça ?

Il y jeta un bref coup d'œil, puis un nouvel éclair attira son attention. Ses yeux fixèrent la fenêtre. Il ne disait mot, l'air d'attendre la manifestation du tonnerre. J'étais certain qu'il n'avait rien lu. Le bruit qui suivit était tonitruant. L'orage se rapprochait.

– Il est gentil, répondit-il.

– C'est tout ?

– Oui, il est un peu méduse en fait.

– Méduse ?

– Transparent, quoi...

Nathan arrivait à percevoir que Sam n'était plus qu'une coquille vide, abruti par les médicaments... Les capacités du gamin ne cessaient de me stupéfier.

– Je me demande, tu crois qu'il est médium comme toi ?

– Oui, quand il est pas méduse.

Sa réponse me coupa le souffle. J'avais beau m'y attendre...

– Faut pas t'inquiéter, reprit-il. On me dit qu'y a Henri qui veille sur la mamie et qui va l'aider...

– Quoi ? Henri qui ? bafouillai-je.

– Ben le docteur...

Nathan me sourit, l'air infiniment heureux. Lumineux.

– Je suis content, conclut-il, et il fila en courant dans sa chambre.

Henri ! Concernant cette affaire, je n'en connaissais qu'un : le médecin de Rodez qui avait légué une partie de sa fortune à Claude. Je consultai mes notes pour vérifier que ma mémoire ne me trompait pas. Mais où l'enfant allait-il chercher toutes ces informations ? Même le cartésien le plus ouvert d'esprit ne pouvait répondre à cette question.

Si j'en croyais Nathan, Henri de Boissière continuait de veiller sur Claude depuis l'au-delà et il allait l'aider à reprendre ses écritures. Cela me mit d'excellente humeur.

Alisha rentra peu après. Nous dînâmes tous les trois, et ni Nathan ni moi n'évoquâmes les événements de la soirée. Elle coucha l'enfant. Puis elle me rejoignit et nous fîmes l'amour, tout doucement, comme nous ne l'avions jamais fait auparavant. Après que je me fus glissé dans le lit, la jeune femme lovée dans mes bras, mon nez dans l'odeur citronnée de ses cheveux, mes pensées vagabondèrent. S'il existait à ce point une continuité entre la vie et la mort, cela signifiait que mon père lui aussi m'avait peut-être conduit sur la bonne voie. Longtemps après, pour qu'il y ait

prescription et que ma mère ne soit pas inquiétée. Que me restait-il de positif dans cette vie ? Pas grand-chose, en dehors d'Alisha. Quant au boulot, je vivais une parenthèse. Une fois cette enquête achevée, qu'allait-il advenir de moi ? Aurais-je envie de continuer, maintenant que je connaissais l'assassin de mon père ? Je songeai à mon ami d'enfance à qui j'avais refait le portrait. Il était peut-être temps d'enterrer la hache de guerre...

– Tu es vraiment doué pour les emmerdes ! me hurla Laurent Richet au téléphone.

J’attendais patiemment que Sam recouvre ses esprits, confiant en l’avenir, grâce aux propos de Nathan, et j’avais décidé de ne rien faire et de me reposer chez Alisha. Raison pour laquelle je tombai des nues lorsque le capitaine m’appela pour m’invectiver sans le moindre préambule.

– Qu’est-ce qui se passe ? lui répondis-je.

– C’est à toi de me le dire !

– Écoute, Laurent, j’assume la responsabilité de ce que tu veux, mais il va falloir que tu me donnes quelques détails...

– Une Ninon a appelé le service pour demander si un certain Livenne menait une enquête concernant la mort de Claude Hardant, sa mère.

– Tu m’as donné ton feu vert...

– Je sais. Mais j’aimerais bien savoir ce que tu as fait pour motiver un tel coup de fil de sa part...

– C’est une chieuse... Je mène mon enquête, comme je te l’ai dit.

– Elle prétend que tu es allé la voir à Rodez !

– Oui, bon...

– Putain, je rêve...

– J’ai fait un aller-retour à Rodez. Voilà. J’ai rencontré les filles et le mari de la victime...

– Tu plaisantes ? Et pourquoi je ne l’apprends que maintenant ?

– Parce que t’aurais jamais accepté que j’y aille.

– Je confirme. Pas seul, et surtout pas sans commission rogatoire. Clivel, qu’est-ce qu’il faut pour que la procédure te rentre dans le crâne ?

Je devais trouver un argument imparable, et vite. J'avais des infos que je ne pouvais divulguer, sous peine de me faire interner chez les dingues. Mais une info restait une info et il existait une façon de présenter les choses... Il me revint ce à quoi j'avais pensé lors de notre discussion avec Sophie. Je me lançai :

– Écoute-moi, Laurent. J'ai eu tort. J'aurais dû te mettre dans la combine, je l'admets, mais je me suis laissé emporter par les résultats de l'enquête. J'ai consulté le dossier de Claude Hardant et j'ai appelé toutes les personnes qui étaient liées à la vieille dame de près ou de loin. Et je suis tombé sur une mine d'or...

– Raconte, fit-il sans y croire.

– Une sorte de journal intime écrit par la vieille.

– Tu bidonnes, là...

– Non, je t'assure.

– Mais comment on a pu passer à côté de ça ? s'insurgea-t-il.

– J'ai eu du bol, c'est tout.

– Chez elle ?

– Non...

– Qui te l'a donné ? Son mari ? Son toubib ?

– Je peux pas te dire, c'est un tonton..., dis-je en jouant mon va-tout.

Un tonton, autrement dit un indicateur, bénéficiait d'un statut légalement reconnu. Il pouvait déposer sous X. Une manière de rendre transparent un témoignage, de le garder sous anonymat même devant la loi. Or un autiste était en soi considéré comme transparent par certains thérapeutes au point qu'on avait annihilé sa volonté à coups de neuroleptique. Que pouvait-on me reprocher ? songeai-je pour m'en convaincre.

– Un indic ? Dans les affaires de drogue ou de grande criminalité je veux bien, mais là ? Elle avait un amant, à soixante-dix-huit ans ?

– Je ne peux rien te dire..., répétai-je. Je te montrerai ce qu'elle a écrit, c'est énorme. Du coup, je suis parti à Rodez dans la foulée...

– Mais pourquoi tu ne le dis pas, bon Dieu ? Tu trouves des choses, ok. Ça te donne des velléités de mener de nouvelles investigations, ok. Mais dans ce cas, tu m’en parles ! On prévient le juge et on relance l’affaire officiellement... C’est trop compliqué pour toi ?

Je gardai le silence.

– T’avise pas de me présenter la moindre note de frais..., dit-il au bout d’un moment.

– T’inquiète pas...

– Demain matin neuf heures, je te veux dans mon bureau. Tu me montres ce journal intime et si ça tient la route, je prends rendez-vous avec le juge. Si c’est bidon, tu vas m’avoir sur le dos. Sincèrement, Yoann, il va te falloir du concret pour éviter que ça ripe de mon côté...

Et il raccrocha, furieux.

Je m’en fichais. Richet venait de m’aider. En officialisant les choses, j’allais pouvoir avancer plus facilement. Car il y avait une piste à approfondir. Lorsqu’il y avait autopsie, les tissus (sang, viscères, cœur, foie...) étaient conservés durant un an après qu’on avait délivré le permis d’inhumation ou d’incinérer. Le temps d’être sûr qu’il ne s’agissait pas d’un homicide. Si la mort naturelle se confirmait, on jetait tout. Je regardai la date sur le rapport. Restaient huit petits jours avant que les tissus récoltés ne partent définitivement à la poubelle. Aussitôt mon pouls s’accéléra. Je ne pouvais attendre le lendemain.

Je sautai dans mon véhicule et filai à toute vitesse chez un libraire. J’achetai un cahier semblable à celui de Sam et entrepris la création d’un faux inspiré des faits, date par date, en édulcorant tout ce qui paraissait invraisemblable. Le plus dur consistait à imiter l’écriture tout en bâtonnets de Claude. Puis je fis une photocopie de ces quelques pages. Si je montrais les écrits réels à Laurent, je passerais pour un taré. Je n’allais rien lui donner, seulement lui présenter quelques phrases pour l’ébranler et ça

suffirait. Je ne risquais rien... à condition qu'il ne m'oblige pas à lui confier le cahier.

Il fallait lancer la procédure dès ce soir. Pourvu que le capitaine ne soit pas un adepte des fins de journée apéro au bistrot...

Il était dix-neuf heures lorsque je déposai le tout devant son nez.

– Laurent, je suis vraiment content de te voir ! m'exclamai-je.

– Qu'est-ce que tu fous là ? asséna-t-il. J'allais partir.

Je lui présentai les copies en lui précisant que mon indic refusait, pour le moment, de me confier l'original. J'espérais qu'il n'aurait pas l'idée de faire authentifier les deux écritures. Mon imitation n'aurait aucune chance devant un expert.

Laurent observa les pages et acquiesça sans un mot.

Puis je lui montrai le texte que j'avais modifié, en lui précisant que je l'avais fait dactylographier pour en faciliter la compréhension. Il le lut en diagonale. Je vis ses sourcils se lever lorsque Claude « évoquait » Rodez, ses jumelles, l'héritage du médecin, un bureau et dix lingots d'or. Il marqua le coup en découvrant les quatre paragraphes « magouillés » que j'avais surlignés au Stabilo.

On va m'assassiner. Je ne sais pas qui. C'est très embêtant. J'hésite entre deux personnes.

J'hésite entre deux personnes. C'est une de mes jumelles. Je ne sais pas laquelle, mes souvenirs se mélangent, elles se ressemblent tant.

L'argent est caché dans mon bureau

Je m'étais largement inspiré des écrits de Sam pour rédiger les notes, mais j'avais laissé vagabonder mon imagination concernant le bureau et les billets « dans son ventre », de manière à pouvoir poursuivre l'enquête en toute impunité dans l'appartement du 14^e arrondissement.

C'est terrible ce que je viens de comprendre concernant les jumelles...

– Elle savait qu'elle allait être assassinée !

– Et surtout, elle dit qui...

– Qui t'a filé ça ?

– Je ne peux pas, Laurent. J'ai promis.

– C'est invraisemblable, je te jure, c'est invraisemblable, répéta-t-il.

Il avait raison et je ne voulais pas qu'il se pose d'autres questions. J'embrayai directement sur le motif de ma visite.

– Étant donné que l'on n'a rien trouvé, ni arme du crime, ni coups, ni marques de défense ou de strangulation, il est possible qu'on n'ait pas cherché au bon endroit. Je voudrais demander une analyse toxicologique poussée sur les tissus qui ont été conservés suite à l'autopsie...

– C'est trop tard. Tu penses, ils ont été jetés !

– J'espère que non. Regarde, dans huit jours ça fera un an qu'elle a été incinérée. On a une semaine pour lancer de nouvelles analyses. C'est pour ça qu'il y a le feu et que je suis là ce soir.

– Tu sais, on a déjà cherché tous les poisons possibles et imaginables...

– Et si c'était les médicaments ?

– Tu nous prends pour des bleus ! Vu qu'elle prenait des antidépresseurs, on s'est empressés de creuser la piste de l'empoisonnement aux barbituriques. C'est *niet*.

– Je ne sais pas, c'est de l'ordre de l'intuition, Laurent, on n'a plus que ça...

Je restais convaincu que si Claude était intervenue auprès de Sam, si le « hasard » nous avait mis sur le même chemin suite à la mort de Jane, c'est qu'il existait une urgence. J'ignorais pourquoi, mais ces huit petits jours m'incitaient à poursuivre mes investigations.

– Une intuition... C'est ce que je vais dire au magistrat ?

– On a quand même ces écrits..., protestai-je.

– C’est troublant, mais c’est pas une preuve. Il me faut des billes.

Je restai silencieux. Il reprit :

– Elle précise que des billets sont cachés chez elle, dans le bureau.

L’appartement est toujours sous scellés. On va aller vérifier. Un bon moyen d’entériner l’ensemble des infos de ton indic. Si c’est ok, j’appelle le juge. Et je veux le rapport toxicologique sur mon bureau dans la minute où tu le reçois. Compris ?

– Merci !

Ça m’ennuyait qu’il aille chez elle. J’aurais préféré m’en charger. De ce point de vue-là, mon plan avait failli. J’avais agi comme s’il s’agissait de Bernard Ponstain. Mais Laurent Richet n’était pas rivé à son fauteuil, il allait sur le terrain. Putain de merde ! Je prenais un sacré risque. Qu’allait-il dénicher ? Et s’il ne trouvait pas de billets ? Je n’avais plus le choix, je devais composer avec mes mensonges.

Je filai taper la requête dans mon nouveau bureau.

Finalement, depuis que Sam avait changé d’institution et qu’on le sevrerait de ses médicaments, le premier objectif de mon enquête n’existait plus. Le corps médical ne se posait plus la question de savoir si le jeune homme était fou ou pas, il n’y aurait pas de procédure d’experts. J’insistai néanmoins auprès de ses parents en expliquant que l’urgence de Sam était désormais devenue celle de Claude. Nous devons impérativement connaître l’identité de son meurtrier avant que l’affaire ne soit classée en mort naturelle. Il me fallait du tangible, et vite. Le juge ne se satisferait pas de quelques photocopies d’un cahier bidon. Je mis les Josselain sous pression. Reconnaissants de ce que j’avais fait pour leur fils, ils acceptèrent au-delà de mes espérances.

*

Dans sa nouvelle chambre d'hôpital, Sam présentait des signes d'éveil évidents. Il travaillait toute la journée avec des spécialistes. Le professeur Gélin se montrait optimiste et avait annoncé que le jeune homme pourrait dormir à nouveau chez lui dès le début de la semaine suivante.

De son côté Jeanine, sa mère, avait fait des photocopies du cahier de Sam et avait scotché trois pages manuscrites à proximité de son lit, dans la direction où son fils fixait souvent le regard. Elle n'avait que faire du qu'en-dira-t-on et espérait accélérer le processus. Personne ne le sut, mais ce soir-là, un événement se produisit.

Une infirmière ouvrit la porte, vérifia que tout allait bien et décida de la laisser entrouverte, de manière à ce que l'obscurité n'engloutisse pas le jeune homme. Le rai de lumière vint éclairer les pages fixées par la mère et un halo blanc se déploya instantanément. Sensible à la luminosité qui venait de changer, Sam ouvrit les yeux. Son regard se posa sur l'écriture maladroite de la vieille dame et, instantanément, il se souvint de ces nuits où il ne pouvait rien faire d'autre que laisser glisser le stylo sur la feuille de son cahier. Cette femme qui faisait bouger sa main, qui s'écrivait toute seule, en quelque sorte, c'était du solide. Elle devait bien exister quelque part. Pour Sam, le « où » n'avait pas d'importance.

Alors, il se lova dans un coin de son lit. Complètement à droite, les fesses contre le mur, comme s'il voulait laisser une petite place au fantôme de la vieille dame.

*

Le capitaine Richet trouva l'équivalent de cinquante mille euros en coupures de cinq cents francs dissimulées dans un tiroir secret du bureau de Claude ainsi qu'un mot :

« Ma chère Claude,

Connaissant votre goût pour le nettoyage, je savais que vous trouveriez la cachette. Je vous donne cet argent avec le cœur. Merci d'avoir embelli à ce point la fin de ma vie avec toutes les histoires que vous m'avez racontées. Trouvez-vous un mari, ayez des enfants, installez-vous à Paris ou vendez l'appartement et soyez heureuse, vous le méritez.

Votre ami,

Henri de Boissière. »

Laurent m'appela de la brigade pour s'excuser d'avoir mis en doute le sérieux de mes infos. Il ajouta :

– Cinquante mille euros en billets de cinq cents francs ! Ça ne vaut plus rien. C'est tout de même étrange, la propension de cette femme à ne pas dépenser son argent ! Elle devait considérer que ces billets ne lui appartenaient pas.

Et il raccrocha.

Ce fut comme un feu d'artifice dans ma tête. Personne n'était au courant de la présence de cette somme cachée dans les entrailles du bureau légué par Henri de Boissière, en dehors de Claude. Le mari, les jumelles, la police, aucun ne savait. Moi-même, je l'ignorais. Je n'avais fait que le supposer.

Claude, décédée un an plus tôt, avait donné cette information à Sam, qui l'avait relayée. Soudain je n'avais plus de doute. Je ne pouvais plus en avoir... Comment expliquer un tel phénomène à moins d'envisager qu'une forme de conscience se poursuivait après la mort ?

Ma vie venait de basculer. C'était vertigineux. Je n'étais plus le même homme. Mais alors, pourquoi mon père n'intervenait-il pas ? Peut-être n'avais-je pas été capable, jusqu'à présent, de lire les signes qu'il m'envoyait ?

Je me ressaisis. Laurent Richet avait demandé d'accélérer les analyses toxicologiques de Claude et, entre lui et moi, une relative confiance semblait s'être installée. De mon côté, j'avais commencé à réduire mes médicaments. Je me sentais particulièrement bien.

Aussitôt, je songeai à Valentin Amerti. Il me semblait que ma relation avec lui pouvait évoluer. Était-ce dû au fait qu'une forme de vie, ou de conscience, se poursuivait au-delà de la mort ? Cette notion impliquait tellement de choses... Je me revoyais lui détruire le visage à coups de poing. Bourrelé de remords, je décidai de lui rendre visite.

Extrêmement surpris de me voir, d'autant que la soirée était bien entamée, il recula par réflexe. Je m'excusai aussitôt. Au nom de notre ancienne amitié, je lui demandai de faire table rase du passé. Et si nous repartions de zéro ? Il hésita. Probablement pour se donner une contenance, il se frotta l'aile du nez. Je ne sais pourquoi ce geste m'intriguait autant. Que me rappelait-il ?

Il accepta ma proposition et nous nous serrâmes maladroitement dans les bras l'un de l'autre. Une nouvelle relation, sincère et dépourvue de compétition, était-elle envisageable ?

Une fois que je fus dans ma voiture, cela me revint comme un boomerang en plein visage. J'avais gardé en mémoire l'attitude embarrassée de mon père qui se frottait le menton dès qu'il devait justifier ses absences à ma mère. Décidément, Valentin avait poussé la ressemblance jusqu'à copier la gestuelle de mon père. S'il se focalisait à ce point sur ma famille et moi, ce n'était pas gagné. Je m'en voulus de ces pensées alors que nous souhaitions, tous les deux, réenvisager le présent sereinement.

La nuit qui suivit mes excuses à Valentin me fit l'effet d'un coup de massue.

J'avais demandé à Alisha de ne pas m'attendre pour se coucher car je voulais rester seul. Un vide sidéral emplissait mon cerveau et j'avais beau y réfléchir, je ne comprenais pas ce sentiment de vacuité. J'éprouvais ce genre de sensation lorsque j'avais occulté un détail d'importance qui devait me permettre de résoudre une enquête. Mais il ne s'agissait pas de l'affaire en cours. Ce qui me perturbait touchait ma raison de vivre : la mort de mon père. J'en avais la certitude, mais j'étais incapable d'en entrevoir les tenants et les aboutissants.

Je décidai de marcher sous les platanes de l'allée qui menait chez Alisha. Un peu de vent fit bruissier leurs feuilles et soudain je me revis à l'âge de dix ans, au pied des arbres centenaires témoins de l'assassinat de mon père. Enfant, je leur avais demandé de m'aider, de me montrer la direction à prendre. Je parlais aux plantes comme on s'adresse à un ami. Mais la nature était demeurée muette. Ou plutôt je n'avais pas su la comprendre, aveuglé par ma colère.

Je collai mon front contre la peau rugueuse et tachetée du tronc de l'un des platanes et respirai son odeur. Musquée et légèrement acide. Comment avais-je pu me couper à ce point de la nature, moi qui à cette époque ne vivais que pour l'observer ? Je m'accroupis au pied de l'arbre et m'adosai contre lui, le cul calé entre d'imposantes racines. La nuit était claire. Je fermai les yeux et laissai les particules scintillantes des étoiles disparaître au bénéfice de l'ombre et du doute. La colère n'existait plus et cela me fit sourire. Je sentis l'humidité de la terre à travers mon pantalon et un frisson,

à nouveau, me parcourut l'échine. À cet instant, précisément, une image aveuglante s'imposa. Deux visages, côte à côte.

Je revis mon père faisant le même geste que Valentin. L'un se frottait machinalement le menton, l'autre l'aile du nez. Et tout devint évident. Cette gestuelle n'était pas le fruit d'un mimétisme volontaire. Elle répondait à une empreinte génétique. Valentin était le fils de mon propre père. La raison de notre ressemblance. Et dire qu'on nous appelait les Jumeaux ! Nous étions sans aucun doute demi-frères... Comment avais-je pu être aveugle à ce point ?

Je me relevai pour marcher d'un pas rapide vers nulle part. Un sentiment confus s'empara de moi. Je n'avais pas envie de partager mon père. Je l'avais si peu connu. J'enrageais.

– Pourquoi, pourquoi, pourquoi ? m'écriai-je.

Un autre fils. Découvrir qu'il m'avait caché cette information me fit terriblement mal. Mon père avait été l'amant de la mère de Valentin ! Et puis, un jour, les Amerti s'étaient installés à côté de chez nous. Nous étions devenus voisins. Le hasard n'y était pour rien, ça semblait évident. Ma mère avait constaté nos similitudes. Une femme sent ces choses-là. Elle avait réalisé que son mari la trompait depuis toujours, car Valentin avait tout juste deux mois de moins que moi. Elle n'avait pas supporté. Pour la première fois, sans me l'avouer, je compris son geste. Je m'appuyai contre un arbre, chancelant.

Il fallait que je retrouve la mère de Valentin. Mme Amerti, comme je l'appelais lorsque nous étions enfants. Elle savait certainement des choses que j'ignorais et elle pourrait m'apprendre qui était réellement ce Gregor Clivel que j'avais si peu connu. Accepterait-elle de me parler ? Lorsque j'étais gosse, je la trouvais glaciale. Jamais un mot gentil, un bonjour du bout des lèvres, puis elle s'en allait dans sa chambre en inventant un prétexte. J'avais toujours mis sur le compte de sa froideur le fait que son fils passe le plus clair de son temps chez nous. Quel supplice elle avait dû vivre

en ma présence ! J’incarnais l’objet de sa haine : le garçon que son amant avait reconnu, en compagnie de son fils qui n’était qu’un bâtard. Comment avais-je pu ainsi fermer les yeux ?

Au petit matin, entraîné par ces nouvelles convictions, je décidai de rejoindre Valentin chez lui. Je lui envoyai un texto pour le prévenir de ma visite. Pour ne pas l’inquiéter – il connaissait mes sautes d’humeur et pouvait craindre un changement d’intention –, je forçai l’enthousiasme de mon message. Il me proposa de prendre un café. J’étais ravi.

En conduisant, une question me vint à l’esprit : savait-il que Gregor était son père autant que le mien ? Et à nouveau l’évidence s’imposa : bien entendu. Et cela expliquait quantité de choses. Notamment qu’il soit entré dans la police lui aussi – pour tenter de résoudre l’énigme de son meurtre – et qu’il m’ait volé les derniers mots de mon père. Cette relique était aussi la sienne... Mais alors, pourquoi s’en était-il débarrassé ? Peut-être l’avait-il conservée... M’avait-il menti ? C’était possible.

Nous étions demi-frères... Je n’en avais jamais eu conscience. Lui si. Ça changeait tout.

Je me sentais soulagé d’avoir compris les fondements de cette histoire et en même temps, je lui en voulais. D’une certaine manière, il s’agissait d’une trahison de plus. Mais avait-il vraiment eu le choix ? Non. S’il avait pu partager ce secret, il l’aurait fait. Ce ne devait pas être évident de savoir que son « père », le mari de sa mère, n’était pas son géniteur.

Allais-je lui confier ce que j’avais découvert ? Non. Pas tout de suite. Un reliquat de jalousie me serrait la gorge. Il avait un avantage sur moi et gardait l’information pour lui depuis près de trente ans. Peut-être plus. J’allais vivre l’instant, le savourer, pendant que lui ignorerait que je savais. C’était un peu mesquin. Tant pis.

Juste avant que je ne frappe à sa porte, il l’ouvrit, comme s’il m’avait vu arriver.

– Entre, je t’attendais. Fais doucement, Véro dort encore.

– Ok, chuchotai-je.

Je le serrai dans mes bras un peu plus fort que d’habitude et je perçus que ça le gênait.

– Qu’est-ce qui t’amène... depuis hier ?

Juste avant que je ne réponde, il se frotta l’aile du nez et je fixai son visage pour chercher dans ses traits ceux de mon père. La forme du visage, la bouche, les yeux, tout était là quand on prenait le temps d’y réfléchir. Il avait même hérité de sa taille.

– Juste envie de passer un peu de temps avec toi. La famille c’est important, dis-je sans m’en rendre compte.

– Oui, enfin... Bon, c’est vrai qu’on se connaît depuis longtemps. C’est un peu la famille, concéda-t-il en posant devant moi une tasse de café brûlant.

– Comment va ta mère ? lui demandai-je alors.

– Bien, je crois...

– Tu pourrais me donner son adresse ?

– Pourquoi... pourquoi tu veux la voir ?

– Je voudrais lui poser des questions... Rien de bien...

– À quel sujet ?

– Tu en fais une tête !

Il était blanc.

– Non, mais... On est fâchés. Tu comprends, je l’ai perdue de vue. Ça fait des lustres que je n’ai pas de nouvelles d’elle.

– Oui, mais tu sais où elle habite ?

– Non, je l’ignore. J’ai perdu contact depuis des années. Tu te souviens, elle a toujours été dure, limite barjo. On est en froid.

Valentin posa une main sur son front, comme s’il souffrait intensément.

– Yoann, tu voudrais bien me laisser, j’ai très mal au crâne. Depuis ce matin, je ne me sens pas bien, je dois couvrir une grippe ou quelque chose...

– Tu veux que j’aille chercher des médicaments à la pharmacie ?

– Non, je vais prendre une aspirine, ça ira mieux dans quelques heures, mais là, je crois que je vais aller me coucher...

Il me raccompagna dehors et je me retrouvai devant sa porte, sans même avoir eu le temps de goûter son café.

Pourquoi ce sentiment d’avoir merdé était-il si prégnant ? Il m’avait carrément viré. Quelque chose m’échappait et j’ignorais quoi. Est-ce que le fait de mentionner la « famille » avait suffi à le déstabiliser ? Sans doute. J’allais me passer de son aide. Comment s’appelait sa mère ? J’avais son nom de famille mais impossible de me souvenir de son prénom. Monique ? Julie ? Qui pouvait me renseigner ? Ma mère ? Impensable. Restait Véronique, la femme de Valentin... mon ex.

Il suffisait que je passe la voir dès que Valentin irait mieux et partirait au bureau.

Je n'avais pas encore quitté le palier de la maison de Valentin lorsque mon portable sonna. Par réflexe, je supposai qu'il s'agissait de ma mère et je fus presque déçu de voir le nom des Josselain s'afficher. Tout en décrochant, je songeai à elle et réalisai que ma rancœur à son égard avait légèrement diminué. Peut-être serais-je un jour capable de lui parler à nouveau...

– Sam a repris ! s'écria Philippe.

– A repris quoi ?

– L'écriture automatique... Ma femme a trouvé...

– Où est-elle ?

– À l'hôpital...

– J'arrive !

Le temps s'accélérait. Je me sentais vivant, heureux. Interroger la femme de Valentin attendrait un peu. L'urgence concernait Claude, à nouveau.

J'allais faire la connaissance de Sam.

Grand et maigre, il était assis, légèrement voûté, dans son lit. Une frange de cheveux bruns partant dans tous les sens à cause d'épis récalcitrants lui donnait un petit air comique. Il faisait plus jeune que son âge. Treize, quatorze ans maximum. Un long nez, des lèvres fines qui souriaient. Il fixait le mur d'en face et son attitude resta la même alors que j'entrais dans sa chambre. Il semblait ne pas m'avoir vu. Sa mère vint à ma rencontre et m'embrassa chaleureusement. Puis elle se tourna vers lui et s'assit à ses côtés.

– Sam, c’est Yoann. Tu sais, l’homme dont je t’ai parlé. C’est grâce à lui que tu as changé d’hôpital...

– Les photos..., dit-il.

– Oui, je t’apporterai tes photos tout à l’heure. Ne t’inquiète pas. Elles sont dans la voiture, je vais aller les chercher. Je suis si contente qu’il aille bien, s’exclama sa mère en s’adressant à moi.

– Que veut-il dire ? lui demandai-je.

– Il a une manie depuis presque cinq ans. Il est fasciné par les visages des gens. Il faut sans arrêt qu’on lui apporte des journaux, des magazines... Il découpe les visages et les range dans un petit classeur avec un numéro. Je n’ai jamais compris pourquoi.

– Les photos, reedit-il en fixant le mur d’en face.

– Ça ne vous ennuie pas de rester avec lui ? Je vais aller les chercher, ma voiture est au parking, en bas, je n’en ai pas pour longtemps.

– Philippe m’a dit que Sam avait écrit quelque chose cette nuit... Si ça ne vous gêne pas de me montrer... comme ça je vais le lire en votre absence.

J’avoue que l’attitude étrange de Sam me déstabilisait. C’était stupide, mais j’en venais à craindre ses réactions. Comme si elle voyait en moi – elle devait avoir l’habitude que les gens réagissent ainsi en présence de son fils –, Jeanine précisa :

– Ne craignez rien. Il ne va pas bouger, il ne vous parlera pas. Il attend ses photos et c’est tout. Sam est quelqu’un de très gentil, de très doux.

« Gentil ». C’était le qualificatif qu’avait employé Nathan pour décrire le jeune homme. Rassuré, je m’assis dans le fauteuil à ses côtés et saisis le papier que Jeanine venait de me donner. Il s’agissait d’un document médical sur lequel étaient notées différentes informations, des doses et des noms de médicaments. Je tournai la feuille et constatai qu’elle était noircie d’une ligne de bâtonnets maladroits : je reconnus aussitôt l’écriture de Claude.

La vie m'a déjà condamnée ma peine le fardeau à mes deux filles je sais tout j'ai compris à cause de sa fille préférée

Je trouvai le moyen d'en faire une copie dans un des secrétariats de l'hôpital. Lorsque je revins, Sam tournait lentement les pages d'un énorme classeur dans lequel des centaines de visages connus ou inconnus s'affichaient en petites vignettes découpées. Au vu des numéros qu'il avait collés à côté de chaque portrait, le classeur en comptait quinze mille six cent quatre-vingt-trois. J'allais partir mais la curiosité fut plus forte, je me glissai à sa droite pour voir de qui il s'agissait. Lady Gaga, François Hollande et Robert de Niro côtoyaient monsieur et madame Tout-le-monde. À première vue, pas un doublon. Puis sa mère lui donna trois magazines *people* ainsi que le quotidien *Le Parisien*. Il consulta les pages du journal, une à une, et s'arrêta devant trois anonymes qui donnaient leur avis concernant la nouvelle grève SNCF. Alors, il prit des ciseaux et découpa méthodiquement les trois visages, avant de les glisser dans les intercalaires suivants. Je regardai le jeune homme de dix-sept ans. À son sourire, il avait l'air comblé.

Je pris congé en expliquant devoir me pencher sur ce nouvel écrit de toute urgence et remerciai Jeanine de m'avoir prévenu si vite. Juste avant que je file, elle ajouta :

– C'est grâce à l'hôpital. En principe, on ne peut pas venir ici le matin, c'est réservé aux soins et à la toilette. Mais Sam demandait ses photos, il les voulait absolument. L'infirmière m'a alertée. Elle craignait qu'il ne s'énerve trop et voulait éviter de lui donner un calmant. Je suis venue aussi vite que j'ai pu et dans ma précipitation, je les ai oubliées dans mon véhicule. En quittant sa chambre, une feuille sous le lit a attiré mon attention. Cette écriture... je l'aurais reconnue entre mille ! J'ai découvert ce qu'il avait noté et je vous ai aussitôt informé de cette trouvaille par l'intermédiaire de mon mari. Je n'avais pas votre numéro. Il est probable que si cette infirmière ne m'avait pas appelée, le papier aurait fini à la poubelle...

J'avais le choix : rentrer chez moi pour analyser le document ou rejoindre le capitaine Laurent Richet et l'impliquer dans mes recherches. Pour une fois que les propos de Claude ne paraissaient pas délirants, je décidai d'aller à la brigade, dans le 14^e arrondissement. Je n'aurais qu'à prétendre que mon informateur avait retrouvé un papier égaré.

Juste avant, je fis une halte dans mes anciens bureaux, au même étage, pour saluer Christian et Honfleur. Personne. Ils étaient probablement sur le terrain. Je me surpris à chercher Jane avant de réaliser qu'elle n'était plus. J'avais cessé mon activité au DPJ suite à son décès et je n'avais pas encore intégré la réalité de la mort du Moineau. Je laissai un mot à mes ex-collègues et rejoignis mon chef de groupe.

Il fut surpris de constater le style décousu et à peine français du texte que je lui apportais. Il est vrai que j'avais sérieusement arrangé les précédents. Je lui rappelai que Claude avait perdu la tête durant un temps non négligeable, ce qui avait motivé la demande d'examen faite par son mari. Richet accepta l'argument. Après concertation, nous arrivâmes aux conclusions suivantes. Soit elle considérait ses filles comme un fardeau, ce qui expliquait la rancœur de celles-ci à son encontre, soit elle avait fait subir un fardeau à ses deux filles, raison pour laquelle les jumelles lui en voulaient tant. Finalement, peu importait l'origine des faits, le résultat demeurait le même. Ensuite, il semblait que la vieille dame savait désormais qui l'avait tuée et pourquoi. Elle évoquait « sa fille préférée ». Elle ne parlait pas d'elle-même, sinon elle aurait écrit « ma fille ». Qui d'autre qu'elle avait élevé leurs enfants ? Son mari. Et laquelle des jumelles était la préférée du père ? Louise. Sans aucune hésitation.

Ma seconde impression se confirmait. La plus sympathique des deux se révélait être la meurtrière. C'est en tous les cas ce que semblait affirmer Claude Hardant.

– Nous sommes d'accord, résuma Laurent. L'ennui, c'est que nos certitudes reposent sur du vent. C'est pas avec ce charabia qu'on convaincra le juge. Il va nous falloir des aveux, dit-il en tapant du poing sur son bureau.

– Oui, confirmai-je.

– Tu pars demain pour le Sud-Ouest avec un gars de l'équipe et vous vous démerdez pour revenir avec du concret. Choisis un de ceux qui ont travaillé sur l'enquête. Explique-lui que tu t'es penché sur l'affaire, et briefe-le pendant le trajet. Je compte sur toi. Je vais avertir les collègues du commissariat de Rodez que vous êtes sous commission rogatoire. Ils vous aideront dans la logistique. Tiens, ajouta-t-il en me confiant mon arme de service.

Des six personnes qui composaient l'équipe de Laurent, deux brigadiers et quatre gardiens de la paix, je savais déjà que je désignerais un de ces derniers. Les jeunes entrent plus facilement dans le moule et, sur cette affaire, il me fallait un mouton. Dégourdi, mais un mouton quand même. Laurent me suivit et avant que je n'ouvre la bouche, il expliqua que j'avais repris l'affaire Claude Hardant et que j'avais mis au jour de nouveaux éléments qui requéraient un complément d'enquête. J'appréciai le geste. Une manière implicite de mettre en avant mon arrivée.

J'ignore si les deux brigadiers perçurent ma détermination à ne pas les choisir ou si ma réputation me précédait, mais ils plongèrent le nez, sans équivoque, dans leurs dossiers. Les gardiens de la paix, au contraire, paraissaient motivés. J'éliminai d'office un jeune homme prénommé Mickaël. Trop joli garçon. Même si je vivais en couple avec Alisha, je n'aimais pas la concurrence sur ce terrain-là. Un Cédric à lunettes ne cessait de poser des questions – beaucoup de questions – et cette enquête dégagait trop de bizarre pour supporter un fouineur qui allait ruiner mes nouvelles convictions. Un autre, Sofian, prétendit n'avoir jamais bossé sur l'affaire. Ne restait plus que Luc. Celui-ci s'esclaffa en disant :

– Moi, je suis convaincu que la vieille est morte d'un arrêt cardiaque !

Ce n'était pas très malin de sa part. Après ce que venait de dire notre chef de groupe, il devenait évident que nous n'enquêtions pas sur une mort naturelle. Je me tournai à nouveau vers Mickaël, le beau gosse. Il n'avait pas prononcé un mot et tenait un cahier entre ses mains. Bingo. Nous allions faire la paire. Les filles de Rodez n'avaient qu'à bien se tenir !

*

Dans sa chambre d'hôpital, Sam dormait paisiblement. Soudain, il se releva et s'assit sur le bord de son lit avec une rapidité dont il aurait dû être incapable à cause de ses médicaments. Il avait les yeux révulsés. Un filet de bave coulait de sa bouche. D'une voix qui ne lui appartenait pas, il se mit à chuchoter :

– Sa fille préférée... pas les jumelles. La troisième, Hélène...

Il hurla à nouveau ce prénom. Puis, comme si l'énergie qu'il avait dépensée pour prononcer ces mots lui avait coûté la vie, il s'écroula à terre.

Il était prévu que nous partirions en train au petit matin, et que deux confrères de Rodez viendraient nous chercher à la gare pour nous amener au 2, rue Hervé-Gardye, au commissariat de police, où nous interrogerions les jumelles. Je préparai mon sac et la liste des questions à poser pour tenter de les faire avouer.

Mais en fin d'après-midi, Jeanine Josselain m'appela, en larmes. Ses propos étaient décousus et je crus que Sam était mort. Je lui demandai de répéter, le souffle court, et je compris que c'était ce qu'elle avait pensé elle aussi en découvrant son fils, inanimé, au pied de son lit. Aussitôt sorti de son évanouissement, il était entré dans une phase cataleptique, tremblant de tous ses membres et répétant : « Claude », sans jamais s'arrêter. Philippe et Jeanine s'étaient bien gardés d'expliquer aux médecins que son état était certainement lié à la reprise du contact avec la vieille dame, mais ils avaient pris une décision.

– On arrête tout, confessa-t-elle. C'est trop tôt pour Sam, trop dangereux. Je suis désolée.

– J'arrive, lui dis-je.

D'un côté je la comprenais, en même temps j'espérais tant de cette nouvelle connexion. Leur fils était sur le bon chemin. Claude devait retrouver le moyen de s'épancher et elle allait probablement en dire beaucoup plus dans quelques jours. Il fallait continuer. Je devais les convaincre.

Lorsque j'arrivai dans la chambre, un homme habillé de noir avec un col blanc – à bien y regarder, il s'agissait d'un prêtre – était assis aux côtés du jeune homme et parlait doucement.

– Qui est-ce ? interrogeai-je.

Philippe me prit à part et me précisa qu’il s’agissait d’un prêtre exorciste, un ami d’amis qui, ayant eu connaissance des derniers événements, était accouru au plus vite. Il expliquait au jeune homme les moyens de se protéger de ces manifestations issues de l’au-delà.

– Que cela vienne d’un mort, d’un vivant, ou d’une entité X ou Y, personne n’a à faire intrusion dans ton territoire personnel sans ta permission, dit-il à Sam. Tu dois garder le contrôle, rester « maître à bord ». C’est toi qui décides si tu veux écrire ou pas, si tu acceptes d’entrer en contact avec la dame ou pas. Et si tu ne veux pas, ça ne doit pas avoir lieu. Apprendre à refermer la porte de ses perceptions permet de mieux les maîtriser. Il faut s’affirmer pour se protéger.

Comme s’il avait intégré ce qui venait d’être dit, Sam nous tourna le dos et s’endormit.

Je n’attendais plus rien de Claude-Sam. À mon grand regret, le lien était à nouveau rompu. Ne restait plus que la voie cartésienne, l’enquête solide et concrète.

Je fus heureux de constater que Mickaël se révélait consciencieux mais timide. Parfois les jeunes en font trop pour se montrer à la hauteur. Lui me laissait tenir seul les rênes de l’investigation.

Les jumelles furent convoquées pour une audition au commissariat de Rodez dès le lendemain en début d’après-midi. Nous décidâmes de les interroger ensemble pour éviter que chacune ne renvoie indéfiniment la faute sur l’autre. Nous espérions dans cette confrontation que l’une d’elles craquerait. Louise se rongait les ongles. Elle paraissait plus faible que sa sœur, à moins qu’elle n’ait des choses à se reprocher. Ninon demeurait droite, fière et sûre d’elle. Elle ne faisait aucun effort pour se rendre sympathique.

– Vous n’avez pas le droit de nous auditionner sans la présence de notre avocat, lança-t-elle.

– C’est pas encore l’audition, mentis-je. Là, on discute, c’est tout. Je vous dirai quand vous pourrez prévenir votre avocat. D’ailleurs, comme vous pouvez le constater, personne ne prend en note ce que vous allez dire. On est entre nous, c’est juste une discussion, répétai-je.

Mickaël m’interrogea du regard et me fit comprendre qu’il voulait me parler en aparté.

– On les a convoquées pour une audition, non ? chuchota-t-il alors que nous étions derrière la porte.

Il était beaucoup plus à cheval sur le règlement que je ne l’étais. Les lois qui évoluent tous les cinq ans, ça m’a toujours emmerdé.

– Je sais ce que je fais. T’inquiète. Pour l’instant, on parle, tranquille.

– Et si ce qu’elles disent devient chaud brûlant ? opposa-t-il.

– Chaque chose en son temps... Allez, viens.

Et je rentrais dans la salle. Je devais aller vite. Claude reprochait quelque chose à ses filles, ce qui l’avait, semble-t-il, motivée pour les déshériter. C’est ce quelque chose qu’il me fallait trouver.

– À quel moment avez-vous quitté la maison de vos parents ? demandai-je en ramassant des papiers, l’air le plus décontracté possible.

– Vous pouvez préciser dans quelles circonstances ? aboya Ninon. On l’a quittée un paquet de fois...

– La première fois que vous vous êtes installées ailleurs que chez eux.

– À sept ans et demi, quand on nous a placées en pension, répondit Louise.

– En pension à cet âge ? Vous habitez loin de l’école ?

– Pas du tout. Notre mère était tombée en dépression et notre père ne pouvait pas s’occuper de nous, précisa Louise.

– Qu’avez-vous ressenti à cette époque ?

Je voulais connaître leur état d’esprit.

– Pas besoin d’être Freud pour imaginer qu’on était tristes comme les pierres, s’écria Ninon. Nos parents nous abandonnaient !

Je réalisai soudain que Claude s’était vue abandonnée à l’âge de sept ans par ses parents et que l’événement s’était reproduit pour ses filles au même âge. Comment pouvait-on faire vivre à ses enfants ce que l’on avait eu tant de mal à accepter ? Fallait-il que la descendance reproduise indéfiniment les erreurs des aïeux ?

– Quel événement a provoqué la dépression de votre mère ?

Il y eut un long silence qui ne fut interrompu par aucune des jumelles.

– Est-ce que cela a un lien avec la mort de votre sœur Hélène ?

Elles restèrent de marbre, ce qui m’incita à poursuivre. Leur attitude me donnait le sentiment d’être sur la bonne voie.

– De quoi est-elle morte ?

– On ne sait pas, répondit Louise, un peu vite.

– C’est une sacrée injustice. Non seulement vous perdez votre sœur mais quelques mois plus tard vos parents se débarrassent de vous. Il y a de quoi être en colère, ajoutai-je en connaisseur.

Je notai sur mon cahier un point important : il devenait impératif que je cherche à connaître les circonstances de la mort d’Hélène. Les jumelles continuaient de garder le silence.

– Je m’interroge : contre qui aviez-vous le plus de ressentiment, votre père ou votre mère ?

À nouveau, le mutisme.

– Peu importe au fond. Car je vais vous dire ce qu’il s’est passé. Vous avez sept ans lorsque vous vous retrouvez seules. C’est dur et vous en voulez à vos parents. Mais au fil des ans, une certitude voit le jour. Vous savez que le temps réparera les heures terribles de l’enfance sous la forme d’un héritage, conséquent. Cet argent appartient exclusivement à votre mère. Mais il existe un « moyen » d’accélérer les choses : se débarrasser

d'elle, d'une manière ou d'une autre. C'est là qu'une de vous deux intervient...

J'avais le sentiment de m'adresser à un mur.

– À cause de vos dénégations respectives, celle qui a fait le coup empêche l'autre de vivre sa vie pleinement. Et il me semble que l'une de vous deux ne mérite pas ça... Alors ce lien très fort dont vous m'avez parlé, il va falloir me prouver qu'il existe...

– C'est moi qui l'ai tuée, affirma Louise en fixant Ninon.

Ses lèvres tremblaient d'émotion. L'onde de choc de ses propos se répandit dans la pièce, suivie par un soulagement qui fut perceptible par tous.

Les épaules de Ninon s'affaissèrent et cela me déstabilisa. Fallait-il y voir la confirmation d'une certitude ou autre chose de plus complexe ? Pourquoi ne se serraient-elles pas dans les bras l'une de l'autre, comme je l'avais vu faire à maintes reprises lorsque deux protagonistes s'acharnaient sur des versions différentes et que, soudain, l'un d'eux dévoilait la vérité ?

J'avais rêvé de ce dénouement, mais il me semblait qu'il arrivait trop tôt. C'était déconcertant. Un peu comme si Louise avait décidé d'avouer ce jour-là et attendait simplement la bonne occasion pour paraître crédible. Quelque chose clochait. Je ne peux pas dire ce qui motivait ce sentiment. Peut-être mon intuition de flic. Rien de plus.

Je pris Mickaël à part, dans le couloir, et lui dis :

– Je sais à quoi tu penses. On vient d'obtenir des aveux, et il faut avertir le juge pour qu'il prenne le relais. Sauf que je ne la sens pas, cette histoire. Ça ne tient pas la route, si tu veux mon avis. La chance, c'est qu'on n'est pas en audition officiellement. Voilà à quoi ça sert de ne pas être pile poil dans les clous. Donc on va poursuivre notre petite discussion tranquillement et si elle confirme ses aveux, demain on appellera le juge. Tu marches ?

Il hocha la tête.

Nous libérâmes Ninon.

Ce qu'il advint ensuite intensifia mes doutes.

Nous demandâmes à Louise d'expliquer son mode opératoire. On avait conclu à la mort naturelle, comment avait-elle fait pour induire à ce point le légiste en erreur ? J'avais hâte de comprendre. Elle évoqua une ingestion massive d'antidépresseurs. Dix, vingt... Elle ne se souvenait pas bien. L'ennui, c'est que ça ne collait pas avec les analyses. Louise mentait. Protégeait-elle sa sœur ? Je la fis s'exprimer sur le mobile du meurtre et elle bafouilla qu'elle avait eu besoin d'argent, après la perte de son emploi, et qu'elle comptait sur l'héritage. Mais le plus étonnant se produisit lorsque je brandis la copie du nouveau testament écrit par Claude, celui qui précisait qu'elle ne donnerait rien à L et N, autrement dit Louise et Ninon. La jeune femme écarquilla les yeux. Sa surprise n'était pas feinte. Elle découvrait le document. À la mort de leur mère, le notaire les avait convoquées et leur avait présenté le testament officiel, là où tous les biens – appartement et lingots d'or – étaient énumérés. Mais si je me fiais à sa réaction, je devais admettre que ni l'une ni l'autre n'avait eu l'occasion de voir le nouveau projet de testament de Claude. Quel était donc le mobile ? Pas une fois elles n'avaient prétendu détester leur mère.

J'appelai Laurent Richet pour un débriefing.

– Ça avance ?

– Louise s'est presque accusée du meurtre, prétendis-je pour éviter qu'il ne m'oblige à transférer le dossier au juge.

– Putain, t'es fort !

– Non. L'arme du crime ne correspond pas aux faits.

– Qu'est-ce qu'elle a dit ?

– Barbituriques...

– Ah, non. Ça, c'est pas possible !

– Je sais bien. C'est le problème.

– Mais pourquoi elle fait ça ?

– J’en sais rien... Elle couvre Ninon...

– Un sacrifice entre sœurs ?

– Ce sont des jumelles, le lien est spécial. Mais bon, j’en sais rien. Je t’avoue que je suis perdu.

Laurent prit le temps de réfléchir avant de demander :

– On est sûrs que ça ne pourrait pas être un suicide ?

– Claude n’a pas laissé de mot. Rien. Et puis, je veux bien, mais comment elle aurait fait ? Elle se serait pendue avec un lien invisible ? Ça ne colle pas. Je te rappelle qu’elle préparait son petit déjeuner. Tu as vu beaucoup de suicides où la personne se tape un bon gueuleton avant de dire merde à la vie ? En plus, souviens-toi de ce qu’elle a écrit dans son journal intime : elle pressentait qu’on allait l’assassiner.

– C’est vrai...

– En même temps, je comprends que tu te poses la question. On n’a aucune trace de blessure ni de violence. Si c’est un crime, il est parfait !

– Il y a une autre possibilité..., suggéra-t-il. Louise a tué sa mère, mais elle donne une arme du crime impossible pour fausser les pistes. Pour qu’on se dise : « C’est pas elle » et qu’on reporte notre attention sur quelqu’un d’autre. Sa sœur par exemple. Tu sais, on a déjà vu ça...

– Oui, dis-je pensivement. Elles ont peut-être décidé ça ensemble pour qu’on leur foute la paix. Ninon a l’air d’être sacrément renseignée sur les procédures. Elle me l’a prouvé à plusieurs reprises...

Je n’aimais pas la tournure que prenaient les événements. Dans une affaire d’homicide, les aveux n’étaient pas déterminants. Il fallait des faits circonstanciés, des éléments connus du meurtrier seulement. Et nous n’avions rien de cet ordre-là.

Je m'aspergeai le visage d'eau froide pour tenter d'avoir les idées aussi claires que possible car je sentais ma concentration faiblir. J'avais hâte de ne plus avoir une seule molécule de neuroleptique et d'anxiolytique dans le corps. En diminuant la dose progressivement, j'espérais que l'ensemble de mes facultés reviendraient.

Un bilan s'imposait. Apparemment, Louise avait cédé sous la pression. Elle s'accusait du meurtre de leur mère mais l'arme du crime ne correspondait pas. Soit elle était coupable et avait trouvé ce moyen pour nous duper, soit elle était innocente et ignorait la manière dont on avait tué sa mère. « Machiavélique ou bonne poire ? » notai-je sur une feuille. De petits signes quasi imperceptibles m'incitaient à penser qu'elle s'accusait à tort. Son regard vers Ninon au moment des aveux... Sa surprise non feinte devant le nouveau testament de Claude... Mais pourquoi prendre le risque de passer sa vie en prison pour quelqu'un d'autre ?

Je demandai à ce qu'on l'enferme dans la cellule la plus glauque du commissariat afin qu'elle ait un aperçu de ce qui l'attendait. Peut-être qu'ainsi, elle reviendrait sur ses aveux.

Nous la laissâmes en isolement total. En dehors d'un repas froid apporté par un gardien de la paix qui ne lui adressa pas la parole, elle n'eut aucun lien avec quiconque.

Je revins à six heures du matin et me pointai dans sa cellule avec un objectif : voir comment elle avait vécu la garde à vue. Elle ne dormait pas. Ce qui était en soi une petite confirmation de son innocence. L'expérience m'avait plusieurs fois prouvé qu'un coupable, aussitôt mis en prison,

dormait du sommeil du juste. Soit parce qu'il n'avait plus à se cacher, soit parce qu'enfin il pouvait cesser de mentir... Si on soupçonnait trois personnes, celle des trois qui s'endormait aussitôt signait une forme d'aveux physiologique. Or Louise avait les yeux rougis, des cernes noirs, les cheveux ébouriffés... Elle semblait n'avoir pas fermé l'œil de la nuit. Je devais comprendre ce qui motivait sa décision de s'incriminer.

À cause de la nouvelle loi nous obligeant à appeler un avocat lors des auditions, nous n'avions plus que la cellule pour créer un lien avec les prévenus. De fait, dans bon nombre de commissariats, on appelait désormais ces cages le « confessionnal ».

– Ninon a une sacrée chance de vous avoir..., dis-je en préambule.

Elle ne répondit pas. Courbée en deux, le menton prisonnier entre ses genoux remontés, elle semblait prostrée.

– Et vous aussi, vous avez de la chance de l'avoir. Comme vous me l'avez expliqué, ça rend indestructible...

– Quelle chance ! Ça rend plus fort, gronda-t-elle, amère.

Je gardai le silence. Puis, comme si elle attendait ce moment de quiétude pour se libérer, enfin elle s'épancha.

– Oui, ça rend plus fort parce que ma mère a eu l'intelligence de ne jamais nous habiller pareil. C'est pour ça que l'on a chacune une personnalité bien marquée. Le problème est venu en pension où on nous imposait de porter la même robe ou le même pantalon à longueur d'année. C'était affreux. Quand vous n'avez plus de signes distinctifs, la vie devient une compétition permanente. Qui a les cheveux les plus longs, la poitrine la plus grosse, l'une est malade, l'autre pas, et ne parlons pas des notes... Au fil des jours, sans même vous en rendre compte, vous entrez en concurrence avec vous-même. Sans arrêt, c'est épuisant. Les jumeaux que les parents habillent pareil, c'est comme si on les lobotomisait. Vous n'êtes plus que la moitié d'un. Ce que vous dites ne compte jamais pour un avis, il faut celui

de l'autre pour avoir une opinion. C'est monstrueux au sens propre du terme. La société fait de nous des êtres bicéphales.

Elle serrait les poings de toutes ses forces. Je n'avais pas l'intention de l'interrompre. Tout pouvait se jouer là. J'essayais de garder mon calme mais je craignais que mes battements de cœur qui pulsaient à tout rompre au niveau de ma jugulaire ne trahissent mon impatience. Elle aspira une grande bouffée d'air et continua :

– Ce lien spécial entre elle et moi existe et existera toujours. Chaque fois que je fais quelque chose, j'ai besoin de regarder derrière mon épaule pour voir comment elle réagit. Ce lien nous a nourries, on ne peut s'en défaire, il faut l'accepter.

Et comme si elle était satisfaite de ces précisions, elle interrompit sa litanie.

– On dirait que vous cherchez à compenser quelque chose, prétendis-je spontanément.

Elle resta muette.

– Je sais que ce n'est pas vous..., affirmai-je. Pourquoi endossez-vous ce crime ? Vous agissez comme s'il existait un contentieux.

Après avoir eu l'intuition que c'était elle la coupable, j'avais désormais la certitude qu'elle ne l'était pas.

– Vous ne savez pas de quoi vous parlez..., dit-elle enfin. En naissant, j'ai vécu deux morts : d'abord, la séparation violente et froide d'avec ma mère parce que notre naissance a été suivie d'un mois de couveuse à l'hôpital. Nous étions si petites que personne ne nous touchait. Ma sœur et moi n'avons pas connu l'odeur et les caresses de notre mère durant notre premier mois. Notre vie a débuté par un abandon. Ma mère n'a pu apprendre à nous dorloter. Et puis ensuite, comment câliner deux enfants en même temps ? Cet accouchement a également représenté l'arrêt brutal du confort de ma vie plurielle puisque d'un coup, un gouffre me séparait de ma sœur. Il s'agit bien de deux morts symboliques et vécues comme telles.

Aujourd'hui, je suis toujours en vie... J'ai le sentiment que la mort ne m'atteindra jamais, je suis comme immortelle..., se rengorgea-t-elle.

– Mais enfin, Louise, là il ne s'agit pas d'une mort mais d'un emprisonnement. Vous ne serez plus libre, vous ne verrez plus votre sœur...

– Et si c'était ce que je recherchais ? Réfléchissez un peu avant de parler. Car au fond, aller en prison, n'est-ce pas se retirer, enfin, de toute compétition ?

Je quittai Louise, à nouveau emmurée dans son silence.

L'hôtel de ville de Rodez, un grand bâtiment tout en verre et briques rouges, se dressait au cœur d'une place en dalles blanches avec fontaine, fleurs et tonnelles de verdure. La journée, très ensoleillée, se présentait sous les meilleurs auspices. Le commissariat nous avait prêté un véhicule de fonction afin que nous nous puissions, Mickaël et moi, circuler librement dans la région.

Nous entrâmes dans la mairie pour consulter les actes d'état civil de la famille de Claude Simac, née Hardant. Une brunette de l'administration, visiblement sensible au charme de jeune premier de mon collègue, eut très à cœur de nous aider. Brun, taille moyenne, des yeux bleus... Nombre de femmes se retournaient sur son passage pour mieux le dévisager. Mickaël le savait et en jouait avec timidité. Il prenait donc un petit air distant qui, visiblement, le rendait encore plus irrésistible. Dans son dévouement, l'assistante administrative alla jusqu'à nous dégoter un espace au calme où nous pûmes consulter la copie des documents demandés. Je cherchai en priorité les éléments concernant la petite Hélène.

Elle était décédée en 1985 alors qu'elle avait sept ans. De quoi pouvait-on mourir à cet âge ? Et surtout, pourquoi ce chiffre 7 revenait-il sans arrêt ? Impossible de me souvenir à quoi il faisait référence par ailleurs. Je l'écrivis dans mon cahier en me promettant de le consulter plus tard. Je notai l'endroit où la famille habitait à l'époque et Mickaël trouva sur Internet les coordonnées du greffe qui gérait la circonscription, afin d'obtenir plus de détails. Le tribunal se trouvait à Albi, à une heure de là en voiture. Nous nous y rendîmes sans plus attendre.

Le service enquêteurs nous confia les références de l'affaire. Aux archives, une vieille femme habillée en violet de la tête aux pieds, cheveux blancs colorés en parme, nous accueillit avec une familiarité qui changeait de Paris.

– Qu'est-ce que je peux faire pour vous, les garçons ? demanda-t-elle.

Je lui communiquai le numéro de l'enquête et elle consulta le registre. Puis nous nous rendîmes ensemble dans une sorte de bibliothèque où des centaines de classeurs s'alignaient par rangées. Celui où était entreposé le cas d'Hélène Simac présentait une couverture vert foncé, imprégnée de poussière.

– Je vous le confie, nous dit la vieille dame. Faites-en des photocopies au bureau d'à côté et rapportez-le-moi.

Je consultai les documents tout en les donnant, un par un, à Mickaël qui les copiait. Ce que je découvris me stupéfia.

Le décès d'Hélène reflétait les mêmes interrogations et présentait les mêmes méandres que ceux générés par la disparition de Claude. Les circonstances de la mort de l'enfant n'avaient pas été déterminées. Une autopsie avait été pratiquée, comme à chaque fois que le parquet suspectait une mort non naturelle. La thèse de l'accident avait été évoquée, mais aucune trace de coup n'avait été mise en évidence par le légiste. Pas le moindre hématome. C'était même étonnant pour une gamine de cet âge. La recherche de substances dangereuses n'avait rien donné. Mais le plus troublant était que l'enquête, vingt-neuf ans plus tard, n'était toujours pas classée. Il existait une explication : Claude avait tout simplement alimenté le dossier, demandant tous les ans un complément d'enquête. On avait tué sa fille, elle en était sûre et elle souhaitait connaître la vérité.

D'après le registre, la mère de la petite Hélène ne s'était pas contentée d'envoyer des courriers, elle était venue ici, à chaque reprise, pour rencontrer les magistrats qui se succédaient. Et, visiblement, ils appréciaient

et encourageaient ses démarches puisque leurs avis favorables s'étaient étalés sur chaque requête.

J'observai à nouveau la date de naissance d'Hélène : 1978. Je calculai son âge si sa vie n'avait pas été interrompue. Elle aurait trente-six ans... Mais c'était impossible ! C'était l'âge actuel des jumelles. S'agissait-il d'une erreur administrative ? L'extrait de naissance me dévoila l'impensable : Louise, Ninon et Hélène étaient nées le même jour, chacune à quinze minutes d'intervalle... Des triplées !

Je présentai le document à Mickaël et restai assis, les yeux dans le vague, essayant d'imaginer ce que cela impliquait. Malgré l'inattendu de l'information, je ne voyais pas ce que ça changeait sur le plan de l'enquête, en dehors du fait que sœurs et père s'étaient bien gardés de m'en parler. Le chagrin en était-il la raison ? Avaient-ils souhaité détourner notre attention du secret de la disparition d'Hélène ? J'avais désormais la certitude que si je comprenais la mort d'Hélène, nous éluciderions celle de Claude.

Mickaël proposa d'enquêter auprès de l'entourage d'Onet-le-Château, là où Claude avait travaillé pendant plus de quinze ans. J'approuvai l'initiative, de manière à avoir les coudées franches. Envie d'être seul. Je ne lui dis pas qu'à mon avis, les faits étaient trop anciens pour que nous trouvions dans le voisinage de leur domicile d'antan un quelconque témoin de cette époque qui aurait suffisamment bien connu la famille pour accepter de s'épancher. Louise, Ninon et Michel Simac demeuraient les personnages centraux auprès desquels nous pouvions nous tourner pour un complément d'enquête. Qui allais-je solliciter ? Je me décidai pour Louise, la seule à n'avoir plus rien à perdre puisque retenue en cellule.

Mickaël me déposa devant le commissariat et repartit en direction de l'adresse où la famille avait vécu avant 1985.

J'achetai un pain aux raisins et un autre au chocolat dans l'idée de les offrir à Louise pour améliorer l'ordinaire auquel elle était soumise depuis la

veille. La technique du chaud et froid était bien connue pour mettre à mal la détermination d'un témoin récalcitrant. Affamez et isolez quelqu'un puis apportez-lui un peu de douceur, et vous le verrez se transformer. J'avais repéré un salon de thé en face du commissariat et commandai un thé vert aux agrumes car j'avais noté, durant la journée passée à ses côtés, qu'elle affectionnait le *tea time*. Ne sachant quel arôme privilégier, je pris celui qu'Alisha aurait choisi.

Et c'est ainsi que j'entrai dans sa cellule. Sans rien dire, je posai la boisson chaude sur le banc devant elle, et j'ouvris le sac en papier pour que l'odeur de beurre sucré se répande dans la pièce. Toujours en silence, je pris l'acte d'état civil sur lequel j'avais entouré de rouge les mots « Hélène, première triplée, Ninon, deuxième triplée, Louise, troisième triplée ».

La jeune femme jeta un œil au document, puis leva les yeux vers moi. Je m'assis face à elle, les coudes posés sur les genoux, pour qu'elle comprenne que je m'installais pour un moment. Rien n'arrêterait ma volonté de mettre un point final à cette affaire.

Louise prit le temps de savourer le pain au chocolat, elle but quelques gorgées de thé brûlant et attaqua le pain aux raisins.

– Ça va mieux ?

– Merci, répondit-elle avec un léger sourire.

– Des triplées, ça ne devait pas être fréquent à cette époque..., dis-je pour l'inciter à commencer.

Et comme si nous nous trouvions confortablement installés chez elle, elle me raconta l'histoire de sa mère.

Claude avait quarante-deux ans lorsqu'elle avait désiré porter un enfant, mais d'après son gynécologue, son organisme tournait déjà au ralenti. Elle avait alors tenté une procréation médicalement assistée en Suisse où, moyennant finance, on trouvait les plus grands spécialistes en matière

d'infertilité. Elle avait de l'argent de côté, suite à un vieil héritage, et avait aussitôt entrepris de mener à bien cette expérience.

Lorsque Louise évoqua cet héritage, je songeai que sa mère avait dû vendre un des dix lingots d'or pour obtenir des liquidités, raison pour laquelle il n'en restait plus que neuf.

Les médecins avaient prévenu Claude de l'importance des risques de grossesse multiple. Quelques semaines plus tard, on lui avait annoncé que la fécondation avait pris et que trois embryons se développaient dans son ventre. Il arrivait très souvent qu'un ou deux fœtus meurent durant la grossesse et qu'il n'en reste plus qu'un lors de l'accouchement. Dans le cas où les trois « tenaient », le corps médical donnait la possibilité d'en « faire disparaître » un de manière à garantir le bon développement des deux autres.

– Ma mère a souhaité nous garder toutes les trois. Mon père ne voulait pas, il préférait en supprimer deux. Il avait peur de ne pas avoir assez d'argent pour nous élever. Ils n'ont jamais roulé sur l'or, précisa Louise, prouvant ainsi qu'elle ignorait le montant des capitaux de sa mère. C'est elle qui a emporté la décision. Elle nous a souvent raconté cette histoire... Coup du sort ou choix du destin, le drame a voulu que notre père en préfère une sur les trois et que ce soit celle-ci qui meure...

Je songeai aux derniers mots notés par Claude-Sam. Le père préférait une des trois filles et j'avais cru qu'il s'agissait de Louise. Je m'étais trompé. Il s'agissait d'Hélène.

Toutes les hésitations de Michel Simac me revenaient. Le silence et les vides dans les phrases des jumelles... Comment pouvait-on gommer l'existence d'une sœur à ce point ? Certes, Hélène était décédée à l'âge de sept ans, Louise et Ninon étaient très jeunes, mais il était impossible qu'elles l'aient oubliée. Si ce lien qu'elles vantaient existait, il n'y avait pas de raison pour qu'il n'ait pas été aussi fort entre elles trois.

– Mais alors, tout ce que vous me racontez depuis le début sur la gémellité, vous le viviez en tant que triplées ?

– Au début oui. Mais Hélène est morte alors que nous étions des enfants. Nous avons eu le temps de reconstruire nos souvenirs...

– Il y a quelque chose qui m'échappe. Et apparemment cela concerne la relation qui existait entre votre père et vous trois... Vous ne me dites pas tout, Louise. Vous n'avez plus rien à perdre maintenant !

Elle hocha la tête. Ce que je venais de dire semblait faire sens. Et je crois qu'elle se remémora la chronologie des faits avant de poursuivre.

– Nous avons toutes les trois un sacré tempérament et beaucoup d'énergie. Très vite, mon père a été dépassé. Je ne pense pas qu'il se soit déroulé une journée sans que nous prenions des coups de ceinturon ou des claques sur les fesses. Lorsque nous faisons une bêtise, notre père, invariablement, tapait une fille, une deuxième, puis frappait à nouveau la première au lieu de faire subir le même châtimeur à la troisième. Hélène ne prenait jamais rien, Ninon prenait double. Et pourtant, il était impossible de nous confondre. Ninon et moi étions des copies conformes, brunes et un peu fortes, alors qu'Hélène avait les cheveux blonds et un corps plus fin. Il l'appelait sa « poupée de porcelaine ». Impossible de se tromper, répéta Louise. Notre père savait ce qu'il faisait. Il l'a toujours su et n'a jamais caché sa préférence.

– Votre mère en avait conscience ?

– Bien entendu. Chaque fois que nous sortions du bain, elle constatait que deux de ses filles étaient couvertes d'hématomes, alors qu'Hélène présentait une peau d'une blancheur d'albâtre. Nos parents se disputaient souvent à ce propos.

Je réfléchis aux conséquences de ce qu'elle venait de dire. Si Hélène était chouchoutée et exemptée de punitions, cela expliquait pourquoi elle ne présentait aucune marque ni aucun petit bobo à l'heure de sa mort. Par ailleurs, durant sept années, Ninon avait reçu double ration de coups. Ce

régime de « faveur » au quotidien pouvait suffire à motiver une des deux sœurs à éliminer la troisième. L'une par vengeance, pour que la tyrannie cesse, ou l'autre par compassion...

– Ma mère a écrit un court poème à ce sujet avant de tomber en dépression.

Elle poursuit en citant Claude. Quelques lignes qu'elle connaissait visiblement par cœur :

« La vie rattrape les injustices avec la force des tempêtes.

Elle assène la mort dans la violence, sans que jamais on ne la souhaite. »

– Quelles sont les causes de la mort d'Hélène ? demandai-je en implorant mentalement qu'elle puisse me répondre.

– Vous ne me croirez pas si je vous dis que je l'ignore et pourtant, c'est la vérité. Mon père a toujours prétendu que c'était à cause de nous, à cause de Ninon en particulier, mais nous n'avons pas eu d'autre explication.

– Vous auriez pu lui faire du tort sans vous en rendre compte ?

– Ninon et moi, nous nous souvenons de ce jour-là comme si c'était hier. Une fois de plus, nous nous étions fait prendre et les claques avaient sonné. Doubles pour Ninon, bien entendu. Hélène avait pris le parti de notre père et au lieu de nous défendre en s'insurgeant, elle jouait de sa supériorité et chantait à tue-tête dans le jardin pendant que nous boudions dans un coin de notre chambre. Donc, cette matinée-là, elle n'était pas avec nous. C'est aussi simple que ça.

– Mais votre père prétend pourtant que Ninon est à l'origine du drame...

– Quoi qu'il arrive, elle était coupable à ses yeux. Dès le lendemain, il lui a dit : « C'est de ta faute si elle est morte. » En général, ses propos ne prêtaient pas à conséquence. Sauf que là, il s'agissait de la vie de notre sœur. C'était bien plus grave. Et petit à petit, l'idée a fait son chemin.

Insidieusement. J'ai fini par le croire, ma mère aussi, et, le plus incroyable, Ninon également.

– Elle a avoué que c'était elle ?

– À sept ans, lorsqu'on vous accuse en hurlant à longueur de journée d'avoir tué votre sœur, même si vous savez que c'est faux, vous finissez par accepter l'impossible.

– Bien sûr.

– C'est l'incertitude liée à la cause du décès d'Hélène qui a gravement perturbé notre mère. Elle voulait connaître l'origine du drame. Elle était convaincue que quelqu'un l'avait tuée. Un jour, nous l'avons entendue dire à notre père : « Ça m'est égal de savoir que j'ai peut-être engendré des monstres, mais je veux savoir qui, comment et pourquoi. Je ne trouverai pas le repos avant d'avoir compris. » Notre père ne cessait d'accuser Ninon. Je n'ai jamais admis qu'il puisse proclamer cette vérité sans l'étayer.

Une idée commençait à s'imposer : Michel Simac n'était peut-être pas aussi sympathique que je l'avais cru de prime abord.

– Et votre père dans tout ça ? demandai-je alors.

Elle me raconta qu'il était désespéré par la mort d'Hélène. Il ne cessait de répéter : « J'ai perdu *ma* fille ! » Louise et Ninon tentaient de l'aider en lui disant : « On est là, nous, papa. » Mais le père rétorquait : « Non. Vous, c'est pas pareil. » Puis il avait veillé à ce qu'elles soient placées en pension à la rentrée des classes suivante. Il avait prétendu que cette décision venait de leur mère. Parce que c'était trop difficile pour elle de les voir sans arrêt. Elles lui rappelaient Hélène... C'était insupportable.

– Bien évidemment, tout était faux. Nous en avons eu la confirmation bien plus tard par notre mère. En réalité, maman était tombée en dépression, on l'avait mise sous médicaments. Elle n'était plus que l'ombre d'elle-même et acquiesçait à tout ce que disait notre père. C'est lui qui avait décidé de nous éloigner. Il ne supportait plus de nous voir.

Les parents avaient alors quitté Rodez pour Paris et Michel avait commencé à boire plus que de raison. Ivre du matin au soir. Un jour, sur un chantier, il avait fait un faux pas. Une chute de deux étages qui lui avait fait perdre l'usage de sa jambe et de son bras droits. Il était devenu infernal, et Claude avait accepté sa présence avec bienveillance uniquement parce qu'il avait perdu son autonomie.

– D'une certaine manière, vous aviez raison, me dit alors Louise. Je suis ici parce que je cherche à compenser les injustices qu'a vécues ma sœur.

– Vous la croyez coupable d'avoir tué Hélène ainsi que votre mère ?

– Il me semblait que oui. Mais en fait je ne sais plus.

– Louise, vous ne rendez service à personne. Si ce n'est pas vous, ça ne signifie pas qu'il s'agisse forcément de votre sœur !

– C'est vrai, admit-elle.

– En vous incriminant, vous nous empêchez de mener à bien notre enquête. Vous détournez la lumière de la vérité. Rendez-vous compte : votre sœur est peut-être en train de vous en vouloir pour un crime dont vous vous accusez mais que vous n'avez pas commis. Vous croyez vous sacrifier pour son bien, mais peut-être qu'elle vous hait pour ce que vous prétendez avoir fait...

Elle hocha la tête en levant les yeux au ciel.

– Louise, vous n'êtes pas responsable de tous les coups que votre père portait, à tort, à Ninon.

La jeune femme s'effondra en larmes et cela me reconforta. Elle lâchait prise.

Je la pris par le bras et la fis sortir de cellule. Nous rejoignîmes la salle dans laquelle nous avions mené l'audition la veille et je lui proposai une place sur le canapé plutôt que sur un des sièges en face du bureau.

– Je vous laisse quelques instants, il faut que je passe un coup de fil.

Je devais faire tomber la pression et la laisser reprendre ses esprits. Mickaël était seul dans la nature et il allait m'en coûter si j'avais dans

l'enquête sans témoin. Je l'appelai sur son portable. Il n'arrivait à rien, ce qui ne me surprenait pas. Je lui demandai de revenir et lui expliquai en substance les révélations de Louise. Puis je rejoignis la jeune femme.

Elle était debout et déambulait dans la pièce.

– Vous savez, tout cela n'a pas été vain, dit-elle. Je suis désolée de vous avoir fait perdre votre temps, mais de mon côté, j'ai compris quelque chose d'essentiel. Contrairement à ce que je pensais, mon malheur ne fait pas le bonheur de Ninon et son bonheur ne fait pas mon malheur. Nous avons toujours cru à un principe de vases communicants. Si l'un se vidait, l'autre se remplissait... C'est faux. Je ne dois pas culpabiliser. Je ne suis pour rien dans le fait que mon père l'utilisait comme souffre-douleur. Toute petite, j'ai eu conscience de la peine et des tourments de Ninon. Parce que j'étais le seul témoin de sa malchance, j'ai toujours agi en me dénigrant. Comme pour rétablir une sorte d'équilibre. Une situation réflexe, en miroir. Mais ça n'a pas de sens ! S'il existe un contentieux, c'est entre elle et mon père, pas entre elle et moi.

Elle me fit face et continua, plus énergique que jamais :

– Notre mère lui répétait souvent : « Considère qu'en naissant, tu as choisi cette vie ainsi que tes parents, de manière à résoudre certains défis majeurs. Dans ton cas, il s'agit entre autres de subir l'injustice flagrante d'un père. Le jour où tu comprendras que tu as donné une forme d'accord tacite en t'incarnant – même si la situation est très dure et paraît inconcevable –, alors tu cesseras de te prendre pour une victime. Tu pardonneras à ton père et ça t'évitera de faire vivre les mêmes difficultés à tes enfants. Et surtout, tu libéreras ton âme d'un fardeau qu'elle portait. Je n'ai jamais accepté ce que m'ont fait endurer mes parents et voilà où j'en suis. Ces épreuves doivent te permettre d'avancer dans la bonne direction. » Malheureusement, ma mère savait de quoi elle parlait. Elle avait reproduit les mêmes erreurs que sa propre mère. J'ai maintes fois entendu ces propos,

mais j'ai eu la vanité d'imaginer qu'ils ne m'étaient pas adressés. Car sans m'en rendre compte, jusqu'à aujourd'hui, je me suis positionnée, moi aussi, en victime. Pas vis-à-vis de mon père, mais vis-à-vis de ma sœur. En croyant réparer les torts, je gâche ma vie. Je n'ai pas tué ma mère et j'ignore qui l'a fait.

Sans aucune surprise, Louise revenait sur ses aveux. Mon intuition première m'avait fait croire à sa culpabilité, mon expérience avait décelé que ça ne collait pas. Rien de réjouissant. Cela signifiait que nous repartions de zéro. Louise allait retrouver sa liberté.

Nous avons pris la décision de stopper nos investigations pour la journée et nous prenions l'apéritif avec quelques collègues du commissariat de Rodez qui suivaient de loin les rebondissements de notre enquête. Nous étions une dizaine dans un café bruyant mais très sympathique, à boire des bières. Mickaël, en un regard, avait motivé trois jeunes femmes à nous rejoindre. J'avais beau être amoureux d'Alisha, le jeu ou mes anciennes habitudes s'étaient emparés de ma volonté. Une rousse flamboyante, perchée sur des escarpins de quinze centimètres, inventait d'innombrables occasions pour me prendre le bras, se faire bousculer pour coller sa poitrine contre mon torse et je n'y étais pas insensible. Mon comparse avait jeté son dévolu sur une brune coiffée au carré qui présentait un tempérament de feu. Il n'allait pas s'ennuyer.

Mon téléphone sonna et je fixai l'appareil en espérant que ce n'était pas Alisha. Je me voyais glisser sur une pente dangereuse et je ne voulais pas qu'elle sente mon désarroi. Contre toute attente, il s'agissait de Laurent Richet.

Je sortis du bistrot, le temps de prendre la communication.

– Tu es une tête à claques mais tu as du génie !

S'il y a bien une phrase que je ne m'attendais pas à entendre ce soir-là, c'était celle-là. Il avait reçu les résultats des analyses toxicologiques effectuées d'après les tissus conservés suite à l'autopsie de Claude.

– Je te les ai faxés, ajouta-t-il. Récupère-les, j'attends.

– Je ne suis plus au bureau. La journée a été longue... On prend un pot avec des collègues. Raconte..., dis-je, en réalisant que la rousse allait devoir jeter son dévolu sur quelqu'un d'autre.

– Bon, dans le lourd, alcool, cyanure, dioxine, lithium, salicylés, les résultats ont confirmé les nôtres : tout est négatif.

– Laurent, épargne-moi le suspense, on a eu une journée de merde... On n'a plus rien sous le coude, alors si tu as une bonne nouvelle, c'est le moment !

– Le problème avec les autopsies, c'est qu'on trouve ce que l'on cherche. Et là on cherchait un poison ou des barbituriques... pas un remède banal. Il y a eu un empoisonnement au paracétamol. Il ne faut pas dépasser les quatre grammes par jour, c'est très clairement indiqué sur la notice. Sinon, on assiste à une destruction du foie, une hépatite fulminante qui entraîne la mort. C'est ce qui est arrivé à Claude.

– Du paracétamol ?

– Oui. Une dose mortelle.

Je quittai mes collègues en expliquant l'urgence. J'avais hâte de savoir de quoi il retournait. Mickaël me suivit, au grand regret des trois filles du bar. Je courais presque, me dirigeant vers le commissariat, en songeant qu'aucune fille ne valait le risque que je perde Alisha.

Nous avons désormais la certitude qu'il ne s'agissait pas d'une mort naturelle. La quantité de paracétamol nous permettrait d'évaluer s'il s'agissait d'un accident – une prise massive suite à une erreur de Claude – ou d'un homicide volontaire par empoisonnement. Je récupérai le fax et lus :

Rapport d'expertise toxicologique de Claude Simac, née Hardant

– Cétirizine : 0,06 µg/ml

Concentration thérapeutique : 0,25 à 0,45 µg/ml

– Diazépam : 0,10 µg/ml

Concentration thérapeutique : 0,125 à 1,50 µg/ml

– Hydroxyzine : 0,03 µg/ml

Concentration thérapeutique : 0,05 à 0,009 µg/ml

– Nordazépam : 0,10 µg/ml

Concentration thérapeutique : 0,20 à 2,00 µg/ml

– Paracétamol : 299 ng/ml

Concentration toxique : 75 ng/ml

→ Dose létale, équivalant à 40 cachets pris dans un laps de temps assez court.

Laurent avait fait suivre des informations complémentaires, probablement communiquées par le médecin du laboratoire :

« L'overdose de paracétamol est la première cause de greffe de foie en France. La plupart du temps, il ne s'agit pas d'un gros surdosage. Les overdoses font souvent suite à la prise d'un cachet de trop pendant plusieurs jours. La dose toxique n'est pas très éloignée de la dose thérapeutique et beaucoup de gens l'ignorent.

Dès 75 ng/ml, on atteint la dose toxique. Le risque d'hépatite aiguë devient très important. Au-delà, on observe une nécrose massive du foie, irréversible, qui entraîne un coma ou la mort du patient. Le seul traitement est la transplantation. »

Je fis un calcul rapide : si la prescription maximale quotidienne était de quatre grammes, le paracétamol ingéré par Claude correspondait à dix fois la dose qui permettait de se soigner et à quatre fois la dose hautement toxique.

Je rappelai Laurent.

– Il y a eu volonté de tuer, c'est évident.

– Tu vas un peu vite..., répondit-il.

– Dix fois la dose quotidienne maximale, c'est plus un accident c'est un homicide.

– Et un suicide ?

– On en a déjà parlé, je n'y crois pas. Je te rappelle qu'elle préparait son petit déjeuner. Et puis, on aurait retrouvé les plaquettes de comprimés à côté du corps.

– Elle aurait pu augmenter la dose tous les jours, volontairement.

– Tous ceux qui veulent mettre fin à leurs jours choisissent de faire ça vite et bien. Pas de souffrir le martyr pendant deux semaines à cause d'une nécrose du foie.

– Ok, je résume, dit Laurent. Les très hautes doses de médoc éliminent la thèse de la mort naturelle et celle de l'accident. Les douleurs insupportables et l'absence des plaquettes de comprimés à proximité du corps écartent l'hypothèse du suicide. Qu'est-ce qu'il nous reste ?

Claude avait été assassinée.

Ce mode opératoire donnait une information supplémentaire. Il n'était pas nécessaire à celui ou à celle qui avait préparé la dose létale d'être aux côtés de la victime au moment de son ingestion. Claude prenait des neuroleptiques ou des anxiolytiques sous forme de gélules. Il suffisait de les vider et de remplacer le contenu par du paracétamol réduit en poudre. Et de déposer le tout, à l'avance, dans son pilulier. Elle croyait soigner sa dépression, en réalité elle s'empoisonnait.

La culpabilité des jumelles écartée, quelle personne pouvait avoir trouvé un intérêt à la disparition de Claude ? Le mari. Et soudain, c'était comme si les rouages d'un engrenage s'enclenchaient. Sa femme souhaitait divorcer. S'il voulait récupérer le pactole, il fallait aller vite et si possible ne pas partager l'héritage avec ses filles... en les dénonçant pour le meurtre de leur mère. Retors, mais efficace. Michel Simac présentait le plus sérieux des mobiles, même si les voisins avaient certifié qu'il était resté chez lui le jour du décès de son épouse.

Interroger le père devenait prioritaire.

Pourtant, en dehors de cette piste solide, il demeurait deux faits incompréhensibles : Claude avait décidé de déshériter ses filles, pourquoi ? D'autre part, dans ses écrits par le biais de Sam, elle les désignait comme les coupables de sa mort... S'était-elle trompée, convaincue par les dires de son mari ?

Nous avons décidé de nous rendre chez Michel Simac à neuf heures. Notre hôtel n'était qu'à vingt minutes de chez lui et comme nous venions d'achever notre petit déjeuner, Mickaël et moi consultâmes les éléments du dossier, dans l'espoir de repérer un oubli, un nouveau point de vue qui ferait sens. Dans notre brigade, on pratiquait une méthode qui donnait régulièrement ses fruits. On se réunissait à plusieurs dans un bureau et on prenait les fiches relatives à l'enquête en cours. On en lisait des bribes à haute voix, en espérant qu'un déclic se produirait lorsque l'énonciation de plusieurs informations créerait un lien entre elles. On appelait ça le *cross memory*. Je proposai à Mickaël l'exercice. Je m'attendais à ce qu'il me pose des questions concernant les écrits de Claude mais il lut les différents

éléments sans sourciller. Soit il n'était pas curieux, soit il se révélait particulièrement ouvert face à l'inconcevable. Il faudrait que j'en discute avec lui.

– « On m'a assassinée. Qui c'est très embêtant. Deux personnes », dis-je en citant les écrits de Claude.

– « Malheureusement, il n'y aura rien pour Hélène », annonça Mickaël.

– « La perte le début la fin est liée. Je le sais maintenant », enchaînai-je. Soudain, j'interrompis ma lecture.

– Qu'est-ce que tu viens de dire ?

– « Malheureusement, il n'y aura rien pour Hélène », répéta-t-il.

– Où tu as trouvé ça ? Je ne me souviens pas de propos écrits si distinctement par Claude...

Il me présenta le document qu'il lisait. Comment n'y avais-je pas pensé ? Sur le projet de testament, il était noté : « Malheureusement, il n'y aura rien pour L.N. » Nous avons cru que les lettres « L » et « N » désignaient Louise et Ninon, or cela signifiait phonétiquement Hélène. Claude évoquait l'enfant défunte ! Cette fille partie trop tôt dont elle avait tant de mal à parler. La vieille femme n'avait jamais souhaité déshériter ses jumelles. Simplement faire le constat que la troisième ne recevrait rien de l'héritage...

Cette information confirmait un peu plus l'innocence des jumelles. Pourtant un point restait obscur : Claude pensait qu'une de ses deux filles l'avait tuée, pourquoi ?

– Est-il possible qu'elle se soit trompée, tout simplement ? suggéra Mickaël.

– C'est vrai qu'au début, elle disait qu'elle n'avait plus toute sa tête... Et je me souviens qu'un scientifique que j'ai interrogé prétendait qu'au moment de mourir, on est comme perdu. Surtout lorsque la mort est non naturelle. C'est comme si on ignorait ce qu'il venait de se passer. Ce n'est

que beaucoup plus tard que Claude a écrit : « Terrible ce je viens de comprendre concernant les jumelles. »

Je me levai, exalté par le nouveau sens de cette phrase.

– « C’est terrible... parce que je viens de comprendre ce que mes jumelles ont vécu durant toutes ces années », voilà ce que ça signifie !

Je revins près de la table et cherchai le mot écrit par Claude-Sam quelques jours plus tôt, à l’hôpital.

– « Je sais tout j’ai compris à cause de sa fille préférée. » Elle désigne son mari, pas ses filles. L’origine de tout, c’est la mort d’Hélène..., m’écriai-je.

Je repris mes notes et un autre mystère s’éclaircit. Claude se racontait en alternant les faits autour de sa mort et ceux liés à son passé. Un paragraphe semblait ne pas suivre ce cycle. Celui-ci : « La troisième sœur responsable. Attitude qui amène la perte et l’abandon. » Je croyais qu’elle évoquait son enfance et ses sœurs, en réalité Claude parlait d’Hélène. La perte de la petite avait motivé l’abandon des jumelles. Tout devenait clair.

– Dis, je pense à quelque chose..., fit Mickaël. La mort d’Hélène et celle de Claude sont quasi identiques... Si c’est le mari qui a tué Claude...

– Putain ! C’est lui qui a tué Hélène... Mais non, il l’adorait !

– Oui. Mais imagine que ce soit un accident. Je ne sais pas... la petite joue avec des médicaments, elle avale du paracétamol en grande quantité. Elle en meurt. Le père s’en rend compte et découvre qu’il détient une arme infallible.

– Tu as raison. C’est un drame, sa fille préférée décède. Mais lorsque Claude menace de divorcer, il se sert de ce drame pour passer à l’acte.

Nous avons le mobile, l’arme du crime, le mode opératoire et un coupable potentiel. Un père machiavélique et pervers qui n’avait pas hésité à accuser à tort une de ses filles pour camoufler son crime.

J’expliquai à Mickaël comment je souhaitais procéder pour obtenir ses aveux. Il approuva chaudement. Nous fîmes donc un crochet par une

pharmacie avant de sonner chez Michel Simac.

Nous étions convenus que je m'assiérais face au vieil homme et que Mickaël resterait debout, en silence, juste derrière lui, de manière à créer une sensation d'inconfort. Une sorte de danger latent. Il sentirait une présence dans son dos et ne saurait jamais ce qui allait advenir. Un facteur de stress dont j'avais besoin pour l'interroger.

Michel Simac feignit de chercher quelque chose et déambula dans son salon de manière à ce que l'on constate combien il avait du mal à se déplacer avec ses béquilles et sa jambe paralysée. Cela sentait la mise en scène. Je ne doutais pas que sa jambe ne fonctionne plus, mais j'avais un très bon ami corse qui avait perdu l'usage de sa cheville droite et qui était malgré tout devenu un champion de sport toutes catégories. Avec beaucoup de volonté, on vivait presque normalement.

– Asseyez-vous, nous avons des questions à vous poser.

– Voilà, voilà, j'arrive, dit-il en claudiquant le plus lentement possible.

– D'après vous, comment vos filles ont-elles provoqué la mort de leur mère pour faire croire à une mort naturelle ?

– Elles lui ont fait prendre des antidépresseurs en grande quantité et le tour a été joué...

– Les jumelles sont loin d'être des idiotes. N'importe quel spectateur de séries télévisées sait qu'en cas de mort suspecte, on lance des analyses toxicologiques afin de déterminer s'il s'agit d'un accident ou d'un meurtre. Or, dans le cas de votre épouse, on n'a pas trouvé de traces significatives d'antidépresseurs. Il s'agit donc d'autre chose...

– Je n'en sais rien, demandez-le-leur. Moi, j'ai perdu ma femme et je suis déjà bien triste, répliqua-t-il.

– Vous savez quelque chose, vous l'avez suggéré la première fois qu'on s'est rencontrés. C'est vous qui avez attiré mon attention sur vos filles...

Vous êtes un père sacrément bienveillant, dis-je, avec toute l'ironie dont j'étais capable.

– La vérité doit éclater ! Ma femme mérite que justice soit faite !

– La justice sera rendue, comptez sur moi, je ne lâche jamais. Et là, vous voyez, je suis comme un pitbull devant un os. Cinq cents kilos de pression au centimètre carré. Vous mesurez l'intensité ?

– Je ne comprends pas...

– Bien sûr que si. Vous et moi, en ce moment, on est comme des animaux. Le plus faible des deux va courber l'échine et se mettre en posture d'infériorité. Pour que le plus fort lui foute la paix. Exactement ce que vous venez de faire : « Je n'en sais rien, je suis triste, je ne comprends pas... » Mais les pleurnicheries, ça ne me touche pas. Au contraire, ça me prouve que je suis dans le vrai et qu'il y a un os, dis-je en tapant du poing sur la table.

Je harcelai le père sans discontinuer. Chaque minute qui passait, je le sentais perdre un peu de son assurance. Mickaël, debout derrière lui, conscient des signes de fatigue du bonhomme, maintenait la pression en jouant de sa présence. Il avançait et reculait de manière à ce que Michel Simac se sente pris au piège.

Au bout de trois heures de joute verbale, il baissa la garde et s'engouffra exactement là où je l'attendais.

– Je n'en peux plus, je n'ai rien fait, vous me foutez mal au crâne avec vos questions à la con.

Un petit vieux qui n'avait plus que la maladie comme arme défensive. Je fis un signe à Mickaël et, comme convenu, il enclencha l'enregistreur de son iPhone.

Je pris le temps d'attraper la boîte de paracétamol. Je la déposai sur la table sans rien dire. Je sortis un comprimé, puis un deuxième.

– Un cachet, ça ne suffira pas... Avec un mal au crâne pareil, cinq c'est un minimum. Bon, l'ennui, c'est qu'à partir de quatre d'un coup, ça crée

des problèmes...

Lentement, je décollai les seize comprimés de leur enveloppe d'aluminium, puis je les avançai devant son verre.

– Vous et moi, on sait ce qu'il s'est passé. Pas vrai ? Donc on ne va pas les mettre en poudre, ça sert à rien.

Il hocha la tête et fondit en larmes.

– Racontez-moi, vous verrez, ça fait un bien fou. On se sent plus léger après avoir vidé son sac, croyez-moi.

Mickaël tenait son enregistreur au-dessus de lui comme je le lui avais demandé dans le cas où nous arriverions à obtenir des aveux. Juridiquement ça n'irait pas très loin, mais c'était le genre de chose qui servirait de joker si son avocat choisissait d'affirmer que nous lui avions extorqué une confession par des méthodes non orthodoxes.

Il nous dévoila la vérité, sans rien omettre.

Lorsque sa femme avait vendu le lingot d'or pour payer sa procréation médicalement assistée en Suisse, il avait pris conscience de sa fortune. Il l'avait questionnée et, très naïvement, elle lui avait raconté son héritage du médecin Henri de Boissière. Depuis ce jour-là, il avait cherché un moyen de l'éliminer. Sept ans plus tard, alors qu'il achetait du paracétamol pour la famille, le pharmacien l'avait mis en garde : « Attention à ne pas dépasser la prescription, beaucoup de gens l'ignorent, mais il existe une dose létale. » Simac venait de trouver l'arme du crime. Alors, il s'était décidé à passer à l'acte. Après avoir éloigné ses filles pour qu'elles lui fichent la paix, il avait entrepris de réduire en poudre une vingtaine de cachets.

– Je n'étais pas dans mon état normal. Je préparais un meurtre comme je me serais servi une bière. Sans vraiment réaliser ce que je faisais.

La substance blanche reposait sur la table de la cuisine lorsqu'une nouvelle bêtise des triplées l'avait fait sortir de ses gonds. Alors qu'il châtiât sévèrement Louise et deux fois Ninon, Hélène s'était enfuie, sûre d'échapper à la sentence. Arrivée dans la cuisine, elle avait cru qu'il

s'agissait de sucre glace, dont elle raffolait. Elle s'était aussitôt confectionné une tartine de Nutella, sur laquelle elle avait saupoudré consciencieusement la totalité de la mixture avant de la recouvrir d'une autre couche de Nutella. À son retour, le père avait compris ce qu'il venait de se passer en voyant la table vide et les traces de doigts. Pétrifié par la perspective du drame, il avait longtemps hésité avant d'agir, ne connaissant pas réellement les effets d'un surdosage médicamenteux ni ce que la médecine légale découvrirait dans le cas où il amènerait Hélène chez le médecin. La petite était morte quarante-huit heures plus tard, suite à une arrivée trop tardive à l'hôpital. L'origine de la mort était restée inconnue.

Ce qu'il avait entrepris contre Claude venait de se retourner contre lui en le privant de sa fille chérie.

Il s'en voulait terriblement mais il en voulait plus encore à ses jumelles, qu'il accusait d'avoir attiré son attention à l'extérieur pendant qu'Hélène croyait sucrer sa tartine. Il oubliait que sans la présence du paracétamol réduit en poudre à des fins criminelles, le drame n'aurait jamais eu lieu. Toujours est-il qu'il avait décidé de ne pas mener à bien son entreprise meurtrière à l'égard de sa femme, afin de ne pas attirer une nouvelle fois l'attention de la police sur sa famille.

Mais lorsque Claude avait fait part de son intention de divorcer, la peur d'être dans le besoin avait été la plus forte. Il avait décidé de l'éliminer. Vingt-huit ans s'étaient écoulés depuis la disparition d'Hélène. Il n'avait pas été inquiété à l'époque. Personne ne ferait le rapprochement entre les deux décès.

Je lui demandai ce qui avait motivé Claude dans son désir de se séparer de lui. Il nous expliqua qu'après la mort d'Hélène, il ne supportait plus la présence de Louise et Ninon. Chaque fois qu'il voyait leur visage, cela lui rappelait l'absence de la troisième ainsi que cette culpabilité qui le rongait. Ce n'était plus vivable. Il avait convaincu sa femme de les mettre en pension. Pour toute explication, il avait prétendu avoir vu Louise et Ninon

obliger Hélène à manger quelque chose. Suggérant que leurs filles étaient des meurtrières.

Puis il avait motivé son épouse pour un départ vers Paris. Mais très vite, il avait eu un accident du travail. Pour Claude, ne plus avoir ses trois enfants à choyer avait été très difficile à vivre. Cela avait précipité sa dépression. L'accoutumance ainsi que la dépendance aux antidépresseurs et aux anxiolytiques l'avaient obligée à augmenter les doses, d'année en année. Ses médicaments l'avaient maintenue dans un brouillard ouaté qui lui enlevait toute volonté. Malgré une santé de fer, elle était restée dépressive pendant près de trente ans.

Et soudain, elle avait eu un déclic. Elle avait décidé de tout arrêter avec l'aide de son médecin parisien. Compte tenu de la durée de son traitement, le sevrage allait durer plus d'une année. Elle réduisait la posologie peu à peu et commençait à recouvrer ses esprits. Elle se disputait très souvent avec Michel et prétendait qu'il était impossible que ses filles aient tué leur sœur. Convaincue d'avoir été manipulée par son mari, Claude s'en était terriblement voulu de les avoir abandonnées. Pour réparer ses torts et rattraper le temps perdu, elle l'avait mis à la porte un mois plus tard. Alors, Michel Simac avait mis son plan à exécution.

Dans un premier temps, il avait trouvé un prétexte pour passer chez elle. Il avait remplacé toutes les plaquettes d'anxiolytiques par des antidépresseurs. Du coup, Claude avalait une double dose. Cela l'avait salement perturbée. Il avait envoyé une lettre au médecin afin que tout le monde croie à un début d'alzheimer. Malheureusement, les jumelles étaient intervenues et tout était rentré dans l'ordre. Il était donc passé à la vitesse supérieure. Il avait broyé du paracétamol et l'avait introduit dans les capsules d'anxiolytiques précédemment dérobées, qu'il avait finalement remplacées chez elle. Chaque gélule contenait désormais la poudre de deux grammes. Comme elle prenait une gélule matin et soir, elle s'infligeait, sans le savoir, quatre grammes de paracétamol au quotidien. Les douleurs au

ventre générées par cet empoisonnement l'avaient incitée à prendre du paracétamol trois fois par jour en espérant que ça la calmerait. Soit au total sept grammes par jour. Son foie avait tenu une semaine.

Ainsi était morte Claude Simac, née Hardant.

Le vieil homme fut entendu par le juge à qui il réitéra ses aveux. Il fut mis en examen et inculpé d'homicide volontaire sur sa femme et d'homicide involontaire sur sa fille.

Louise et Ninon allaient hériter et tenter de reconstruire leur vie.

Mettre un point final à cette affaire me transportait de joie. Il me semblait que quelque part autour de moi, une vieille femme souriait. Son intervention par le biais de Sam m'avait permis de réparer les torts. Ses filles allaient pouvoir envisager l'avenir sereinement, sans imaginer que l'une d'elles avait tué leur mère. Je me fis la réflexion que si je n'avais pas porté un regard curieux et ouvert sur l'histoire invraisemblable de Philippe et Jeanine Josselain, le coupable courrait toujours.

Je me fis aussi la réflexion que j'étais efficace lorsqu'il s'agissait de trouver les coupables des affaires qui ne me touchaient pas mais que j'avais mis trente ans à trouver le coupable du meurtre de mon père. Et cette personne, ma mère, allait rester impunie.

Je pris une journée de repos et décidai de rester chez moi. Des prospectus et deux factures se trouvaient dans ma boîte aux lettres. En saisissant le courrier, je réalisai avoir vécu une sorte de parenthèse. Me déplacer à Rodez m'avait aidé à oublier les enjeux de ma vie. C'était bien agréable. Je déposai le tout sur mon bureau et un reçu de parking qui traînait là me rappela les derniers mots de mon père. Je saisis le bout de papier et le fixai comme si des inscriptions allaient apparaître. En subtilisant ma relique, Valentin avait inconsciemment attiré mon attention sur lui et me transmettait une sorte de message muet : « Moi aussi, j'ai le droit de posséder le dernier écrit de mon père... » Et j'avais fini par comprendre. Cela me fit penser à ces tueurs en série qui laissaient de menus indices aux flics en espérant se faire prendre parce que, au fond d'eux-mêmes, ils savaient que ce qu'ils faisaient était mal.

Je songeai pour la dix millionième fois à ce que mon père avait inscrit à l'heure de sa mort : « Mari de Sylvie ». Mais alors, si ma mère était coupable, pourquoi mon père avait-il noté ça ? Qui désignait-il ? Se pouvait-il qu'il n'ait pas compris qui le tuait ?

Il était temps que j'aie dans le 13^e arrondissement pour interroger Véronique Amerti, la femme de Valentin.

Mais une fois arrivé devant chez eux, je constatai que les volets étaient fermés. À neuf heures et demie du matin en pleine semaine, c'était étrange. Un coup d'œil à leur boîte aux lettres me confirma leur absence depuis un bon moment... peut-être depuis le jour où j'étais passé prendre un café. Café que je n'avais d'ailleurs pas eu le temps de boire puisque Valentin avait prétexté un mal de crâne pour me jeter dehors. Qu'est-ce que ça signifiait ?

Un appel au service administratif de la Crim me rassura.

– Véronique va bientôt accoucher, ils sont partis se reposer, me répondit une assistante.

– Ah. Je préfère ça. Ils t'ont dit où ils allaient ?

– Non. D'ailleurs je réalise que Valentin devait m'envoyer leur adresse et un numéro de fixe pour que je puisse le joindre si besoin, mais il a oublié. Si tu l'as au téléphone, demande-lui de m'envoyer un texto.

– Ok.

Aussitôt raccroché, je composai le numéro de mon demi-frère. Messagerie. Celui de Véronique. Même chose. Valentin et sa femme s'étaient volatilisés et demeuraient injoignables.

Je rappelai l'assistante pour la prévenir que je ne l'avais pas eu.

– Tiens-moi au courant si tu as la moindre nouvelle, lui dis-je. Je ne sais pas, c'est bizarre quand même...

– Ici, on pense qu'il fait la gueule.

– Pourquoi ?

– Tu n'es pas au courant ? Il a été muté à la section antiterroriste.

– Pardon ?

– Le patron l’a changé de groupe. Il n’est plus au droit commun.

– Tu déconnes ! C’est une sanction ou c’est lui qui a demandé ?

– D’après toi...

Valentin ne vivait que pour la Crim.

– Mais qu’est-ce qu’il a fait pour mériter ça ?

– Tu le gardes pour toi, hein ?

Elle devait répéter ça à tout le monde.

– J’ai vu les notations passer et les commentaires qui allaient avec. Un problème de confiance apparemment, de la part du grand patron *himself*.

J’étais stupéfait. Quelle erreur avait-il bien pu commettre, lui, un carriériste de première, qui grimpait les échelons pour avoir la paix ?

Tout le monde savait que je lui avais refait le portrait, je ne pouvais donc demander les coordonnées de sa mère ou quoi que ce soit d’autre à quiconque. On aurait pensé que je voulais passer la deuxième couche. Il ne restait plus que ma propre mère pour répondre à certaines de mes questions.

Sans me l’avouer, le fait d’aller la voir me rassérénait. Elle me manquait. En temps normal, je lui aurais raconté toute l’affaire Claude Hardant. J’étais curieux de savoir ce qu’elle aurait pensé de l’écriture automatique et de cette sensation qu’une forme de conscience prolongeait la mort.

Au lieu de partager cette expérience, je décidai de persévérer dans ma froideur. Il me fut très difficile de ne pas la prendre dans mes bras pour la serrer fort lorsque je m’aperçus qu’elle avait maigri. Ses joues s’étaient creusées, son teint avait pâli. Mais elle souriait, l’air confiante.

– Je suis là juste parce que j’ai besoin d’une info, dis-je sans même un bonjour.

– Yoann, asseyons-nous, il est temps que nous parlions.

– On s’est tout dit. Si je te confie ce que j’ai sur le cœur, on ne se verra plus.

– Mais enfin pourquoi ?

– Écoute, je ne supporte plus tes mensonges et tes faux-semblants. Toutes ces années où tu m’as manipulé...

– Tu ne me connais pas, Yoann ? Tu ne sais pas qu’il n’y a pas plus droit que moi ? m’interrompit-elle avec sévérité.

– Stop ! Juste une info et je pars. Quel est le prénom de Mme Amerti ?

– Tu ne quitteras pas cette pièce avant qu’on se soit expliqués, j’ai des choses à te dire, Yoann.

– Je n’ai plus dix ans ! hurlai-je. Tu n’as pas à décider quoi que ce soit pour moi. Le prénom de Mme Amerti, vite, ou je m’en vais.

– Sylvie.

– Quoi ?

– Sylvie. C’est son prénom.

– Elle s’appelle Sylvie Amerti ?

– Oui.

Je m’affalai sur le premier siège venu, les bras ballants.

Comment avais-je pu ne pas me rappeler le prénom de la mère de Valentin ? J’avais cherché une Sylvie auprès des collègues de mon père sans jamais penser à celle qui habitait si près de nous. Était-ce une forme de déni ? Je l’avais toujours appelée Mme Amerti. Elle était si distante. Je la sentais excédée en permanence. Désormais, tout prenait sens. La mère de Valentin me haïssait. Au fond de moi, je crois avoir toujours senti une sorte de danger latent émaner de cette femme. Du coup, je l’avais occultée de mon champ de vision. Elle n’existait pas. Mon formidable instinct de survie qui me préservait des ennuis m’avait finalement éloigné de la piste la plus flagrante.

– Ce n’est pas vrai, dis-moi que ce n’est pas vrai ! soufflai-je.

– Qu’est-ce qu’il se passe ?

Je lui relatai l’existence du reçu de parking annoté par mon père, la fameuse relique, et lui expliquai qu’il s’agissait de ses derniers mots : il

mentionnait « Mari de Sylvie » et désignait son meurtrier. Je lui précisai l'endroit où je l'avais trouvé, au bout de la rue, égaré dans une toile d'araignée. Elle me demanda où était ce fameux papier et je lui racontai qu'on me l'avait subtilisé.

– Mais pourquoi ne l'as-tu jamais montré à la police ?

– Parce que j'ai mis du temps à comprendre ce que ce mot impliquait. Ensuite, c'était trop tard. Qui allait me croire, trente-trois ans plus tard ?

– Je t'aurais aidé, pourquoi ne m'as-tu rien dit ?

– Pour ne pas te blesser. Tu voulais tout oublier...

– Tu te rends compte où nous en sommes parce que nous avons cru bon de nous taire en pensant nous protéger mutuellement ! Je réalise que le silence est la pire des attitudes. Tu es persuadé que j'ai tué ton père, n'est-ce pas ?

– C'est ce que tu m'as dit la dernière fois qu'on s'est vus.

– Mais non, je n'ai pas pu te dire une chose pareille. Je n'ai pas tué ton père, Yoann. C'était une façon de parler !

Je ne savais plus où j'en étais.

– Reprenons depuis le début. Dis-moi tout ce que tu sais.

Le jour de sa mort, Gregor était parti travailler après avoir confié à ma mère : « Tu vas enfin pouvoir être fier de moi. Si tu ne t'es pas lassée de mes errements, nous allons vieillir ensemble dans les bras l'un de l'autre. Ce soir, il n'y aura plus que toi. » Elle avait voulu savoir ce qui motivait un tel revirement de situation, parce qu'au fond, elle n'y croyait pas : Gregor lui avait tant de fois menti. Il venait d'apprendre, lui avoua-t-il, qu'il était atteint d'un cancer de la prostate. Un stade avancé. Il n'en avait plus pour très longtemps, sinon il n'aurait pas mis fin à sa carrière de séducteur. Il avait pris cette décision comme un fumeur qui sait qu'il est trop tard et qui s'arrête tout de même parce qu'il espère inverser la roue du temps. Elle n'allait pas beaucoup jouir de sa fidélité mais tout de même en profiter un

peu. Elle avait failli l'envoyer balader. Ma mère avait subi les absences d'un mari volage, elle récupérait un malade en phase terminale. Et puis, sensible à tous les événements qui touchent à la mort, elle s'était radoucie. C'était trop tard pour en rajouter. Elle ne voulait pas assombrir les derniers instants de sa vie.

Je reconnaissais la bonté de ma mère. Comment avais-je pu douter d'elle ?

– J'ai donc pris le parti de transformer cette triste nouvelle en une fête. À cette époque, la lassitude me gagnait et je négligeais un peu mon apparence. J'ai passé du temps à prendre soin de moi. Je suis allée chez le coiffeur, j'ai acheté des talons hauts, je me sentais belle. J'avais hâte qu'il rentre de son cabinet pour enfin retrouver son regard dans le mien.

Je revivais son bonheur. Ce sentiment que je ne lui connaissais pas et que j'avais à l'époque interprété comme une préméditation de meurtre.

– Je ne l'ai plus jamais revu après ce matin-là, continua-t-elle. Il n'est pas rentré. Je l'ai attendu jusqu'à une heure du matin en le maudissant. J'étais certaine qu'il avait encore craqué pour une femme rencontrée dans la journée. Les policiers m'ont réveillée – le jour n'était pas encore levé – pour m'annoncer qu'il avait été poignardé en pleine rue à côté de chez nous.

– Je comprends pourquoi tu as été disculpée.

– Oui. Ton père avait décidé de ne plus me tromper et de n'être qu'à moi. Par ailleurs, il était condamné et j'étais la seule à le savoir. À quoi bon prendre le risque de tuer un homme qui n'en avait plus pour longtemps ? Lorsque j'ai raconté tout cela, et que l'on a confronté mes dires avec les résultats d'analyses de Gregor, la police a cessé de me suspecter.

J'étais abasourdi par ces confidences. Toutes ces raisons qui faisaient d'elle une innocente.

– Comment as-tu pu me croire coupable de ce crime ? me demanda-t-elle alors.

– Je l’ignore. Je me suis laissé aveugler par ma colère. Et toi, comment as-tu pu rester sereine alors que tu connaissais mon ressentiment à ton égard ?

– La confiance d’une mère en son fils. Oh, je ne te cache pas que la solitude est difficile à vivre, je n’ai plus que toi. Je savais qu’il te faudrait du temps, mais que ce temps était nécessaire. J’ai toujours eu confiance dans le fait que la vérité est la plus forte et qu’elle finit par triompher.

Je lui pris les mains et les serrai dans les miennes. Nous nous retrouvions. Je me sentais léger.

Soucieux d’aller jusqu’au bout des choses, je décidai de lui apprendre que Valentin se révélait être mon demi-frère et qu’il avait pour père Gregor, son mari. Je m’attendais à ce qu’elle s’en offusque mais il n’en fut rien.

– J’ai toujours été au courant, me dit-elle avec un aplomb qui me stupéfia. Tu n’as jamais trouvé étrange que vous vous ressembliez autant ? Lorsque nos nouveaux voisins se sont installés à côté de nous, je ne connaissais rien de cette histoire entre ton père et Sylvie. Ils avaient dû se connaître onze ou douze ans plus tôt. Mais quand j’ai vu Valentin... son visage ! À dix ans, il était déjà le portrait craché de ton père. Il présentait même certaines de ses attitudes sans le connaître. Je n’ai jamais eu aucun doute à son sujet. D’ailleurs, j’ai toujours trouvé sordide que tout le monde vous appelle les Jumeaux. Vous n’étiez pas jumeaux, vous étiez demi-frères de même père. Gregor ne me l’a jamais avoué mais une femme sent ce genre de chose. Le soir où il est mort, ton père m’avait promis qu’il allait tout me dire, il voulait se ranger et en avait assez de ses mensonges.

– Pourquoi tu ne m’as rien dit ?

– Vous aviez dix ans. Je l’ai fait pour Valentin. Je ne voulais pas qu’il apprenne que son père n’était pas son géniteur, que sa mère trompait son mari depuis des années et que son meilleur ami était en réalité son demi-frère. J’aurais gâché votre si belle amitié.

– Nous ne sommes plus amis depuis longtemps ! Tu te rends compte que tu as gâché mon enfance pour une relation amicale bidon !

– Je ne crois pas, Yoann. À l'époque, vous étiez inséparables. Et tu l'aurais pris comment si je t'avais dit que ce père que tu venais de perdre, tu devais également le partager avec le petit voisin ?

Elle avait raison.

– Sans compter que si le mari de Sylvie l'avait su, il aurait divorcé dans la foulée.

À ces mots, un frisson me parcourut le dos.

– Papa a désigné le meurtrier en écrivant : « Mari de Sylvie », donc le meurtrier est... le mari de Sylvie, tout simplement.

Elle hocha la tête, stupéfaite.

– Comment imaginer une chose pareille ?

Le mari cocu avait dû découvrir le pot aux roses et, fou de jalousie, il s'était vengé en tuant mon père.

Pourtant, quelque chose clochait. Nathan m'avait un jour dit : « Une dame pas loin de toi » en évoquant le meurtrier. Alors pourquoi n'avait-il pas dit : « Un homme pas loin de toi » ? Si je le croyais, il fallait en déduire que Sylvie avait poussé son mari à tuer mon père. Elle avait dû tout lui avouer et l'encourager à agir. D'une certaine manière, elle restait commanditaire de l'homicide.

Et soudain, une autre révélation me sauta à l'esprit.

– Je sais pourquoi Valentin m'a piqué la relique ! Ce n'était pas pour coincer le meurtrier, c'était pour m'empêcher de le trouver. Sylvie, ça ne me parlait pas, mais lui... c'était le prénom de sa mère ! Je comprends qu'il s'en soit séparé !

Je saisis également pourquoi il avait prétexté s'être fâché avec elle et ne pas connaître son adresse lorsque je lui avais demandé les coordonnées de sa mère. Il avait pris peur. Cela expliquait-il le fait qu'il ait disparu dans la nature ?

– J’ai bien fait de lui casser la gueule. Si j’avais su, je l’aurais fait plus tôt...

– Ça fait plus de trente ans, Yoann. Il faut tourner la page.

Je songeais à toutes ces années où je m’étais fourvoyé et j’enrageais.

Ma mère me regarda droit dans les yeux.

– Qu’est-ce qui compte ? Que la haine et la colère s’affirment un peu plus ou que nous soyons définitivement, toi et moi, débarrassés des ombres de nos peurs ? Nous avons failli ne plus jamais nous parler. Nous connaissons la vérité et je te retrouve enfin. Moi, ça me suffit.

– Tu as raison. Je suis tellement désolé de ce que je t’ai fait subir. J’espère qu’un jour tu me pardonneras d’avoir à ce point douté de ton intégrité et de ton amour.

– Tu es déjà pardonné, Yoann.

Il y avait prescription. Quoi que je réussisse à prouver, l'affaire était close, classée depuis longtemps. J'aurais préféré n'importe quel inconnu pour pouvoir me défouler. Mais ceux qui avaient prémédité le crime se trouvaient être nos anciens voisins. La mère et le père de mon meilleur ami... J'avais toujours eu les coupables sous les yeux !

Qu'allais-je faire ? Me pointer à l'état civil, demander les coordonnées de Sylvie Amerti, me rendre chez elle, lui dire que je savais, me prendre son sourire glacial en pleine poire, ou les sarcasmes de son faux-cul de mari, et repartir ? Allait-elle s'excuser ? Probablement pas. Sa haine et sa souffrance avaient nourri toute sa vie. Il n'y avait aucune raison pour qu'elle change d'état d'esprit.

Je m'accroupis au pied d'un gros tilleul, dernier rescapé de l'œuvre de bétonnage de la mairie. Je réfléchis trois bonnes heures avant de convenir que tout avait changé. Ma relation avec ma mère, celle avec Valentin, ma façon de procéder au boulot, mon équipe, ma relation avec les femmes et jusqu'à ma conception de la vie et la mort. Je ne pouvais agir en ignorant les séismes qui avaient fissuré toutes mes certitudes. Je savais désormais que ma mère n'avait pas tué mon père, je n'avais plus aucun doute. Une nouvelle liberté m'envahissait, quelque chose qui ressemblait à de la joie. Fort de ce sentiment, je décidai que le passé devait s'éclairer de toute la lumière possible. Je refusais qu'une ombre ou un seul questionnement vienne attaquer les fondations de mes nouvelles convictions. Si je me fiais au mot de mon père, le criminel était le mari de Sylvie, si j'écoutais Nathan, il s'agissait de Sylvie elle-même. Cela ne changeait pas grand-chose, mais Valentin n'échapperait pas à ce souci de clarification.

J'essayai de le joindre, mais sa boîte vocale m'accueillit à nouveau. Je raccrochai et songeai à ce que j'allais lui dire précisément. Je répétais le tout dans ma tête, puis je le rappelai pour lui laisser ce message :

– Salut, Valentin. Personne ne sait où tu es, mais ça m'est égal. Tu n'as plus besoin de te cacher pour éviter de me mentir, je sais tout. Tu es mon demi-frère et Gregor Clivel était ton père autant que le mien. Ta mère, Sylvie (j'insistai sur ce prénom), a demandé à l'homme qui te sert de père de tuer Gregor. Je n'attends pas de confirmation de ta part. Juste tes yeux dans mes yeux pour voir à quoi ressemble ton regard lorsque tu cesses de mentir. Il y a prescription, il n'y aura pas de conséquences fâcheuses. Je suis chez ma mère, je t'attends.

Et je raccrochai. Allait-il venir ?

Il faisait nuit lorsque je reconnus sa voiture qui avançait doucement dans l'allée. Assis, immobile, au pied du tilleul, j'étais presque invisible malgré la pleine lune.

– Je suis là, dis-je alors qu'il passait à côté de moi sans me voir.

– Ah ! Tu m'as fait peur.

Je lui désignai une place par terre pour que les astres se reflètent dans le blanc de ses yeux.

– Merci d'être venu...

– J'ignore pourquoi je suis là puisque tu sais tout.

Cette phrase me fit l'effet d'une douche froide. C'était un fait d'émettre des hypothèses pour tenter de se connecter à la réalité, c'en était un autre d'en recevoir la confirmation.

– Tu es là parce qu'après une vie de mensonges, une vie où ta mère m'a privé de mon père, de notre père – excuse-moi, je n'ai pas l'habitude –, je crois avoir le droit de savoir comment ça s'est passé exactement.

Et il me raconta qu'un jour, sa mère, avec une violence dont elle était coutumière, lui avait annoncé : « Ce soir, tu gagnes un père et tu perds ton

meilleur ami, ou tu perds ton père et tu gardes ton ami. » Le lendemain, Gregor Clivel était mort. Il avait fallu du temps à Valentin, alors âgé de dix ans, pour comprendre que le père de son meilleur ami était également son père biologique. Et que sa mère l'avait tué.

Sylvie n'avait pas imaginé la souffrance dans laquelle cet événement allait plonger son fils. Son jeune garçon voulait comprendre qui était ce père inconnu. Mais il était trop tard. Il en voulait à sa mère de lui avoir pris son père. Il en voulait à celui-ci de ne pas l'avoir reconnu. Il m'en voulait à moi d'avoir vécu avec lui. Valentin n'était plus que haine.

Il méritait que je lui foute la paix et d'un autre côté, je ne voulais plus nourrir cette histoire de suppositions. Je désirais des détails tangibles, la vérité une bonne fois pour toutes.

– Raconte-moi les faits. C'est important pour moi... et pour toi. Nous n'aurons plus de contentieux.

Il réfléchit une dizaine de minutes en silence, comme s'il choisissait ses mots. Je crus qu'il allait rester muet. Puis il me raconta ses souvenirs.

Gregor Clivel rentrait de son cabinet d'architecte, en passant comme tous les soirs devant leur maison, et Sylvie l'avait interpellé. L'ultimatum était alors tombé : soit il quittait Maria et l'épousait, elle, en reconnaissant son fils, soit elle révélait tout à sa femme. Il était resté imperturbable en expliquant que lui-même allait, dès ce soir, tout raconter à son épouse. Gregor était reparti de chez les Amerti en marchant, tranquillement.

Valentin marqua une hésitation avant de continuer.

Son vrai père, celui qui l'avait élevé, précisa-t-il, était rentré plus tôt ce soir-là. Il avait surpris la conversation entre Sylvie et Gregor. Fou de jalousie, il lui avait couru après et l'avait poignardé de trois coups de couteau. Gregor était tombé, inanimé.

Il interrompit à nouveau son récit. Je songeai que c'était à ce moment précis que mon père, pas encore mort, avait saisi un reçu de parking dans une poche et y avait griffonné : « Mari de Sylvie ». Il n'avait pu écrire ces

mots qu'à cet instant et cela expliquait le fait qu'il désigne le mari comme coupable. Mais j'attendais la suite. L'histoire ne pouvait s'achever ainsi. Mon père avait succombé à dix-huit coups de poignard.

– Ma mère et mon père se sont disputés. Elle lui a tout déballé. Elle en voulait tellement à Gregor que finalement elle est ressortie de la maison. Elle s'est emparée de l'arme et, de rage, elle a achevé ton père de quinze autres coups. Tu sais tout.

Lorsqu'il eut prononcé ces mots – peut-être parce qu'ils étaient de trop –, j'eus la certitude qu'il me cachait quelque chose. Je le fixai, imperturbable, attendant la suite.

– Tu es sûr que tu n'as rien oublié ? ne pus-je m'empêcher de demander.

– Que veux-tu que je te dise d'autre ?

Sa main tremblait.

– La vérité, Valentin, uniquement, sans rien omettre.

– Tu réalises ce que je viens de te dire ? Ça fait plus de trente ans que je garde tout ça pour moi !

Cette sensation de dissimulation d'un fait ne me quittait pas. Était-ce l'habitude ? Il m'avait tant de fois menti. Pourtant, tout concordait. Les dix-huit coups de couteau, donnés par le mari d'abord et par Sylvie ensuite. Cette version corroborait les propos de mon père et ceux de Nathan. Gregor avait perçu le danger émanant du mari jaloux, mais c'était Sylvie qui avait porté les coups fatals.

Valentin garda le silence un moment avant d'ajouter :

– Tu es au courant qu'ils m'ont mis à l'antiterro ?

– Oui. Qu'est-ce que tu as fait pour qu'ils te changent d'affectation ?

– J'ai demandé à Méchard de vous séparer, Christian et toi. Je lui ai rendu service il y a longtemps, il ne pouvait pas refuser. Mais il faut croire qu'il n'a pas apprécié que je le lui impose.

– Putain, tu me scies les pattes.

Bizarrement, au lieu d'éprouver plus de colère, je me sentis un peu mieux. Comme si cet aveu que je ne demandais pas marquait le début d'une confiance que je croyais désormais impossible.

– Lorsque j'ai compris que tu avais continué à bosser sur l'enquête des meurtres-suicides dans le dos de la Crim, j'ai pas supporté. En plus, c'est toi qui as résolu l'affaire. Alors, quand plus tard tu m'as refait le portrait... ç'a été la goutte de trop. J'ai passé des heures à imaginer comment te faire payer cher. Je n'ai trouvé que ça...

– Tu ne pouvais pas faire pire, en effet.

– Méchard s'est arrangé pour me toucher là où ça me ferait mal. Je m'attendais à une petite baisse de notation, j'allais un peu ramer pour le prochain avancement. Je ne pensais pas qu'il m'enverrait à la SAT*.

Encore une fois, sa nouvelle révélation me fit gagner en apaisement. Il reconnaissait ses torts et venant de lui, si arrogant d'habitude, c'était presque des excuses.

D'une certaine manière Valentin venait de commencer à se racheter. Il n'y avait aucune chance pour que j'apprenne par quiconque ce qu'il avait fomenté contre Christian et moi. Ses aveux effaçaient mes griefs. Je le remerciai pour ses confidences et nous nous serrâmes dans les bras l'un de l'autre. Nul doute qu'il nous faudrait un peu de temps pour tout digérer.

Une fois qu'il fut parti, je regardai autour de moi. Et soudain, ce fut comme si la nature redevenait visible. Malgré la nuit, je vis des fourmis avancer lentement, deux chauves-souris virevolter non loin de nous, et j'entendis le pas feutré d'un chat qui approchait.

Je venais de retrouver mon âme d'enfant. J'avais dix ans et une certitude : je ne haïssais ni ma mère ni mon père. Je n'éprouvais plus de culpabilité à l'encontre de ce dernier, je n'avais pas besoin d'un médium à mes côtés pour le savoir.

Note

* Section antiterroriste.

J'estimais que Valentin était un simple voisin devenu mon ami, et j'avais découvert qu'il était mon frère. Je pensais que la meurtrière était ma mère, la criminelle s'avérait être la maîtresse de mon père. Chaque jumelle croyait l'autre coupable alors qu'il s'agissait de leur père. Nous avons été trahis par nos peurs et nos silences.

La vie nous avait donné la parole et cette parole nous faisait défaut. Nous n'en usions pas pour tenter de nous comprendre. Il avait fallu l'intervention des morts et de ceux qui pouvaient les écouter – Nathan et Sam – pour nous rendre à l'évidence.

La vérité s'était fait jour derrière le voile des apparences.

*

Sam prit son crayon spécial, celui qui glissait si vite sur le papier. La feuille se couvrit d'une seule ligne, comme au début, lorsque Claude avait commencé à communiquer à travers lui.

Il sut par l'étrange fluidité de ces mots que jamais plus elle ne s'exprimerait par le biais de sa main.

J'ai trouvé le repos auprès des vivants et des morts. Car des deux côtés le bonheur m'attend désormais. Merci..

Alors le jeune homme, d'une voix maladroite et sans témoin, dit, en souriant du bout des lèvres :

– Sam est content.

Et pour la première fois de sa vie, il se sentit exister vraiment.

Épilogue

Je décidai de passer un peu de temps en compagnie de Nathan. Il avait reconnecté l'enfant et l'adulte qui étaient en moi. Je lui proposai de nous promener dans la forêt environnante.

Nous marchions, sans rien dire. Il me semblait redécouvrir les odeurs de la nature, la sensation du vent qui nous frôlait, les aspérités de la terre couverte de racines et les insectes qui exprimaient leur multitude par des chuchotements imperceptibles.

– Ton père va arrêter de venir me voir... Je suis bien content, m'annonçait-il alors.

Malgré l'habitude, je marquai ma stupéfaction. Je m'arrêtai et il s'accroupit pour creuser dans la terre sableuse avec un morceau de bois.

– Il te parlait ? Pourquoi tu ne me l'as jamais dit ?

– Parce que t'as jamais demandé qui c'était. Mais les messages pour toi dans ma tête, c'était toujours lui.

– Ça alors...

Je me sentis idiot.

– Maintenant c'est fini, il n'a plus besoin.

– Je suppose que c'est parce que j'ai trouvé qui était son meurtrier.

– Pas du tout. Il me dira plus rien parce que t'es libéré.

– Il se fichait totalement de celui qui l'a tué ?

– Bien sûr que oui. Il s'en fichait complètement, en plus il savait qui c'était. Il avait envie de t'aider parce que tu allais mal.

– Mais Claude, la dame qui écrivait grâce à Sam, elle ne s'en fichait pas...

– Je sais pas de quoi tu parles.

– Alors mon père ne viendra plus, dis-je, presque à regret.

Nathan prit une profonde inspiration et, tout en continuant à creuser de petites galeries dans le sable, il chuchota :

– Il va pouvoir penser à lui maintenant. Et c'est pas trop tôt. Faut pas être égoïste quand même. Les morts, ils ont droit de vivre leur vie aussi, quoi...

Je m'assis à terre pour y réfléchir et il se mit à fixer le haut d'un arbre.

– Y a l'oiseau qui me parle, Yoann.

– Je te crois, mais ce genre de choses, ces sensations que tu as, ces messages, il va falloir que tu les gardes pour toi à l'école. Parce que dans la cour de récré, ils vont te prendre pour un barjo, lui répondis-je.

– Quand on me donne un message, faut que je le donne à la personne, sinon ça sert à quoi ?

– Si c'est une information qui vient d'une personne décédée, je comprends que tu la partages parce qu'a priori, ça peut aider la personne, mais un oiseau...

– Ben l'oiseau pourtant, il me dit une chose pour toi.

– Ah ! Qu'est-ce qu'il te dit ?

– « Ce n'est pas de ta faute, j'ai manqué de prudence... »

– C'est quel oiseau ? demandai-je en frissonnant.

– Le moineau, là, dans l'arbre en face de nous.

Remerciements

Un grand merci à Lydie Laurent, enseignante spécialisée dans l'autisme et les troubles cognitifs, formatrice ASH (Adaptation scolaire et scolarisation des enfants handicapés), pour m'avoir ouvert les portes de la connaissance de l'autisme à travers la vie de son fils et son combat pour que les enfants atteints de cette pathologie aient accès à une vie normale. Sa démarche a nourri ce livre ainsi que le film *Autisme, l'espoir*, que j'ai eu le grand bonheur de réaliser.

Merci à Marie-Françoise Rigal, psychologue clinicienne reconnue, formatrice en centre hospitalier universitaire et anciennement à la Protection judiciaire de la jeunesse, pour son expérience concernant les effets des traitements donnés dans le cas de pathologies psychiatriques.

Merci au commandant de la Brigade criminelle qui m'a permis de découvrir cette arme de crime tout à fait réelle, qui fait d'ailleurs l'objet d'une véritable affaire. Il se reconnaîtra. Merci à Patrick Manreza, major à la Brigade criminelle, qui m'a donné du temps en partageant son expérience au 36, quai des Orfèvres. Et surtout un immense merci à Laurent Laclau-Lacrouts, major exceptionnel à la Police judiciaire, pour son aide précieuse, ses conseils avisés et sa relecture technique. Il a joué un rôle décisif.

Merci du fond du cœur à mon amie Florence Hubert, médium, qui m'a beaucoup appris sur son univers et qui m'a apporté tant de soutien, et à mon amie Loan Miège, guérisseur spirite, sans qui ce livre n'existerait pas.

Merci à Marc de Smedt qui m'a aidée à donner un second souffle à ce roman au moment opportun et à mon éditeur Francis Esménard pour sa confiance renouvelée.

Merci à ma sœur jumelle Lydie que j'aime tant, pour notre relation si complexe et si riche, qui m'a tant permis d'avancer.

Merci à mon mari Stéphane qui m'aide chaque jour à déployer mes ailes.

Et enfin merci à A. L. qui m'aide à me surprendre.

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Albin Michel

LE TESTAMENT DES ABEILLES, roman, 2011.

Aux Éditions Robert Laffont

LES HÉROS DE LA NATURE, document, 2005.

CARNETS AFGHANS, co-écrit avec Stéphane Allix, document, 2002.

zlibrary

Your gateway to knowledge and culture. Accessible for everyone.



z-library.se

singlelogin.re

go-to-zlibrary.se

single-login.ru



[Official Telegram channel](#)



[Z-Access](#)



<https://wikipedia.org/wiki/Z-Library>